

SED
CON
TRA

MARIE

AU PLUS PRÈS DES ÉCRITURES
ET DANS LA TRADITION

Guy Touton, o.p.

ARTEGE

Marie au plus près des Écritures et dans la Tradition

Guy Touton

**Marie
au plus près des Écritures
et dans la Tradition**

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce médecin, compagnon de Paul dans sa mission auprès des Gentils, mentionné dans trois passages, Col 4,14, 2 Tim 4,11, Phm 1,24. Irénée atteste qu'il a accompagné Paul jusqu'à son martyre³. Écrit-il après la destruction du temple et le saccage de Jérusalem par les Romains en 70, puisqu'il en parle, ou bien avant, comme d'autres sources le suggèrent ?... Leurs ruines annoncées, Lc 19,41-44, touchent plus ou moins ce craignant-Dieu, ou ce Juif de la dispersion, qui voulut composer un évangile dans la plus stricte fidélité. Sa petite préface donne le ton de l'idéal qu'il voudrait atteindre. Mais surtout la nouvelle arche d'alliance, Marie, l'émeut. Il lui consacre sa fine élaboration théologique.

Le lieu est une bourgade insignifiante, Nazareth, que Luc nomme plus prosaïquement « une ville », l'agrandissant un peu. L'Ancien Testament l'ignore, ne la cite jamais parmi tant de bourgades signalées dans les Écritures. À l'époque de Jésus, Nazareth a surtout la réputation d'être tristement inconnu, et on vous l'envoie à la figure : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? », rétorque l'expert en Texte sacré, Nathanaël, à Philippe. Le Messie aura ses racines et grandira dans un village marginal, parfait pour rester sous le regard de Dieu, et s'attirer l'indifférence. On dira toujours « Jésus de Nazareth » et non « de Bethléem », cité de David, ou « de Jérusalem », cité du sanctuaire, surtout pour relever qu'il ne peut pas être le Messie attendu. Mais le véritable lieu, plus caché encore, plus extravagant, plus commun, tellement charnel, quoique voilé par les tissus, est le ventre de cette jeune fille de bourgade perdue, accordée en mariage à Joseph, de la maison de David. Comment la sainteté du Dieu d'Israël pourrait-elle habiter sous la Tente d'un corps humain, dans un utérus de la fille d'un bled ? Comment la pureté du Nom pourrait-elle demeurer dans une

matrice, qui devra être liturgiquement purifiée ? Stupeur juive qui dure encore, et refus de blasphémer. Même le Prince de ce monde a été abusé ! Il est esprit, plein de superbe, agile et manipulateur, et la matrice est charnelle, régulée, lente et obscure. Elle engendre la vie à son rythme, dans le secret des lois de la création, et il assiste, impuissant, au prodige créateur qui chaque fois s'y produit. S'il pouvait !...

Aux racines bibliques de l'Annonce

Le récit de l'Annonciation est tissé de la dernière Bible. Tandis que la mère de Samson et celle de Samuel donnent le nom à leur fils, Marie le reçoit de l'ange : « Tu lui donneras le nom de Jésus. » C'est une injonction, autant que la Descente du Fils est le don gracieux du Père. Le nom étant la personne dans le monde hébraïque, l'enfant est baptisé du nom de son action : « Dieu sauve. » La nomination vient du ciel, comme l'enfant. Abraham, le père des croyants, avait obéi à la même injonction par deux fois : pour changer le nom de sa femme Sarai en Sara, et nommer son fils Isaac, Gn 17,15-19. Marie, la mère de l'humanité, est la nouvelle Abraham. Et plus qu'Abraham, prêt à sacrifier son fils Isaac sur la montagne, elle fera oblation de son unique au monde. Dieu en Marie a eu son signe !

On dirait que l'ange déroulait la Nouvelle, touche après touche biblique, et dessinait les traits de l'Enfant au fur et à mesure que s'ouvrent les yeux de la foi de Marie, et son intelligence des Écritures. Il semble se servir de son attente juive et de son ouverture d'esprit et de cœur comme d'un éventail, où inscrire, pan après pan, la trame du dessein de Dieu. La confiance de Marie, il est vrai, est de la plus belle étoffe. C'est une progressive pénétration de la Nouvelle que Luc, en effet, a

délibérément conçue, comme en témoigne la gradation du terme de Fils, véritable catéchèse pour communautés. Il est prononcé d'abord dans son acception messianique « Fils du très Haut », parlant à la femme juive, puis christologique et trinitaire « Fils de Dieu », en vertu des événements surnaturels de la Résurrection et de la Pentecôte, après lesquels Luc a rédigé son évangile. L'Enfant est nommé « fils du Très-Haut », expression qu'on retrouve telle quelle dans le Psaume 81 au sujet des princes et des juges : « J'avais dit : “Vous, des dieux ? Des fils du Très-Haut, vous tous !” » Mais si dans le Psaume ils sont renvoyés à leur commune mortalité : « Mais non ! Comme l'homme vous mourrez, comme un seul, ô princes, vous tomberez », ici l'affirmation éclate de souveraineté messianique. Cet Enfant est le Messie royal établi sur la maison de Jacob, dont le règne n'aura pas de fin, comme précisément l'être de la vision nocturne de Daniel. Puis, plus souverainement encore, il est nommé par l'ange « Fils de Dieu » dans le mouvement de l'évocation de la puissance de l'Esprit. Luc ne peut pas ne pas avoir fait le rapprochement entre ce qui est dit là et ce qu'il rapporte de la Transfiguration, si impressionnant.

C'est depuis la nuée que le Transfiguré est appelé aussi « Fils » par la voix, comme son identité est déclinée par l'ange. Bien qu'à des stades très différents de l'économie du salut, Annonciation et Transfiguration se font écho en douceur, à travers le même mystère : l'Incarnation pensée depuis toujours, et méditée depuis la Résurrection. Mais où Pierre et ses compagnons sont accablés de sommeil, confus de paroles, protégés de la gloire de la vision par la nuée qui les prend sous son ombre, Marie reste Marie, ne se désunit pas face à ce qui la surprend et la bouleverse. La confiance en elle est comme une seconde nature.

Avec ce titre « Fils de Dieu », timbré dans la mémoire de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cessera de le prêcher aux siens. Royaume planté en terre par son témoignage et nos propres actes, mais dont il affirme devant Pilate qu'il n'est pas de ce monde. Le Christ donne la clé de la vision du patriarche : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme », Jn 1, 51. Il est l'échelle définitive. Par son humanité il a planté sa Tente parmi nous, et par sa divinité il nous fait gravir les marches de notre filiation. Principe et Fin, Premier et Dernier, il se désigne dans l'Apocalypse comme étant Celui par qui nous pouvons « disposer de l'arbre de Vie, et pénétrer dans la Cité, par les portes », Ap 22,14. Sinon, après tant de siècles écoulés, et tant de disparités de cultures, qu'aurions-nous à faire de ces promesses et de ces figures serties dans le passé ? Elles se perdraient dans la nuit patriarcale et les jeux de mots et de consonances hébraïques, profonde science du Texte saint pour les uns, dédale sémantique pour la plupart. Ou fossilisation lettrée, avec sa mystique de la lettre, sa galerie de héros, ses nostalgiques du passé plus ou moins aptes au présent.

Après le songe, Jacob « prit la pierre qui lui servit de chevet, la dressa comme une stèle et répandit de l'huile sur son sommet », Gn 28,18, s'exclamant : « Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas ! » La pierre d'adossement devient une *beit El*, une maison de Dieu. C'était en figure. Sur l'autel des offrandes nous appelons l'Esprit, qui se répand sur elles et les investit. Elles deviennent le Corps du Fils, sommet de toute oblation. Et nous confessons que Dieu est dans ce Corps, en faisant mémoire de lui. Ce qui est arrivé au patriarche était un signe pour l'Église et le monde, car rien n'advient au peuple élu qui ne contienne une leçon universelle. Il a été mis à part pour cela. Ce qui arrive à l'Église par ce Corps livré, rompu et ressuscité, est un signe pour Israël, car la Croix est la nouvelle échelle de Jacob. Elle

reste plantée en terre, mais monte jusqu'au ciel, de toute sa puissance de salut. Par les chairs d'une femme, le Logos est descendu pour nous faire monter jusqu'à lui, qui sommes à son image. Désormais la Croix est la nouvelle échelle de valeurs de l'histoire, sa plus profonde manière de la lire, dans son horreur et dans son mouvement. L'Enfant de Bethléem et le Crucifié de Jérusalem unissent leur innocence pour clamer, dans ce borborygme de violences, la sainteté du Père et le pardon possible.

L'autre expérience de Jacob au torrent du Yabboq, déjà évoquée, est fort instructive. Elle dit qu'aussi entreprenant qu'il soit, le peuple élu ne peut pas se reposer sur un héritage, un legs de terres nécessaires pour vivre, un État, même légitime et à défendre. Il trahirait ses origines. Cette blessure fondamentale infligée par l'ange à Jacob veut guérir Israël de toute suffisance, en le poussant à se remettre dans la peau de Jacob, dans la foi d'Abraham. Le corps à corps qu'il connut avec ce quelqu'un (litt. un homme), est son expérience la plus personnelle des approches préparatoires du Logos. Jacob-Israël a beau choisir un culte à son Seigneur, par obéissance à ses prescriptions, comme David une résidence à son Dieu, c'est le Fils qui établit le nouveau, en plantant sa Tente dans la chair de son peuple par Marie. Jacob-Israël a fait l'expérience au Yabboq de ce retrait de Dieu dès qu'on veut le saisir, alors même que l'ange lui fonce dessus, belle figure de l'amour divin en sa hardiesse qui avance et sa liberté souveraine. En même temps qu'il reçoit la bénédiction, il est rendu bancal pour la vie. Bienheureuse mauvaise rencontre ! À ne pas oublier, semble dire le Seigneur, en le frappant à l'endroit où tout homme fait reposer ses reins.

Comment fera Jacob-Israël maintenant pour danser devant ses sacrifices ? Il est dans Jacob-Israël de boiter sérieusement. Clocher fait partie de lui depuis longtemps. Peut-être boite-t-il par tous ses dons et sacrifices, « impuissants à rendre parfait

l'adorateur en sa conscience », He 9,9, par la Torah sainte émanée de Dieu mais qui le cède au Christ, par son culte, par le zèle qu'il met à marcher vers son Seigneur, quand le Verbe a trouvé le moyen de planter sa Tente parmi nous. Peut-être que Jacob-Israël sera toujours le boiteux de Quelqu'un, de cet homme roulé avec lui dans la poussière, qui est Dieu lui-même, Gn 32,31, ce Messie qu'il n'a pas encore reconnu. Et sans doute que l'Église sera toujours en train de boiter sérieusement, dès qu'elle s'éloignera de ses racines juives, et scripturaires.

Certes, Jacob finit sa vie riche et comblé de faveur divine, mais les épreuves ne manqueront pas pour Israël, épuré comme l'argent, éprouvé comme l'or, Za 13,9. D'ailleurs, tous les biens et pouvoirs sont menacés, ne serait-ce que par leur usure. La lumière du Saint ne va pas sans la lucidité sur les dons reçus et les infidélités, la Promesse sans un retour sur soi, au nom de l'alliance. Des siècles plus tard, au livre de Daniel, il sera expliqué au roi Nabuchodonosor, siégeant à Jérusalem, sa vision de la pierre écrasant la grande statue composite, aux cuisses de bronze, Dn 2, 31-45. Hanches de chair blessées, au Yabboq, et cuisses de bronze démolies, en palais païen, signifient que l'homme ne vit pas seulement de pain, une nation de sa puissance, un pouvoir de ses effets. Si la grande statue brillante contient « la figure de l'empire du monde », selon Hippolyte de Rome (+235), unanimement les Pères ont vu dans la pierre lancée qui la terrasse, « sans que main l'eût touchée », le Seigneur Christ, sorti du ventre de Marie, sans qu'aucun homme ne l'eût connue.

En hébreu *pèsah*, pâque, et *pasah*, boiter, danser à cloche-pied, ou sauter par-dessus, constituent un joli jeu d'assonances, qui renvoie l'un à la nuit fondamentale où le Seigneur sauta les maisons israélites, pour les épargner, l'autre à l'expérience de Jacob-Israël frappé dans ses assises par son Dieu. Il y a toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

forme de nuée, et il se tint là [...] Il passa devant lui et cria », 34, 5-6 : descente divine en forme de nuée, compagnie de la Présence, et passage de la silhouette de Dieu devant Moïse. Descente, Présence et Passage devraient d'autant plus émouvoir un chrétien que ces termes pourraient très bien condenser le mystère de l'Incarnation : Jésus « descendu du ciel [...] », Jn 6,38, et devant revenir : « au signal donné [...] le Seigneur descendra du ciel », 1 Th 4, 16 ; « le Verbe a demeuré parmi nous », Jn 1, 14 ; Jésus ne cessant de passer d'une rive à l'autre, d'un village à l'autre, qui « devait passer par là », Lc 19, 4, tout près du sycomore de Zachée, et qui « a passé partout en faisant le bien », Ac 10,38. L'expression « se tint là » d'Exode, pour dire la Présence, rappelle celle que Jean réserve au Christ ressuscité au bord du lac, 21,4, avec ce feu de braise en lointain écho domestique du feu et de la nuée d'hier, mais qui désormais font place nette au visage du Fils, qui désire la rencontre. Peu à peu le Dieu numineux se fait plus proche, quoique contemplé de dos, mais sa proximité le rend plus insondable encore. Ces anthropomorphismes de paroles et de représentations, ne sont pas seulement des concessions faites aux images, ou ces projections inévitables de la psyché humaine. Des parties du corps humain sont nommées symboliquement – et non d'un monde halluciné, ou cosmique –, au creux de la théophanie. Cette manière de dire est prophétique.

Une théophanie s'écrit toujours en poème de Dieu. La forme, ici, exprime le fond. Une fois de plus le Nouveau testament a la clé de l'Énigme. L'interdiction faite « à ceux qui d'avance il a discernés », Rm 8, 29, de se faire des images de Dieu, est liée à leur vocation d'être « prédestinés à reproduire l'image de son Fils ». L'apôtre ajoute : « et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés [...] » C'est au pied de la lettre ce qui est arrivé à

Moïse : Dieu bisse son nom « Moïse, Moïse ! » comme Marie-Madeleine entend le sien pour pouvoir voir celui qui est le Jour. Si les « noms se trouvent inscrits dans les cieux », Lc 10, 20, dès le Buisson le Nom au-dessus de tout nom, qu'un juif ne saurait prononcer, appelle que le nôtre soit d'abord énoncé, pour que la rencontre soit possible et l'homme sauvegardé. Nul ne peut s'approcher de Dieu sans être d'abord approché par lui, comme nul ne pourra le voir sans être d'abord vu de lui, c'est-à-dire mis à nu par sa lumière. Elle doit descendre jusqu'à notre personne, jusqu'au nom propre de notre âme, pour ainsi dire. Ce n'est que dans sa lumière que nous pouvons espérer voir la lumière, et non depuis notre œil, qui ne serait qu'obscurité si la foi ne déssillait les yeux. Sinon le Buisson pour Moïse ne serait que l'entonnoir d'un abîme sans frein. Entendre son nom, c'est être retiré de la grande similitude, de cette pâte lourde qui fait les foules anonymes. Moïse est appelé par le sien avant que l'ensemble de ses frères en esclavage ne soit appelé « mon peuple », Ex 3, 7, et ne soit consacré à sanctifier le Nom divin. « Mon peuple » deviendra le nom d'épouse d'Israël. Il est tellement le peuple de son Dieu, son chéri de peuple aimé comme une personne, que ceux qui le composent « on les appellera « rachetés de Yahvé », Is 62, 12. Tout cela est contenu dans la rencontre du Buisson. Ce n'est donc pas qu'une expérience de l'Absolu, ce Bien qui, sans la lumière de l'agapè, arrête la pensée et peut engloutir dans la folie. Moïse découvre que le mystère divin est l'unique paternité, la source de toutes les autres, le fondement qui ne tarira jamais. Et en signe de cela, il s'entend prononcer son nom, car il n'est pas de filiation possible sans qu'il soit épelé. Aussi le Buisson qui l'attire, comme un fils cherche ses origines, est-il le foyer qui le pousse vers le dehors nombreux, où le centre est partout, chacun étant ce fils créé à l'image de Dieu : « Je Suis m'a envoyé vers vous. »

Le désir impérieux de voir l'Invisible qu'exprime Moïse tient évidemment à cette image de Dieu qu'il porte en lui et l'aimante. Une sorte de morphopsychologie spirituelle, que confirme le livre des Commencements : « Dieu créa l'homme à son image et ressemblance. » Saint Paul admirablement développe ce thème : « Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image [...] », 2 Co 3,18. C'est la transformation ultime qui nous donnera la vue définitive. La voix continue : « Tu te tiendras sur le rocher, et, quand passera ma Gloire, je te mettrai dans la fente du rocher. » La sentinelle Moïse quitte son poste d'observation pour se faire toute petite dans l'anfractuosité, comme Ezéchiel se fera un nourrisson, directement nourri au livre aperçu. Déjà Anne, l'ancienne stérile exaucée, le proclamait : « Point de Rocher comme notre Dieu », 1 Sa 2,2. La lecture chrétienne creuse ce rocher. Relisant les leçons du passé de son peuple, Paul voit dans la manne tombée du ciel et l'eau jaillie du rocher les éléments eucharistiques constitutifs de la figure du Christ, « notre Rocher spirituel », 1 Co 10,4, en qui il faut se tenir pour boire à la source du Père. Il condense dans cette désignation « c'était le Christ » l'antériorité du Fils, la promesse davidique exaucée, l'œuvre de salut de l'homme Jésus, et toute l'espérance eschatologique. Il tire un puissant trait d'union entre le passé d'Israël et le présent de l'Église naissante, entre la Figure et son Accomplissement. Ce faisant, il relit la soif physique, torturée, de ses frères au désert, Ex 17,3, comme étant elle-même une figure de la soif spirituelle qu'avait son peuple de voir les promesses s'accomplir. La Torah est une manne, mais le Christ est le « Pain descendu du ciel ». Elle est une avance que Dieu a faite, mais il est le testament nouveau. Ses paroles débouchent directement sur sa personne, son Je Suis, et non uniquement sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seconde voix dans le Texte ouvre une perspective saisissante, comme ces monts qui succèdent à d'autres monts, quand vous êtes arrivé au sommet. Un chrétien sera-t-il si étonné que cela ? ... Souvenons-nous : Jésus vient de parler au milieu de Grecs, ces non-Juifs gagnés au monothéisme d'Israël qui « montaient pour adorer durant la fête », Jn 12,20, et voici que : « Une voix vint alors du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai à nouveau », 12,28, que les gens prennent pour un coup de tonnerre, ou pour la voix d'un ange qui a parlé. Mais Jésus explique : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous », 12,30. C'était la voix du Père, le seul qui puisse glorifier le Fils. La première voix, intérieure, qu'entend Elie, est comme le parvis du mystère divin. Elle veut créer dans cet homme de feu, prophète impénitent, une atmosphère de réception, qui fera de lui le novice que tout homme de Dieu se doit d'être pour commencer. Et la deuxième voix, si « humaine » que le prophète entre en dialogue avec elle naturellement, est celle du Logos, qui l'envoie en mission vers ses frères, et un jour épousera notre condition. Cependant, pas de magie : le fond culturel et religieux d'Elie n'est pas purifié sur-le-champ. Il reste les zones d'ombre du zèle qui ne fait pas de quartier ! Il faudra que le Logos aille au sacrifice pour crucifier en sa personne la haine, purifier la justice, et confondre définitivement tout esprit de représailles, au nom de la charité infiniment plus vaste que l'appartenance.

Ce silence entendu par Elie en fin fond de Dieu, à quoi appelle-t-il, que signifie-t-il encore ? Sûrement pas que les enfants d'Israël doivent se faire à l'idée que la sainteté divine est impartageable. Alors que d'habitude Moïse transmet le message divin à Josué ou aux fils d'Aaron, qui le font suivre aux Anciens, et eux-mêmes aux enfants d'Israël, rappelons-nous que le « soyez saints, car moi, Yahvé votre Dieu, je suis saint », de

Lévitique 19,1sv, est directement communiqué par Moïse à la communauté. Si Dieu est saint, *kadoch*, pur, immaculé, séparé, radicalement différent de tout l'ordre du créé, c'est une joie pour lui que les enfants d'Israël posent les actes qui signifieront cette altérité sans tache. Ils sont Juifs en ce qu'ils font mémoire de sa sainteté divine. Et Lévitique 19-20 de laisser deviner ce qu'il faut faire en prescrivant ce qu'il faut éviter, jusque dans les menus détails de la vie, de la façon de labourer au souci quotidien de ne pas diffamer son frère. S'il est vrai que le pluriel « soyez saints » indique plutôt une sainteté collective, caractéristique de la « nation consacrée », Ex 19,6, il est non moins vrai que l'adresse des prescriptions morales et cultuelles alterne le « vous » et le « tu » personnel. La seule ordonnance qui ne passe pas par une négative, mais sonne comme un commandement positif, d'autant plus essentiel, concerne l'amour du prochain : « Tu aimeras ton prochain », Lv 19,18. C'est que l'amour implique l'être de chacun. Sans cet appel à l'amour personnel envers le prochain, la sainteté d'élection d'Israël pourrait vite se remplir de cette arrogance qui tue.

Si le Seigneur n'est ni dans l'ouragan qui fend les rochers autant que trembla le Sinäi avant la réception du Décalogue, ni dans le séisme, qui empêcherait toute relation, alors que « nous avons constaté aujourd'hui que Dieu peut parler à l'homme, et l'homme rester en vie », Dt 5,24b, ni dans le feu, du milieu duquel il a parlé avant de livrer sa Loi sainte, ne serait-ce pas que Dieu n'est d'abord qu'en lui-même. Ce silence décrète le couvre-feu des anciennes manifestations, et invite à une intériorisation de la Torah. Mais elle aussi ne peut que le laisser passer, elle n'en est pas propriétaire. Le Seigneur le dit : « De moi vient la Loi », Is 51, 4. Elle vient de lui, mais n'est pas la source. D'ailleurs Isaïe qui l'aime et la vit en appellera à la Descente de Dieu lui-même : « Ah ! si tu déchirais les cieux, si

tu descendais – devant ta Face fondraient les monts, comme le feu enflamme les brindilles, fait bouillir de l'eau [...] pour faire trembler les nations devant ta Face [...] », 63,19b ; 64,1. Le feu sinaïtique où Dieu n'était que de passage est devenu le feu de la conversion des nations concernées par cette Descente. Le processus d'intériorisation se poursuit. L'amour de la Torah est fondu en amour pour son Dieu, et nul ne peut les séparer. Mais l'amour de la Torah ne peut pas non plus s'enticher de soi, puisqu'elle vient de Dieu qui est plus grand qu'elle. Le cri du cœur d'Elie résume tout : « Je suis rempli d'un zèle jaloux pour Yahvé Sabaot. » Son observance n'est que l'occasion de déclarer sa flamme à Adonai. Elie s'est approché comme rarement du Buisson intérieur, qui le consume, lui, petit homme. Ajoutons enfin que si le feu où Dieu est absent englobe celui qui tomba et dévora l'holocauste et le bois au mont Carmel, alors le Seigneur aura commencé par Elie à instiller au monothéisme absolu l'intuition des limites des sacrifices cultuels d'animaux... Elle aura dépassé l'ermite réfugié, puis trouvé des relais dès le premier livre de Samuel, 15,22, et dans certains psaumes et prophètes, qui déjà les estiment moins agréables à Dieu que l'obéissance à sa parole.

Ce silence dans la voix, à l'opposé des coups de tonnerre par lesquels Dieu répondait à Moïse, veut faire comprendre à Elie que le Seigneur ne demeure qu'en son Mystère, et que seul Adonai peut dire Adonai, mais jamais l'homme par lui-même. C'était déjà l'expérience de Moïse au Buisson, qui apprend de quelle flamme d'être Dieu resplendit. La Loi reçue dans la montagne secouée laisse aussi à désirer... À désirer son Seigneur. Le même Jésus qui compare Elie et Jean-Baptiste le dit : « Tous les prophètes en effet, ainsi que la Loi, ont mené leurs prophéties jusqu'à Jean », Mt 11,13. La loi pérenne et les prophètes mortels ont conduit jusqu'au seuil. C'est-à-dire aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'Ezéchiel avant sa mission de fendre en deux la dureté de cœur de ses frères en exil : « Voici que je rends ton visage aussi dur que leur visage [...]. » C'est bloc contre bloc.

Aussi substantiel qu'il soit, ce livre est au sens figuré. Le maître-livre est celui qui le tend. Il est son véritable contenu, la clé de lecture du Livre, à dévorer du cœur. La vision de l'homme aux reins, suivie de celle du livre à manger, nous fait penser à la Cène des pèlerins d'Emmaüs de retour du supplice, le visage aussi morne que celui des exilés en Babylonie, pour lesquels le prophète est mandé : « Une fois à table avec eux, il prit le pain [...] le rompit et le leur donna. » Jésus ne leur ouvre pas la bouche, mais l'esprit : « Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Écritures », Lc 24,45 ; il ne leur tend pas de livre, mais leur explique « toutes les Écritures », « commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes ». Comme sur le livre où sont écrites les souffrances du peuple, il révèle qu'il y est écrit qu'il souffrirait, et comme le livre a goût final de miel, sa mort a un parfum de résurrection, annoncée par les Écritures. Ezéchiel est envoyé vers les siens, les pèlerins sont établis comme témoins : « De cela vous êtes témoins. » Il est enlevé, transporté chez les exilés, le Christ est « emporté au ciel », tout en demeurant parmi nous sous les espèces saintes.

Il avait été recommandé, pour le bien du peuple, « de ne pas franchir les limites pour venir voir Yahvé, car beaucoup d'entre eux y perdraient la vie », Ex19, 21. Le vieux sacré avait parlé, escorté des prescriptions rituelles d'usage touchant « même les prêtres, qui doivent se purifier, sous peine de le voir se déchaîner contre eux », 19, 22. Le vieux sacré se protégeait aussi pour garder son aura, alimenter le mystère, et favoriser son autorité. Seul Moïse avait pu s'approcher de la nuée obscure. Mais il n'est pas prêtre comme Aaron, qui ne s'approche pas. Les deux grandes figures du Médiateur et du Grand prêtre, en se

voyant distribuer chacun sa fonction, accusent en même temps leurs limites. Moïse voit et transmet, Aaron parle et offre des sacrifices. Il faudra le Christ pour rassembler les deux figures en une, si complémentaires au sein du même mystère que, prophétiquement, Moïse et Aaron sont frères.

Moïse avait reçu les paroles écrites sur des tables de la main de Dieu. Maintenant, hors Sinäï, la vision des bêtes en action et du char aux roues immenses veut faire saisir à Ezéchiel que la gloire de Dieu n'est pas rivée au temple de Jérusalem, ni à aucun lieu sacré, qu'il est capable de sortir pour son peuple, de déplacer les montagnes. Mais la mobilité du char n'est rien à côté du déplacement opéré par l'homme aux reins : le prophète exilé est nourri par Dieu de la main à la bouche, comme un nourrisson ! Délicatesse de nourrice et privilège des petits à l'activité toute buccale. L'intimité de l'acte de nutrition vient consoler le prophète de l'éloignement de l'exil. Puis lui confère charge d'âmes. Un goût d'exil terminé en ressort, et de Terre Promise. Le miel du rocher que Dieu fait sucer à son peuple au désert, Dt 32,13, coule de ce rouleau où est écrite toute la souffrance du monde. Quel est donc ce livre qui garde mémoire des souffrances inscrites dans la chair de ses pages, et a ce goût de miel au bout de ses versets ? Un chrétien ne peut pas ne pas établir un lien entre cette scène profonde et l'eucharistie venue du fond du Christ. Comme l'agneau pascal dont il est prescrit de n'en rien réserver jusqu'au lendemain, Ex 12, 10, le livre est à manger entièrement. Mais à l'inverse de la chair de l'agneau rôtie au feu, servie avec des azymes et des herbes amères, il est mangé tel quel dans le feu de l'écoute. Ainsi en est-il de la Passion de Jésus, à recevoir plein fouet.

Au Sinäï embrasé de Présence, Moïse, Aaron, et tout un effectif « contemplèrent Dieu puis mangèrent et burent », Ex 24, 11. Repas de communion sacré, dont une part de la victime

animale est destinée à Dieu, créateur et maître de la vie – le sang et les graisses consommées à ce titre lui reviennent –, tandis que les chairs sont consommées par les convives. Ici, en terre d'exil, en plein éloignement, l'amour de Yahvé se met à brûler Ezéchiel de l'intérieur. Il se consume en lui, comme l'encens dans le temple, dont son peuple et lui sont privés. Le sacrifice d'oblation ne lui est pas retiré : il est sa vie exposée au témoignage parmi ses frères exilés. Le prophète hébété s'en serait passé, 2,14-15. Finalement il est enlevé dans le grand tremblement du bruit des ailes des animaux et des roues capables de voler. Rien jamais n'a cessé d'être saint, sacré et majestueux. Tout est devenu la chose intime qui brûle un homme de l'intérieur. Mais alors qu'il est emporté, et devrait ressentir légèreté, il éprouve que « la main de Yahvé pesait sur moi ». Le Verbe le serre de toutes parts. L'Incarnation presse : tout est si incomplet, et l'amour de Dieu est si entier...

L'expérience d'Ezéchiel, aussi exceptionnelle soit-elle, est typique de ce que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob veut faire comprendre à son peuple, pour qu'il ne fasse pas du Livre une idole, c'est-à-dire, en l'occurrence, un pur objet de vénération. Le signe est posé en Israël, valable pour les chrétiens : seule l'expérience de manducation, d'assimilation et de transformation de l'objet de vénération en nourriture autorise le prophète à aller vers les siens. L'ordre de l'Apparition : « ouvre la bouche » signifie aussi, et surtout, « ouvre l'oreille », pour écouter, afin que la parole descende jusqu'aux jointures du cœur et de l'esprit. Le fameux « écoute, Israël » qui précède jusqu'aux plus grands commandements, est sous-entendu. Mais on peut ne pas l'entendre, et se contenter de lire le Livre du bout de ses connaissances, cela est refusé au prophète. Il est invité à communier au livre, à tant le presser de bouche que se déverse en lui le suc de ses paroles.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

principe d'unité qui annonçait le Christ, et de diversité qui préfigurait la multitude sauvée, « foule immense, impossible à dénombrer, de toute nation, race, peuple et langue », Ap 7, 9, « debout devant le trône » comme le Fils de l'homme devant le Vieillard de la vision de Daniel. Ces vérités lumineuses sont centrales dans le christianisme, car « à partir d'un Seul et par un Seul, nous sommes sauvés et sauvons les autres », écrit admirablement Clément d'Alexandrie¹⁰.

Après avoir indiqué les règles de comportement des fils entre eux, Dieu avait fait cette promesse, copiée par Paul : « J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple », Lv 26, 11-12 ; 2 Co 7, 16. En Fils et pasteur annoncé par les prophètes, Jésus la porte à son comble : « pour qu'ils soient un comme sommes un », Jn 17, 11. C'est le genre littéraire même du livre de Daniel, surgi en période de disette totale, sans chef, ni prophète, ni prince, ni culte, 3, 38, qui autorise à lire ainsi la vision à partir de la Fin révélée. Faut-il que le Logos, le Maître du langage, ait travaillé l'attente des hommes pour préparer de la sorte sa Descente dans la chair...

Ce « Fils d'homme » chevillé à la communauté des saints, la représentant, mais dégageant une aura de mystère, a offert une source d'inspiration unique au Christ, qu'une identification pure et simple avec les élus n'aurait sans doute pas permis. Car, bien qu'il l'ait prêché, annoncé, étant venu pour cela, Lc 4, 44, guérissant sur son passage pour en fournir les signes, Jésus ne s'est jamais identifié au Royaume, ni aux élus qui le composent. Il ne se prêche pas lui-même, ni ne se substitue à personne. Il distingue pour ne pas absorber, parlant des « compagnons de l'époux », Mt 9, 15 ; Mc 2, 19-20 ; Lc 5, 34-35, et comparant le Royaume des cieux « à dix vierges qui s'en allèrent, munies de leurs lampes, à la rencontre de l'époux », Mt 25, 1. Toute la vie

de foi est de sortir à la rencontre de l'époux, 25, 6, exigeant réveil et déplacement intérieur si on veut le rejoindre. Jésus pose les signes qui renvoient à bien plus grand que le Messie attendu, ouvre les yeux des hommes aux mystères du Père, et donne les clés de son identité personnelle parce qu'en tant que Fils il est le chemin qui mène vers lui. Il attire tous les hommes à lui, Jn 12, 32, le Père lui a remis le jugement, Jn 5, 22, et toutes choses entre ses mains, Jn 13, 3, mais lui-même « remettra la royauté à Dieu le Père, 1 Co 15, 24.

De plus, si le Royaume est comparable au levain qui monte, à un grain de moutarde, à un filet jeté en mer, à un trésor caché dans un champ, il relève aussi d'un choix personnel que Jésus ne saurait extorquer : « Le Royaume des cieux est semblable à un négociant en quête de perles fines : en a-t-il trouvé une de grand prix, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle », Mt 13, 45-46. Les paraboles du débiteur impitoyable, Mt 18, 23-35, et des ouvriers envoyés à la vigne, Mt 20, 1-16, en sont les illustrations les plus parfaites. Son explication de la parabole du bon grain et de l'ivraie aide à mieux comprendre encore : le Fils de l'homme est celui qui sème le bon grain, le champ est le monde, le bon grain, les sujets du Royaume, et l'ivraie l'œuvre maligne du Satan, Mt 13, 37-39. Le Royaume est un don, l'atmosphère du ciel, la vie en Dieu, notre participation aussi bien. Il mérite que pour lui on livre bataille intérieure, car : « le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son royaume tous les scandales [...] », Mt 13, 41. Jésus ne s'identifie jamais par précipitation !

L'expression indéfinie de la vision originelle « comme *un* Fils d'homme », devient dans sa bouche une désignation régulière et optimisée « *le* Fils de l'homme », par un doublet de l'article qui vaut son pesant d'originalité. En quelque sorte Jésus anoblit la figure. De la part du Logos, grand maître du

langage, faut-il s'en étonner ?... En enfant du pays du Texte saint, de ces Écritures qui le concernent au plus au point, Lc 24, 27, il aura goûté cette expression araméenne typiquement de chez lui. Il aura voulu essentialiser la tournure du livre de Daniel, connue de lui depuis sa plus tendre enfance, et d'autant plus adaptée à sa personne qu'elle est vierge de toute ambiguïté, et unique dans tout l'Ancien Testament, comme le sera plus tard pour lui ce tombeau neuf où personne jamais n'a été mis, Jn 20, 41. C'est une nomination d'avant combat. Elle correspond à son titre de mission, pour son pas de charge apostolique. Jésus y aura suggéré sa filiation divine, mais de façon plus voilée, plus pédagogique que s'il avait annoncé frontalement qu'il est le « Fils de Dieu ». Cela, il l'a laissé venir dans les êtres grâce à l'Esprit-Saint. Dès que la mission sera accomplie, d'autres titres viendront sur les lèvres des témoins, dont celui de Kyrios. Aucune épître ne le reprend, ni aucun Texte post-pascal. Peut-être parce que cette expression était comme le mot de passe messianique typique de leur Maître, et que ses amis, Paul y compris, n'auront pas voulu y toucher... C'est humain.

Dans la bouche de Jésus, cette nomination est associée au pouvoir proprement divin de remettre les péchés, Mt 9, 6 ; Mc 2, 10 ; de régner en maître sur l'institution divine du sabbat, Mc 2, 28 ; Lc 6, 5. Elle cristallise sa liberté souveraine d'homme qui mange et boit, approuvé par la Sagesse, Mt 11, 19 ; Lc 7, 34-35 ; sa condition épuisante de prédicateur de Dieu, Mt 8, 20 ; Lc 9, 58 ; sa puissance d'ensemencement, Mt 13, 37 ; son identité majeure, point de départ de son interrogation à notre adresse, Mt 16, 13. Elle résume celui qui va souffrir, Mt 17, 22 ; Mc 9, 31 ; Lc 9, 22. 44 ; se donne en nourriture, Jn 6, 53 ; sera élevé en croix, Jn 8, 28 ; sera déposé en terre, Mt 12, 40 ; enseveli comme un Jonas, Lc 11, 30 ; ressuscitera, Mt 17, 9 ; Mc 9, 9 ; Lc 9, 22. Jésus s'en saisit maintes fois pour évoquer son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du Lévitique. Le premier commandement est le plus grand, principe du second, mais celle-ci « lui est semblable », dit Jésus, Mt 22,39. Car le prochain, en tant qu'il est créé à l'image de Dieu, porte en lui l'empreinte de son Seigneur, à caractère inviolable. En « devenant semblable aux hommes », le Logos a hissé le commandement de l'amour du prochain à égalité de priorité. Ainsi le Verbe demeure-t-il dans la face humaine, dans la « *Shekinah* de chair », dans la personne, qui est « un temple de Dieu, que l'Esprit de Dieu habite », 1Co 3,16, dans le « peuple des saints » de la vision de Daniel, dans la communauté des personnes qui forment son corps appelée Église. Avec le Christ, nous apprenons – bonne nouvelle – que le corps est « un temple du Saint Esprit », 1 Co 6,19. Mais comme le dessein de l'Incarnation précède la naissance du Fils, c'est depuis le commencement du monde que chacun est un temple du Saint Esprit. Nous ne le sommes pas devenus par hasard en l'apprenant, nous l'étions dès l'origine, puisque « d'avance il nous avait destinés à devenir pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ », Ep 1,5. L'œuvre de création, et de rédemption, comporte sa part de restauration. Quand nous disons dès l'origine, il faudrait ajouter aussitôt à la racine de notre être, car rien n'est plus originel que ce qui constitue notre fond, dont nous nous sommes éloignés. Mais les hommes mettent du temps à comprendre ces mystères. Ils doutent même aujourd'hui d'avoir une nature. Ils devraient méditer la figure du « Fils de l'homme ». Elle rafraîchit la mémoire.

Réflexions sur une familiarité mystérieuse

À l'exception de ces prophètes travaillés par la lumière qui vient, on reste confondus par la tranquille évidence de mystère

qui sourd de nombre de ces récits d'apparition, comme si le monde surnaturel advenait pour re-virginiser le monde, le féconder de sa lumière une. Au livre des Juges, dans une exquise familiarité « l'ange de Yahvé vient s'asseoir sous le térébinthe », 6,11, pendant que Gédéon « dépiquait le blé dans le pressoir ». Le contraste est saisissant avec la rudesse batailleuse de l'époque, où les Israéliens doivent lutter contre les Cananéens, les peuples voisins et les Philistins nouvellement arrivés. Gédéon l'identifie à son Dieu, sans aucune prudence : « Ah ! Seigneur Dieu, j'ai donc vu l'ange du Seigneur face à face ! Le Seigneur lui dit [...] », Jg 6, 22.23. Une autre fois, dans le même livre, l'ange de Yahvé monta dans la flamme qui s'élevait de l'autel vers le ciel, Jg 13, 20. C'était dans la coulée des jours que venait l'Intemporel. Beaucoup plus tard, dans les Actes des Apôtres, il ouvrit les portes de la prison, et conduisit les apôtres dehors pour « annoncer hardiment », Ac 5,19. Ce qui d'ailleurs devrait nous rendre prudents et plus modestes dans notre approche de ces manifestations angéliques d'hier. Le céleste veille sur nous dans les Écritures, avec ce naturel du surnaturel qui fait des merveilles dès qu'il veut.

À la lumière de ces récits, qui peuvent paraître désopilants à un esprit moderne, marqué par les horreurs génocidaires qui ne furent pas empêchées, nous apprenons que le ciel peut bousculer à sa guise le cours des choses autant qu'il s'autorise à le laisser inexorablement se dérouler, au risque de nous voir de lui nous éloigner. Il en fut ainsi pour le Fils lui-même, pour qui l'action du Père ne s'est manifestée avec puissance qu'après que la chair en sa faiblesse a été jusqu'au bout de son témoignage. Cette familiarité toute biblique, on la retrouve dans la clarté de chemin qui berce le livre de Tobie, où « l'enfant partit avec l'ange, et le chien suivait derrière », 6,2. Le paysage les reçoit au bout, dans son genre littéraire sûr de lui, par cette tranquillité patriarcale

perdue depuis, si loin de ladite modernité. Pensons aux vers solaires de Rimbaud, qui semblent se refermer sur la saison terrestre, à l'inverse de ce tableau de famille où le ciel et la terre, le Temporel et l'Intemporel, l'humain, l'angélique et l'animal se donnent la main, et comme le mot : « Elle est retrouvée. Quoi ? – L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil. » Sa vision unitive, païenne, méditerranéenne, – lui l'Ardennais ! –, qui a sa verticalité, avec ce soleil des forces de la Nature uni à l'immensité mouvante de la mer, s'est effondrée aujourd'hui dans la stricte horizontalité. La mer ne bouge pas d'une vague, c'est nous qui la rejoignons par l'autoroute, sous le soleil qui se contente de bronzer les peaux, passées à la pommade !... Le poète-voyant l'avait constaté et prévu : la platitude et l'agitation reviennent toujours, égales à elles-mêmes, et cycliques, avec les « humains suffrages, « les communs élans ». Il faut bien que l'on se distraie, le temps paraît moins long quand on applaudit !

Le salut va couler dans les veines de l'histoire. Il se fera levain, avec toutes les qualités du ferment de farine : capacité à vivre dans l'obscurité de l'épaisseur, à se faire oublier dans l'instant de son action, à faire lever ce qui est lourd et retombant, à donner un goût spécifique, et plus aromatique que si la pâte avait monté par un artifice, enfin, à rendre dense et élastique ce qui était épais et informe. L'horizontalité continue ses ravages, l'économie de marché gère les comportements, les statistiques faisant le point, mais toujours coulera comme elle veut la Source qui étanche, répandant la vérité de sa personne en ceux qui l'accueillent. Elle est le centre qui se diffuse.

Un contemporain, fils des sciences et du positivisme – d'auguste compte ! – peut sourire de ces apparitions, les estimer être des fables, et dire depuis son scepticisme : « laissons tomber ces croyances, chahutons leurs interprètes, ce sont des obscurantistes ! » Il se sentira complètement étranger à la geste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ordonnances qu'il stipule se résument au commandement de la charité, qui est tout son esprit. Tandis que l'histoire nous met la violence sous les yeux, nous les arrachant, il nous met face à la charité de Dieu sans défense.

Au beau milieu des plissements hercyniens du Texte, pour évoquer le renversement du mal et la purification définitive d'Israël, une espèce de légèreté court, que même « un enfant écrirait », 10,19, pour dire l'aisance de Dieu à opérer son action salvifique : « Comme on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé toute la terre [...] », 10,14. Pour rester fidèle à la pensée du prophète, on pourrait dire que ce que Dieu a accompli et ce qu'il accomplira – mais quand ? – se disputent la prophétie pour faire saisir que la justice divine est en cours, vérité d'hier comme de demain, et que tout ce mal sera mis à nu, c'est-à-dire face à lui-même. Jean-Baptiste en a repris les accents de justice imminente, Marie en chante la réalisation au Magnificat, pétri des souffrances de la croix, et de lumière pascale, puisque Luc écrit après les événements. Lui-même a inséré en Actes 2,17-21, la prophétie des derniers jours de Joël, où le soleil obscurci et la lune en sang, qui rappellent le moment de la mort de Jésus, ne font que redire que « la lumière d'Israël deviendra un feu, et son Saint une flamme », Is 10,17. En des images visionnaires dont la grandiloquence sera corrigée par la terrible sobriété des faits, les prophéties convergent vers un foyer mystérieux qui les dépasse.

De fait, dans l'histoire religieuse de l'humanité, la Passion de Jésus est un véritable tremblement de terre pour la lettre. Comment la charpente d'un homme serait-elle le Tabernacle du Saint, surtout défiguré par la souffrance ?... Même Isaïe n'avait pas imaginé que ce Serviteur fût Dieu même. La question vaut respect, bien qu'elle comporte sa contradiction énorme : en quoi la Présence sous la Tente cousue en peau de bête, plantée par les soins de Moïse, homme de chair et mortel, Ex 33, 7, serait-elle

un plus grand objet de foi que la charpente humaine d'un homme défiguré par les coups, mais reconnu par ses disciples comme étant le Saint des saints ?... De fait, ce sont des Juifs de sang et de conviction qui, les premiers, ont reconnu la Présence divine en Jésus. Ils portent les noms des apôtres, et des femmes venues l'embaumer au matin de Pâques.

Le prophète Zacharie était loin de se figurer que le combat eschatologique avant le jugement final, précédé d'un séisme tellurique spectaculaire au mont des Oliviers, se passerait d'abord dans l'intime de la conscience du Fils, et sur les lieux mêmes. De ce tiraillement entre sa volonté humaine et sa volonté divine, de ce séisme intérieur qui lui valut cette agonie jusqu'au sang, il est sorti vainqueur par l'abandon au Père. Les bords de ses deux natures humaine et divine, en sa personne unique, ne se sont pas écartés, ni au jardin, ni au portement, ni sur la croix, comme la « moitié de montagne reculant vers le nord et l'autre vers le sud », dont parle le prophète :

« Alors Yahvé entrera en campagne [...] Ses pieds, en ce jour, se poseront sur la montagne des Oliviers, qui fait face à Jérusalem [...] Le mont des Oliviers se fendra par le milieu [...] en une immense gorge »[...]Za 14,4.

« Il se rendit, comme de coutume, au mont des Oliviers [...] En proie à la détresse, il priait de façon plus instante, et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient par terre », Lc 22, 39.44.

« Yahvé rugit de Sion,
de Jérusalem il fait entendre sa voix ;
les cieux et la terre tremblent », Jl 4,15.

« Et Jésus dit en un grand cri :
“Père, je remets mon esprit
entre tes mains” », Lc 23, 46.

« Le rideau du Temple se déchira
de haut en bas ;
la terre trembla [...] », Mt 27,51.

Cri final relevé par les trois synoptiques, dont Jean a retenu surtout la grande soif qu'il contient. La figure du Serviteur souffrant d'Isaïe, dans son énigme, lève le voile sur le dessein divin : la gloire révélée en Sion va donc passer par les souffrances du Juste : « C'est pourquoi je lui attribuerai des foules [...] parce qu'il s'est livré lui-même à la mort [...] », 53,12. Il est là le séisme au cœur des religions : Dieu a pâti dans la chair pour nous voir vivre en Esprit. Nous avons crucifié le Saint, au nom du sacré. Si les yeux des prophètes se tournent vers Jérusalem, qui polarise les attentes, la levée de son siège, annoncée pour la victoire finale, cède la place au siège de la mort par le Fils en sa résurrection. Le bruit des armes qui entourait le triomphe du Roi-Messie se tait devant le Transpercé du mont Sion, pleuré « comme un fils unique », « comme un premier-né », Za 12, 10. L'engloutissement du Fils dans les eaux de la mort accomplit le signe de Jonas, que Jésus avait annoncé. Le troisième jour, elles vont le recracher. Mais que d'aveuglement au pied de la lumière ! :

« Il arrivera dans l'avenir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'est descendu du ciel par un homme, à l'inflexion de langue près. Aucune expression incréée, proclamée éternelle, inimitable, n'a jamais eu lieu sans reculer vers ce vieux fond fondamentaliste du sacré après la Chute.

La parole de Dieu ne peut être incarnée que par sa Personne, mais par aucun Texte émané de lui. Définitivement, mais en secret, les sceaux ont été brisés à l'Incarnation du Fils, ce sacrilège qu'a commis l'Amour sans rompre l'hymen intime d'une vierge. Les scellés physiques de Marie sont demeurés intacts pour que sa virginité demeure sous le sceau du Don absolu. Et au grand jour les sceaux du sacro-saint ont volé en éclats lors de la mort de Jésus sur la croix, qui a déchiré le rideau du temple, le rideau de fumée des encens de l'ancien culte incapable d'opérer ce que Dieu seul peut donner : le salut ; puis lors de sa Résurrection, indifférente à la meule qui refermait les corps sur leur immobilité. Désormais le sacré ne peut plus se cacher derrière son petit doigt ! Pourtant, rien n'est plus sacré que la sainteté de cette charité-là, à suivre à la lettre de ses exigences, car : « Il est plus facile que le ciel et la terre passent que ne tombe un seul menu trait de la Loi », Lc 16,17. Et : « Qui oserait faire des surcharges à ce livre, Dieu le chargera de tous les fléaux décrits dans ce livre ! Et qui oserait retrancher... Dieu retranchera son lot de l'arbre de Vie et de la Cité sainte », Ap 22, 18-19. Le Livre se referme sur la charité et la justice du Fils, si indépassables qu'elles scellent la Révélation. Mais plus que jamais le sacré touche à la personne de Dieu : on ne touche pas à la sainteté de l'Amour ! Dans le langage du sacré, capable de frapper d'interdit pour se faire comprendre, c'est cela que veut dire le final terrible de l'Apocalypse. Il annonce que personne ne peut abuser de la charité divine, et qu'étant contenue dans le livre qui la révèle, écrit par les témoins, elle est à prendre à la lettre, et à vivre en

esprit. Le salaire dont il est question, 22,12, n'est pas celui de la peur, mais de la justice, qui « paye à chacun en proportion de son travail ». De quoi épancher en Christ tout son cœur incertain. Mais personne n'est à l'abri de la miséricorde de Dieu, de sa pointe de feu. Il suffit d'implorer, pour être justifié. Il y a longtemps que l'amour en Dieu est libre de nos limites, et qu'il travaille avec autant de plaisir dans l'enceinte que hors frontières.

Le Logos est le fin Mot des Écritures. On peut le lire à Livre ouvert, il a signé de son sang ce qu'il a enseigné. Il est la reliure du Livre, l'écart avec les autres livres sacrés, ce que les mots de tous les livres cherchent à dire, le grand sous-entendu sous toutes les paroles dispersées des hommes créés à son image. Le Ressuscité des morts, le Surgi d'entre les linges, est le Ressuscité d'entre les mots, le libéré de la lettre, qui nous en délivre, quand elle tue, mais nous y ramène, quand nous nous éloignons des Écritures, écoutant d'autres sirènes. Comme la Sagesse « envoie la lumière, et elle part, la rappelle, et elle obéit en tremblant », Ba 3,33, le Logos inspire les prophéties, et elles obéissent à ce qu'il voulait dire. Comme « elle est apparue sur terre et a conversé avec les hommes », Ba 3,38, pour les entretenir d'elle, le Logos, qui lui ressemble, a traité de visage à visage, en choisissant ses armes : être sans défense dans la chair, tout en restant soi-même, c'est-à-dire divin. Il est cette charité infinie bercée par la tendresse d'une femme, dont le nom nous est bien connu. En entrant chez la Vierge, l'ange salue une graine de sainte. Elle est celle qui touche le cœur de Dieu, privilège des humbles. Marie a accouché du Corps du Texte saint.

1. *Les évangiles de l'enfance du Christ*, p. 543-544, éd. Desclée

de Brouwer.

2. LAGRANGE, *Ev.angile selon saint Matthieu*, notes

3. *Adversus Haereses III*, 14,1.

4. *De la mort de son frère Satyre*, II, 96.

5. *Discours théologique*, II, 18.

6. *De la Trinité*, L. II, C. XI, 20, 21,22.

7. *Contre les hérésies*, IV, 6, 6

8. Sources : *Elie, ou l'appel du silence*, éd. Cerf ; ou, site Net, *L'expérience mystique du prophète Elie, qol demama daqqa*, de Michel Masson, professeur émérite d'hébreu.

9. Pierre GRELOT, *Le livre de Daniel*, *Cah. Ev. n°79*, p. 46.

10. *Stromates*, livre VII, chap. II

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

magistérielle et sacramentelle ce qui manque très heureusement à la maternité de la Vierge. L'une et l'autre se complètent, se compénètrent, afin que la charité atteigne sa perfection. Marie enfante l'Unique, l'Église la multitude, et en tant que telle elle est la « mère de l'unité », selon l'expression du célèbre Père latin. La moindre erreur constatée sur le parchemin de la Torah, une faute d'accent, ou une trop grande proximité de lettres, en interdisait ponctuellement l'usage. Pour lire entre les lignes des Écritures, nous avons besoin de la fidélité de la fille de Sion. Elle a tellement expérimenté, comme son Fils, « ce qu'il en coûte d'obéir » dans les événements devenus fous, qu'elle peut transmettre la patience à ses fils. Elle donne à la grâce survenue tout le poids du passé, et aux attentes perdues dans la nuit des temps la saveur de la chose arrivée. Marie incarne la fidélité qui ne fait pas de bruit, mais rompt le silence des prophéties.

1. *Sermon Morin 1,1*

2. *Sermon 192, 2*

« La Comblée de grâce »

La nouvelle arche d'alliance

Par ce « comblée de grâce » dès la salutation, l'ange nomme Marie plus qu'il la qualifie, car elle est dans son être ce titre qui l'honore. Il ne la salue pas en l'interpellant par son nom juif, comme Jésus le fera au matin de la Résurrection pour Marie-Madeleine, ou pour Zachée ; il la salue par ce qui exprime son état si nouveau. Cette jeune femme s'appelle désormais « toute graciée ». L'unique fois où l'ange l'appelle par son nom de juive, c'est pour reconnaître ses mérites personnels dans ce don qui lui est fait : « Rassure-toi, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. » Nous y reviendrons. Mais quand il s'agit de la grâce en action en elle à son insu, son prénom de famille laisse la place aux effets en elle de l'œuvre de sanctification. Le nom désignant la personne dans le monde sémitique, c'est donc son être intime qui est nommé ainsi par le ciel. Cette jeune fille a de telles dispositions que l'ange voit en elle le reflet de la lumière qui l'envoie. Le Texte saint nous éclaire aussitôt : la « comblée de grâce » est l'obombrée de l'Esprit, comme jamais on en connut, ni même chez les prophètes. L'Esprit s'emparait de leur esprit pour qu'ils portent la parole avec audace, maintenant sa puissance va couvrir cette jeune femme de son ombre, signe majeur de la Présence divine dans l'histoire sainte :

« La nuée couvrit la tente de la rencontre et la gloire du Seigneur remplit la demeure. Moïse ne pouvait pas entrer dans la tente de la rencontre, car la nuée étendait sur elle son ombre

et la gloire du Seigneur emplissait la demeure », Ex 40,34-35.

L'impénétrable Mystère est en elle à demeure. Elle est la Tente, la Demeure nouvelle couverte de l'ombre de l'Esprit. C'est dans les chairs de son corps que le Saint des Saints va être engendré à ce monde. Maintenant, grâce à cette jeune femme, l'humanité a Dieu dans la chair ! Mais avant même que l'Esprit la couvre de son ombre, une merveille a eu lieu en amont, qui a ouvert la porte à toutes les possibilités. Cette jeune femme s'est tellement laissée enfanter par la parole divine, entendue à la synagogue, signifiée à son cœur dans les pensées secrètes, que Dieu l'a choisie pour être celle qui mettra au monde le Messie. Marie est mère par naissance spirituelle. Dieu ne l'a pas désignée du doigt, sans lui laisser le choix, l'écrasant sous le poids de la mission. Mais la grâce en elle a eu beau jeu ! Aussi bouleversée que soit Marie aux paroles de l'ange, elle ne lui est pas tout à fait inconnue. Cette jeune fille y a grandi depuis toujours. Marie a mérité. Marie « a trouvé grâce », Lc 1,30, comme personne auprès de son Seigneur. C'est grâce pour grâce qu'elle a répondu depuis l'enfance, comme quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux. Et c'est grâce pour grâce que Dieu a répliqué, jusque tard, si loin, si haut dans l'éternité glorieuse. Toujours l'amour en elle fut à son comble de sollicitation, sinon il ne serait point ce qu'il est : le fond d'un être en sa vérité.

Pour annoncer le fait miraculeux, l'ange adopte la typologie de l'Ancien Testament. La suppression de l'article devant Esprit, Lc 1,35, à l'inverse du passage où il conduit Jésus au désert, Lc 4,1, indique qu'il s'agit moins de l'Esprit-Saint en sa personne intime que de sa puissance créatrice, telle que Genèse la montre à l'œuvre sur les eaux primordiales de l'Origine. Luc évite ainsi tout soupçon de hiérogamie. Mais la connivence de Marie avec les choses du ciel est d'emblée suggérée. L'évangéliste écrit que « l'ange entra chez elle », avec la même limpide familiarité que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des exigences de Dieu. À son niveau de créature, elle aussi s'est livrée pour nous. Elle ne s'est pas appuyée sur ses limites pour faire valoir sa faiblesse, comme il arrive au pécheur que nous sommes. Elle ne s'est pas déconsidérée pour autant. Avant même la nouvelle qu'il lui apprend, elle était docile à l'Esprit en elle. C'était un acte d'intelligence de sa part. À la merveille en elle s'ajoutait ce charme qu'elle ne s'en doutait pas du tout ; mais à la grâce d'innocence maintenant va s'ajouter celle de prendre progressivement conscience du don qui lui est fait.

Sa sainteté va pouvoir se développer, car plus grand est le profit qu'on tire d'une source quand on sait qu'elle est sous vos pas, et bientôt en votre sein. Mais Marie est si transformée en se laissant faire que l'ange peut l'appeler sans crainte « comblée de grâce » : il ne prend pas le risque qu'en l'informant elle s'en enorgueillisse. Que de grâces se perdent ainsi, se chiffonnent par préhension ! Oui, le ciel est sûr de lui, et tellement de Marie, la pépite du filon, l'enneigée de la pureté de Dieu, qu'il lui annonce qu'elle est en état de grâce. L'humanité, créée dans l'innocence, qu'il faut affirmer puisque nous l'avons perdue, eut plutôt tendance à s'émanciper de la grâce, pour sacrifier à ses idoles. C'était un acte de pure folie. Il se fit un nœud qu'on appelle péché, devenu un garrot terrible, une gangrène, un engrenage infernal.

La théologie mariale se penche beaucoup sur le « comblée de grâce » qui fonde le dogme de l'Immaculée Conception, et fait du cœur de Marie la coupe débordante d'un état gracieux, parce que graciée dès l'infusion de son âme, selon la foi de l'Église, mais l'autre expression de l'ange « car tu as trouvé grâce » apporte dans ce mystère des nuances de blanc profond qui le rendent plus beau encore. Justement parce qu'elle est rattachée à des figures du passé, plus ou moins sûres, elles, de leur fait. Cette expression biblique exprime ici, à l'intérieur de

la grâce qui déborde en elle, la part laissée à Marie dans cette faveur des faveurs, car Dieu ne donne jamais sans que sa plénitude ouvre nos possibilités. Où serait autrement la liberté ? Cette rencontre n'est pas cousue de fil blanc ! Dieu s'est plu à la voir faire, et se laisser faire, et prier, et servir et s'interroger dans la foi sur ce Messie qui doit venir. Comme le vieillard Syméon, soudé au petit reste, elle attendait la consolation d'Israël, au moins autant qu'on guette les bourgeons du printemps, et désirait la justice de Dieu. Bien sûr que le Seigneur n'est pas comme un homme qui peindrait en blanc pur sa maison, ainsi qu'on le voit en pays de chaleur, et ferait mine de la découvrir, et de s'émerveiller de son talent devant tout le monde. Il n'aurait pas dépassé le stade narcissique ! Ce serait aussi navrant et triste qu'un homme se laissant des messages pour s'écouter parler le soir.

Marie a gagné sa grâce, il ne faut pas croire ! Elle a laissé descendre en elle tous ses effets, et retomber toutes ses exigences. Elle n'est pas « comblée de grâce » sans avoir eu à donner jusqu'à son comble, sans avoir eu à faire grâce à son tour à son Seigneur. Mais l'état de grâce en elle s'est développé comme un lis. Il n'était certes pas une disposition intérieure inventée par Dieu sans qu'elle ait eu librement sa part d'amour à donner, et de sacrifice à consentir. On peut même soutenir qu'il a atteint en elle sa maturité dans l'expérience pascale. Elle aura été moulue, crucifiée avec son Fils, sa part d'ignorance illuminée, sa capacité aimante creusée par ces choses qu'elle ne connaissait pas encore, qu'elle a accueillies dans l'Esprit. Elle a connu ces actes de bravoure intérieure où a coulé le sang spirituel. Le « stabat mater » en est la preuve.

Pas l'ombre d'une opacité en cette femme dans la nuit de son ignorance. Les aspérités inévitables de la vie n'ont offert en elle aucune prise au mal, à l'ambiguïté et ses murmures, à ces

mouvements intérieurs qui se replient sur eux et commencent à embrouiller l'esprit. Elle s'est posée bien des questions, fut troublée en son âme, comme son fils à Gethsémani, a connu l'angoisse de toute personne responsable d'une autre personne, mais jamais le doute ne s'est infiltré en elle par le trouble intérieur. Elle s'est avancée vers son Dieu, vierge de tout savoir à l'avance, vêtue de confiance nue. L'ange et l'Église peuvent saluer notre Sœur aînée dans la foi, notre Mère spirituelle. Tout de même elle aurait pu se demander, jusqu'à l'hésitation, où tout cela l'entraînerait. Dans la folle aventure de l'Incarnation, qui dépassait l'entendement, elle n'a pas cherché à protéger ses arrières. Il serait irénique de croire qu'après la grâce de l'Annonciation, Marie n'a pas été saisie, à certains moments, de vertige, qui, faut-il le préciser, n'est pas le doute en train de s'immiscer, mais la lucidité opérant ses effets devant ce qui se dérobe sous le pas de l'entendement. Luc n'hésite pas à rapporter ses tourments de mère et ses ignorances de juive dépassée par son Messie de fils. Mais entre elle et l'Esprit, avant même la création du monde, c'est une histoire de Vent et de fleur disponible. Et entre Joseph et elle, c'est une question de confiance, puisqu'ils sont mariés l'un à l'autre.

Ô Marie, fleur de falaise, au-dessus de tant d'incroyable ! Ô Joseph, juste d'entre les justes, parmi tant d'improbable ! Ce qu'elle ne comprenait pas, et pouvait la tourmenter, comme on le voit dans l'épisode de Jésus au temple, elle le remettait à son Dieu en toute connaissance de cause. Jamais en elle le circuit de la grâce n'a été obstrué. Vraiment le Seigneur en elle est dans son jardin. À Marie s'applique à merveille cette promesse de Dieu à son peuple après l'Exil : « Tu seras comme un jardin bien irrigué », Is 58,11, « comme un jardin fait pousser ses semences », Is 61,11, avec fruits en toutes saisons, étant de l'Esprit-Saint : justice chevillée au cœur, amour profond tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Immaculée. La nouvelle alliance va se mettre en route dans les chairs d'une vierge du pays. Le Verbe coéternel au Père va croître dans le secret des membranes, moins grand tout de même que le secret des cœurs. Il va se former dans le ventre d'une femme, semaine après semaine, égrenant le temps comme tout un chacun. Il va connaître le baptême des organes, l'immersion dans la nuit cellulaire, dans la plus totale dépendance. Il ne cessera de s'incorporer à nous, et de plus en plus, accomplissant toute justice plus tard à son baptême. L'aînée des promesses, par la voix du Cantique, pourrait aussi bien dire : « Elle est un jardin bien clos, ma sœur », car qui devinera la merveille en Galilée, à part Joseph ? Personne. La Présence sera en elle, lampe cachée d'un visage qui se forme au fin fond d'un corps devenu le temple de l'Esprit Saint. Elle l'aimera d'avance, cet Enfant qui nous aime dès avant la fondation du monde. Elle le bercera juif, Celui qui sera expulsé, et mourra apatride et universel. Elle le portera neuf mois, Celui dont le prophète dit qu'« il se chargea d'eux, les porta tous les jours du passé », Is 63,9. Elle l'aimera comme un fils unique, Celui en qui nous sommes mis à part, et par lui « portés sur les bras et caressés sur les genoux, (Is 66,12) en vertu de l'Incarnation et des soins de cœur en ses sacrements.

3. Sermon pour l'Assomption 2, n°12 in *Œuvres mystiques*

La Bénie entre toutes les femmes

Une hâte qui en dit long

Nous voici à l'embouchure des temps. L'alliance ancienne, enceinte de son dernier prophète par Elisabeth, et la nouvelle, bientôt enceinte du salut par Marie, vont se rejoindre. Poussée par l'allégresse, un petit bout de femme au pied aérien presse le pas sur les collines de Judée. Cette fille qui part à la hâte ne se contente pas de l'observance rituelle qui jalonne sa vie juive. Elle obéit à la Loi, comme le montrera l'épisode de la Présentation au temple, sans cesser jamais d'inventer l'amour, ce génie que Dieu aime. Sa véritable enfance remonte à plus loin que ses parents : à une grâce qui sourd en elle, dont elle s'empresse de vivre. Elle résume l'Israël mystique dont les noms se perdraient dans la nuit du salut, si le Verbe ne liait entre eux les siècles et les versets. Elle est la nouvelle résidence du Seigneur, la Fille de Sion par les collines. Elle préfigure l'Église, courant aujourd'hui à travers sacrements vers l'unique but, malgré le poids des siècles et des pesanteurs inhérentes. Par cet empressement juvénile Marie répond de l'humanité devant Dieu. Sa hâte est d'autant plus vive que longue fut l'attente de son peuple, et immense l'espoir messianique. Pourquoi part-elle à la hâte ? Qu'est-ce qui la pousse ainsi ? Une longue aimantation. Une invraisemblable ressemblance de faits : elle a appris de l'ange que sa parente âgée, Elisabeth, est tombée enceinte aussi, avant elle. Elle se souvient de Sara, et se tape le front ! De parent à parent elle part la visiter, pour se réjouir à

deux de cette joie unique. Le cercle de la joie de Dieu est en train de se créer, et de s'agrandir. L'intimité se resserre et se développe. Elle a d'ailleurs gagné du terrain : de la loi gravée dans nos cœurs à la future présence du Fils dans la chair de Marie. Pourtant, à regarder de plus près, on s'aperçoit que la première phrase qui lance le récit de Luc relate comme une course folle sans objet, mais irrépressible, dont le motif ne nous est révélé qu'un peu plus loin, par la bouche d'Elisabeth. En attendant, Luc en quelques mots surprend une femme à courir Dieu sait pourquoi, vers Dieu sait où, pour faire comprendre que cette jeune femme est mue par l'Esprit :

« En ces jours-là, Marie se leva et se rendit en hâte vers le haut pays, dans une ville de Juda. »

C'est la trajectoire de la nouvelle flèche du temps. Marie se lève d'entre les Écritures comme Jésus se lève d'entre les morts. Elle est relevée de l'attente, pour réveiller l'espérance des siens. Le même mot grec est employé (*anastasa*), ouvrant la marche du récit. Par ce terme, nous devinons que si Marie court chez Elisabeth, c'est aussi parce que la nouvelle Alliance qu'elle représente a hâte de remercier l'ancienne, et de la rassurer. Le corps des attentes, si anciennes, va ressusciter grâce à l'Enfant de la Promesse. Les événements se sont précipités. Marie part à la hâte, sans considération de distance et de danger, – près de 150 kms séparent Nazareth de Jérusalem – comme les bergers vers Bethléem, portés par la joie des anges, Lc 2,16, comme Marie-Madeleine courant trouver Simon-Pierre, et comme Pierre « partit et courut au tombeau », Lc 24,12.

Marie ne fait qu'emboîter le pas de l'entrain de Dieu allant à la rencontre des hommes. Il est intéressant de noter que Luc ne dit pas explicitement que Marie est poussée par l'Esprit, comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Magnificat ? À trop louer, sans avoir laissé dire, on serait dans l'emphase. À la vérité, Luc fait chanter Marie depuis la chaire magnifique de la foi des grands aînés d'Israël. Elle intervient entre l'exultation d'Elisabeth avant la naissance du petit Jean, et celle de Zacharie à sa circoncision, pour que l'attestation soit plénière. Celle qui se présente comme la servante du Seigneur est celle qui le reedit au Magnificat dès le début, 1,48. Marie rend même un grand service à Elisabeth : elle épanche son allégresse dans son étonnement pour que la sienne augmente, et que les deux se combent. Nous sommes dans l'apothéose cachée de l'amour.

Marie peut emboucher les louanges de son Seigneur, elle est l'élue d'entre les mis à part, d'entre Israël, la personnification du petit reste, par qui le salut reprend, comme une pousse aérienne née sur racine produit à son tour des racines. Ce petit reste des humbles n'est pas une sélection faite par Dieu par élimination de tous les autres. Où serait la prodigalité du Père qui montra à Abraham un peuple innombrable comme les étoiles ? Il exprime qu'à travers le grand laminage de l'histoire, malgré les infidélités d'Israël et toutes les discordes, le Seigneur veut garder sauf le meilleur de son peuple pour que toujours le salut puisse repartir. C'est un peu comme si, en maître vigneron, Dieu sélectionnait le meilleur cépage pour planter la meilleure vigne. Il est dit d'ailleurs vers la fin de l'exultation qu'il a porté secours, pris soin d'Israël, « se souvenant de sa miséricorde ».

En harmonie avec la nouvelle de l'ange, Marie se sent d'abord très redevable. Cette idée d'être une servante la comble et la fait louer. Elle sera sa façon d'être reine : « désormais toutes les générations me diront bienheureuse ». Seule Jérusalem, peut-être, a été chantée pareillement : « Jérusalem, ville sainte [...] en toi les générations diront leur allégresse », Tb 13,14b. Cet état de servante de Marie est l'être fondamental

d'Israël. Etre serviteur du Seigneur est l'emploi de ce peuple : « Lignée d'Israël son serviteur », 1 Ch 16,13, « lignée d'Abraham son serviteur », Ps 105,6, « Toi, Israël, mon serviteur », Is 41,8.

De façon générale, le mouvement qui part de la Vierge remonte jusqu'aux racines, aux pères, à Abraham soi-même, pionnier et modèle des croyants. Ainsi passe-t-on sans cesse des débuts de la nouvelle alliance aux origines de l'ancienne, de la pauvreté que Dieu aime voir en Israël à l'humilité qu'il salue en Marie, de la misère dont il a tiré son peuple à la petitesse de celle qu'il va magnifier pour les siècles des siècles, de sa foi de fille de Dieu à celle d'Abraham, en passant par Moïse qui a vu comment « Il a déployé la force de son bras » contre le pharaon. Le verset « le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses » nous ramène aux exhortations de Moïse envers son peuple, après son appel à circoncire le cœur : « C'est lui que tu dois louer et c'est lui ton Dieu : il a accompli pour toi de grandes choses », Dt 10,21. On le voit : Marie répond d'Israël. Et quelle surprise ! On s'attendrait à des accents du Cantique, puisque Dieu vient épouser la chair, et c'est un chant de guerre aux puissants de ce monde, avec exaltation de l'humilité, dont Marie est un sommet. Nous sommes mis sous la force de Dieu qui a marqué l'histoire d'Israël. À chaque verset nous entendons les voix du passé se mêler aux accents de cette Judith nouvelle :

«[...] Ta force ne réside pas dans le nombre,
ni ton autorité dans les violents,
mais tu es le Dieu des humbles,
le secours des opprimés,
le soutien des faibles,
l'abri des délaissés,

le sauveur des désespérés [...] », Jdt 9,11.

Nous y reconnaissons aussi les inflexions du Cantique d'Anne, à une époque tendue de conflits avec les Philistins, d'arche prise et perdue, et reprise. Israël commençait à faire l'expérience de l'équivocité de la monarchie, idéalisant le roi David :

« Mon cœur exulte en Yahvé,
ma corne s'élève en Dieu,
ma bouche est large ouverte contre mes ennemis,
car je me réjouis en ton secours », 1 S 2,1.

Quand Marie exulte à l'idée que les générations la proclameront bienheureuse, on croirait entendre Léa, la femme de Jacob, dont le fils s'appelle Asher, Entrain, – quel beau prénom ! – s'écriant : « Bienheureuse je suis ! car les femmes m'ont proclamé heureuse ! », Gn 30,13. Elisabeth déjà avait reconnu en l'acte de foi de Marie le plus pur élan intérieur jamais vu, établissant sa foi en béatitude : « Heureuse celle qui a cru », – avec cette idée dans les termes d'un entrain qui se fait une joie d'aller de l'avant pour le Seigneur. Dans sa joie, Marie établit un lien spontané de mémoire avec les racines d'Israël. Les mêmes expressions furent pour exprimer le bonheur incomparable d'être mère, ce qui prouve que le motif central du Magnificat est l'Enfant. On reconnaît aussi dans cette exultation la voix de Malachie : « Heureux vous proclameront toutes les nations », Ml 3,12, ou celle du prophète Habacuc : « Mais moi je veux me réjouir en Yahvé, j'exulterai en Dieu mon Sauveur », Hab 3,18. Vers issu du final d'un chant liturgique aux accents théophaniques plutôt militaires : le chef des ennemis y est percé aux épieux, les montagnes sont en transe, car Dieu « s'est mis en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

surnaturelle de Jésus : l'absence de douleurs et la non rupture de l'hymen. Le pape saint Léon le Grand, dans sa lettre du 13 juin 449 à Julien Decos, « per nostros », écrit que Marie « est demeurée vierge après la naissance de Jésus¹ ». Qu'on lise, comme si on y était, cet extrait de la lettre adressée par le pape Jean II aux sénateurs de Constantinople, en mars 534 : « Nous enseignons qu'il est juste que Marie, glorieuse, sainte et toujours vierge, soit appelée par les catholiques, et en un sens propre et véritable, mère de Dieu et mère de Dieu incarné en elle. » Saint Épiphane de Salamine, dans son second Symbole de foi, (374), parle de « sainte Marie, la toujours vierge² ». Il confirme dans son *Panarion* l'existence à l'époque d'opinions opposées. Le II^e concile de Constantinople (553) attribue à Marie le titre de « Mère de Dieu toujours vierge » : « Si quelqu'un ne pense pas qu'il y a deux générations de Dieu Verbe, l'une avant les siècles, du Père, intemporelle et incorporelle, l'autre aux derniers jours, du même Verbe qui est descendu des cieux et s'est incarné de la sainte et glorieuse Mère de Dieu toujours vierge, et qui a été engendré d'elle, qu'un tel homme soit anathème », canon 2.

Le VI^e concile de Tolède (638), l'appelle « Marie, la sainte toujours vierge ». Le concile du Latran (649) déclare Marie « toujours vierge » par la voix du pape Martin I^{er}, affirmation reprise par le troisième concile de Constantinople (681). Jean Damascène, mort en 759, rappelle qu'il faut bien distinguer l'adoration due à Dieu seul et la vénération destinée à Marie. Dans la même ligne dogmatique, les conciles de Latran IV (1215) et de Lyon (1274) continuent d'affirmer l'entière virginité et sainteté de Marie. Le pape Paul IV, le 7 août 1555, la proclame « demeurée toujours vierge avant la naissance de Jésus, pendant et perpétuellement³ ». L'Église n'a cessé de proclamer

cette vérité de foi, jusqu'à nos jours, avec le « Marie toujours vierge » de *Lumen gentium*. Les Eglises d'Orient et d'Occident la confessent unanimement toujours vierge, quand celles issues de la Réforme en discutent librement l'opinion. Avec son habituelle pertinence de rhéteur chevronné, Augustin (+430) écrit : « Il aurait été malheureux que l'intégrité fût détruite par la naissance de celui qui devait guérir la corruption », *Sermon 369*. Et d'argumenter, faisant allusion à l'apparition du Ressuscité à ses disciples : « Les portes closes n'ont pas été un obstacle pour la masse du corps où se trouvait la divinité. Il a pu entrer sans qu'elles s'ouvrent comme, en naissant, il avait laissé inviolée la virginité de sa Mère », *Traité sur l'Évangile de saint Jean*. Saint Thomas d'Aquin fait la même remarque : « Le corps du Christ qui entra chez les disciples les portes étant closes pouvait aussi par la même puissance sortir du sein fermé de sa mère », *Compendium théologique*, chap.225. Saint Jean Chrysostome (+407), établit un parallèle entre la naissance de Jésus « du sein inviolé de la Vierge » avec la sortie du Christ du tombeau fermé : « De même, assurément, que sa naissance n'a pas fait perdre à la Vierge Mère sa virginité, de même sa résurrection n'a pas brisé les sceaux du sépulcre », *Hom. sur le Grand Samedi*.

De mystère en mystère nous touchons ici à la réalité sublime de l'Incarnation, dont pas un des articles énoncés ne peut être retranché sans déséquilibrer gravement l'ensemble. Nous entrevoyons déjà combien les mystères surnaturels sont vivants, entre eux organiquement liés, et divinement scellés, quoique perpétuellement l'objet de la réflexion des théologiens. « La vérité est symphonique », écrit avec belle finesse le théologien allemand H. Urs von Balthasar. Pour exprimer la virginité intégrale de Marie, les formules les plus poétiques ont jailli des lèvres de la théologie et de la liturgie. Marie est le « *jardin clos* » et « *la source scellée* », du Cantique des Cantiques, 4,12,

puisque, par elle, se répandent les grâces du Fils. Elle est le « *porche fermé* », selon le commentaire allégorique de saint Zénon de Vérone (+380) de la vision du prophète Ezéchiel : « Le Seigneur me dit : Ce porche sera fermé. On ne l'ouvrira pas, on n'y passera pas, car le Seigneur le Dieu d'Israël y est passé. Aussi sera-t-il fermé », Ez 44,1. Fermeture qui ne dit que le seuil d'un amour autre, sous les scellés de la Nouvelle qui veut se répandre. Elle est la « *toison intègre* », signe miraculeux de la conception virginale de l'Agneau, comme la toison de laine de brebis répandue au sol fut le signe pour Gédéon de l'intervention divine, Jg 6,37.

Ce n'est qu'à partir du III^e siècle, marqué par le mouvement ascétique chrétien, que la virginité de Marie est pensée pour elle-même. L'insistance donnée, dès le début, à la conception virginale du Christ montre qu'elle était mise en doute : par la secte des ébionites pour qui Jésus était le simple fils de Marie et de Joseph, et par les polémistes juifs ou païens, qui faisaient de lui le fils illégitime de Marie et d'un père de rencontre. Bien avant l'ère du soupçon, et ses ravages à notre époque, les gnostiques la réduisaient à un symbole. L'esclaffement est séculaire. Le juif Tryphon répliquait déjà à Justin : « Dans les fables de ceux qu'on appelle les Grecs, on dit que Persée naquit de Danaé qui était vierge, après que celui qui s'appelle chez eux Zeus s'était répandu sur elle sous forme d'or. Vous devriez rougir de raconter les mêmes choses qu'eux, et il vaudrait mieux dire que ce Jésus fut un homme d'entre les hommes, et démontrer par les Écritures qu'il est le Christ. » Aux Tryphon de notre temps, aux sceptiques de toujours, répondons par les Écritures et la réflexion théologique.

Théologie de la virginité plénière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

attirance pour la virginité, se heurtant à sa propre ignorance du moment ? Peut-être vivait-elle cette contradiction d'être mariée à Joseph, pour consommer plus tard un mariage béni de Dieu, et d'être attirée par ce désir de rester vierge, dont elle ignorait jusqu'à ce moment le sens et la provenance.

Refusons d'emblée la théorie selon laquelle la réponse de Marie ne serait là que comme un artifice littéraire, pour amener la suite du message de l'ange, au prétexte que la Mère de Dieu n'est pas le centre de cette Annonce, ce qui reste vrai, et qu'il faut éviter d'interpréter cette question comme un état d'âme personnel, ce qui n'est pas faux non plus. Cela nous étonnerait beaucoup que Luc réduise la réponse de Marie à un service rendu à sa construction théologique. Il a trop de respect pour les femmes ! Il est celui qui relate la guérison de la belle-mère de Simon, mentionne l'entourage féminin de Jésus, la guérison de la femme aux écoulements de sang, de la petite fille de Jaïre, de la femme courbée le jour du shabbat, du fils unique de la veuve de Naïn, celui qui fait cas de la veuve déposant son obole dans le Trésor, évoque le pardon donné à la pécheresse, relate les relations de Jésus avec Marthe et Marie, parle des filles de Jérusalem pleurant sur Jésus le long du calvaire... Non ! Sous la plume de Luc, cette réponse de Marie en forme d'étonnement est tout ce qu'il y a de plus personnel, ignorance comprise. Mais il est clair qu'elle est à comprendre à l'intérieur de la dimension théophanique du récit. Justement, elle n'en est que plus rehaussée. Marie y engage sa féminité. Par cette question, nous entrons dans son intimité affective et sexuelle, puisque selon le langage biblique, quand il est dit qu'un homme connut une femme, cela signifie qu'avec elle il a eu des relations charnelles.

Au livre des Juges, batailleur et cru, aux temps des tentations païennes d'Israël pour le culte des Baals et des Astartés, il est dit que la fille de Jephthé, apprenant qu'elle devait

être sacrifiée par son père qui avait fait vœu d'offrir à Dieu un holocauste s'il emportait la victoire, pleura sa virginité sur les montagnes pendant deux mois, parce qu' « elle n'avait pas connu d'homme », Jg 11, 39. Regret de ne pas avoir assez vécu avant de mourir... C'est dire si la virginité était considérée comme une perte de temps ! La différence est que Marie évoque sa situation au présent et non au passé, et qu'elle est mariée à Joseph selon les coutumes d'usage. Dans la construction toute biblique du récit de l'Annonciation, où chaque phrase est pétrie d'allusions et de profondeurs, il vaut la peine de s'interroger.

À lire certains commentaires, il est frappant de constater comment on peut s'enfermer, même en exégète féru, dans le moment présent, terminologique, de ce qui est dit là, alors que nous savons que Luc écrit bien après les événements, à la lumière de ce qu'il sait de Marie, et du Christ, dans ces temps accomplis de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte. La théologie précipite le temps de l'exégèse. Quand celle-ci s'attache à comprendre les données de la composition, le milieu de production d'un texte, celle-là essaie d'exposer la plénitude du mystère et d'en développer la cohérence. Or Luc est avant tout théologien quand il compose son Annonciation.

Rappelons que la démarche de l'ange se fait en deux temps : d'abord il s'adresse à la jeune femme juive, qui partage avec son peuple l'attente messianique, puis il dépasse l'horizon de l'ancienne Alliance en lui annonçant l'identité surnaturelle de l'Enfant. Au moment où elle prononce cette phrase, Marie est dans l'incapacité d'entrevoir l'identité divine de l'enfant, puisque l'ange vient de lui parler du Messie davidique, mais pas encore du Fils de Dieu et de la puissance de l'Esprit la couvrant de son ombre. Elle croit comprendre que ce fils lui viendra donc de Joseph, puisque le Messie est de semence humaine, mais fait part à l'ange de son étonnement, puisqu'elle n'a pas encore eu

de relations conjugales, selon la loi en vigueur. L'ange lui explique donc que cet enfant *est* le Fils de Dieu et sera l'œuvre en elle de l'Esprit. Elle le croit sur parole, mais dépassée. Elle peut tout à fait saisir intellectuellement, quoique très secouée, qu'elle va mettre au monde le Saint d'Israël, le Fils *en* Dieu avant de l'être aux yeux des hommes, mais il reste tant d'ombre pour elle qu'elle n'a que l'acte de foi pour s'en remettre à la volonté divine. Le même Luc le rappelle : douze années de vie familiale et d'intimité n'empêcheront pas son incompréhension devant les propos de l'enfant d'être tout à son Père. Il n'existe aucun précédent de maternité virginale dans l'ancienne Alliance, et Marie, en bonne juive, ne peut donc pas la concevoir. C'est l'explicitation de l'ange qui va l'enfanter à cette idée divine, et qui va se former en elle à mesure que l'Enfant se manifestera en son sein. Ces neuf mois de grossesse au plus intime du corps valent des siècles d'alliance, de lecture rabbinique et de *lectio divina* ! Quand l'ange apparaît, dans cette période intermédiaire entre le mariage contracté et sa consommation, Marie ne sait rien de sa future maternité virginale, comme le prouve sa question, mais Luc le sait pour nous, et toute la jeune Église avec lui. Ne faisons pas comme si l'évangéliste voulait nous retracer la pure chronologie des choses, aux mots près de la Vierge dans la foulée de l'apparition, pour la simple raison qu'il n'était pas présent, et que ce n'est pas son souci. Nous savons, par exemple, que le Magnificat déborde largement la joie sur le moment de Marie, qu'il appartient à l'hymnologie judéo-chrétienne.

Ce qui s'est passé entre le ciel et la Vierge est proprement ineffable. Le fait que Luc soit le seul à rapporter l'événement devrait nous inviter à redoubler d'attention à ce qui est dit là, où tous les mots sont pesés. Ne voir dans la réponse que l'exposition d'une situation présente est, à notre avis, naïf et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi : « Jésus qui était de condition divine », Ph 2,6. Jean ne dit pas autre chose. Il ouvre le Prologue par le mystère qui préside à cette Descente et à cette union du Verbe avec la chair. Il évoque le commencement sans commencement du Verbe en Dieu. La virginité gardée de Marie pendant l'accouchement est aussi le signe de cela. L'engendrement virginal du Fils dans le Père s'est reflété dans les chairs de la mère. Nous l'argumenterons un peu plus loin en commentant le fameux verset 13 du Prologue. Sa naissance nous est d'autant plus chère, et nous bouleverse d'autant plus sa conception dans la nuit des membranes. Et ce n'est pas qu'une émotion, car nous-mêmes sommes engendrés surnaturellement par l'Esprit diffusé depuis la mort du Christ. De ce mystère aussi la virginité gardée de Marie est le signe. Il contient une lumière en boucle. Il manifeste que l'Enfant qui vient n'est pas de ce monde, mais de Dieu ; qu'il est l'Engendré du Père de toute éternité, selon le mode virginal du monde de l'Esprit ; et que nous-mêmes sommes les enfants de la grâce, immaculée comme la lumière divine. Jésus l'avait expliqué à Nicodème, faute de mots : « Ce qui est né de l'Esprit est esprit », Jn 3, 6. Il sait de quoi il parle, car il sait d'où il vient. Mais « ce qui est né de la chair est chair », et ne peut naître d'en-haut par ses propres moyens. L'hymen non rompu est le signe tout simple que si Jésus est né en ce monde, sa personne divine n'est pas née de la chair, il ne serait alors que chair, selon l'explication même du Christ à Nicodème. Ceux qui doutent de ce signe, ou le récusent, sont en contradiction avec l'Incarnation même, croyant la défendre dans sa modalité. Ils font naître Jésus d'en bas, comme si sa naissance sonnait son commencement, alors qu'il est « sorti du Père » infiniment avant de sortir du ventre de Marie. Or seul celui qui est né d'en-haut, et a vu le Royaume de Dieu, Jn 3, 3, le Fils engendré du Père, nous donne pouvoir de devenir enfants de Dieu, Jn 1, 12.

Au fond, la question est christologique. Le Verbe n'est pas limité à cet enfant qu'il est entièrement, puisqu'il est le fond de sa personne que nos yeux ne voient pas. Si le bébé de Bethléem n'est pas encore le Ressuscité de Jérusalem, au sens où les événements n'ont bien sûr pas encore eu lieu, il est déjà la Résurrection par toute sa personne, étant le Je Suis du Buisson, le Verbe descendu, le Fils qui donne la vie. Le « fruit des entrailles » de la Vierge est le Cela dont parlent Luc et Matthieu évoquant l'embryon. Il est ce Fils tourné vers Dieu depuis les commencements qui n'ont pas de début, dont Jean dans son Prologue nous parle. Quand Jésus accomplit un miracle, la guérison du lépreux ou du paralytique, en quoi respecte-t-il notre pleine humanité, nous qui n'en sommes capables d'aucun, si Dieu n'intervient ? Quand il prophétise à vue non humaine, en quoi respecte-t-il notre flagrante finitude ? Et pourtant, combien elle est respectée, et étreinte, quand il meurt à bout de forces sur cette croix immonde : « C'est lui qui, aux jours de sa chair [...] tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance », écrit l'auteur de l'épître aux Hébreux, 5,7-8, ajoutant ceci, proprement extraordinaire : « après avoir été rendu parfait, il est devenu [...] principe de salut éternel », laissant entendre que le sacrifice crucifiant de sa volonté humaine, au moment de la Passion, est la preuve la plus élevée, le point culminant de son oblation salvatrice. Car Dieu nous a sauvés d'autant plus divinement qu'il a pris notre condition humaine, selon le mode le plus sublime et le plus parfait de sa charité. En laissant l'hymen intact, de foi d'Église, Dieu, en sa charité profonde, a consacré au passage, béni la disponibilité de corps et de cœur de sa Mère selon la chair. Nous disons bien au passage, car Luc écrit que Marie a accouché. En fin lecteur des choses féminines, en médecin sans doute, il suggère même qu'en arrivant à Bethléem pour le recensement elle est *ousêi egkuôi*, Lc 2,5,

expression rencontrée une seule fois en Si 42,10, de la racine *kuô*, qui signifie enfler. La grossesse était proche de son terme en arrivant au petit bourg. Celui qui a déchiré les cieux est vraiment « descendu », ou bien l'Incarnation n'est pas allée jusqu'à l'incorporation essentielle. Au passage, le Logos a béni la matrice, étendu sa puissance et sa douceur au corps maternel qui le faisait naître. Abritant le Saint, la matrice a demeuré, « à l'abri du Très-Haut », « à l'ombre du Puissant », Ps 91. Le Très-Haut fut son rempart, son refuge. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que l'Enfant est venu au monde comme une grande lumière sortie du corps de Marie. L'Incarnation n'est pas une apparition. Mieux vaut ici le silence. Et se dire que le miracle a eu lieu à l'intérieur du processus naturel, comme si de rien n'était.

Comment Celui qui est l'Engendré avant sa naissance, la Guérison avant tout remède, le principe d'unité de toute la Création, inaltéré par la mort, inaltérable par le péché, comment n'aurait-il pas voulu que reste imprimée dans les chairs de sa mère la gracieuseté infinie qui préside à cet accouchement ? Le Logos est passé par elles en faisant le bien. Sous les scellés physiques de la virginité gardée, le miracle caché couronne à la fois la disponibilité de la mère, pour l'établir en signe pour les nations, et la Descente du Logos dans la chair. De même, en effet, qu'il a été exalté, parce qu'il s'est anéanti, de même sa naissance a été lumineuse parce qu'il est descendu jusqu'à l'humilité de ne pas être encore né.

Le Logos en sa nature divine est esprit, il peut spiritualiser son corps de chair, dès qu'il le veut. Il le fit lors de sa Transfiguration, et bien sûr à la Résurrection. Bien sûr que le corps du nouveau-né est vraiment un corps de bébé d'homme ; il n'est certes pas un corps glorieux, et la résurrection est loin. Mais alors que sa nature humaine ne peut pas plus que la nôtre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour avoir la vie », Jn 5,40. L'inverse de cette volonté est encore du vouloir, mais meurtrier : « Pourquoi *voulez-vous* me tuer ? », Jn 7,19. Jésus dit aussi : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous *voudrez* et vous l'aurez », Jn 15,7. Même la vie en Dieu n'éteint pas ce vouloir. Il présidait à la vie publique de Jésus à travers l'attraction qu'exerçait le Baptiste : « Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez *voulu* jouir un instant de sa lumière », Jn 5,35. À ses propres disciples, qui croient en son nom, il dit « vous me cherchez [...] où je vais, vous, vous ne pouvez venir », Jn 13,33, mais il prophétise à Simon-Pierre que si pour le moment il ne peut pas le suivre « tu me suivras plus tard », Jn13, 36. Sequela Christi qui sera l'oblation progressive de Pierre, jusqu'au martyre. Comment aller vers un tel baptême de dépossession sans engager son vouloir d'homme sous la forme du consentement, après combat intérieur ? : « Un autre te nouera ta ceinture, et te mènera où tu ne *voudrais* pas », Jn 21,18.

Pour naître d'en haut, « avoir la vie », comme dit Jésus, encore faut-il y tendre, même de toute sa misère. En demandant le baptême, par exemple, furtivement suggéré au verset 12 : « Il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu », puisque par soi-même personne ne le peut, et que ce don est lié à ce sacrement, en vie chrétienne. Et même une fois le baptême reçu, dans l'eau de la grâce qui lave, et le sang de la Passion, 1 Jn1,7, il faudra continuer de s'avancer en eaux profondes, dans le désir de Dieu, en confessant ses péchés, 1Jn1,9, en gardant ses commandements, 1Jn 2,3, et en les mettant en pratique. De façon sublime, Jean entretisse ce vouloir d'homme, qui va jusqu'à la demande d'être régénéré :

« Nous avons en Dieu cette assurance

que, si nous demandons quelque chose selon sa *volonté*, il nous écoute.

Et si nous savons qu'il nous écoute en tout ce que nous lui demandons, nous savons que nous possédons ce que nous lui avons demandé. », 1 Jn 5,14-15.

Quelle volonté personnelle n'est pas requise dans le salut ! Il est don et alliance en même temps. Jésus ne dit-il pas à la foule à sa recherche : « Travaillez non pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle », Jn 6,27, comme il atteste : « Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille », Jn5, 17 ? Saint Paul n'écrit pas autre chose à l'adresse des chrétiens : « Travaillez avec crainte et tremblement à accomplir votre salut », Ph 2, 12, précisant que la volonté et l'engagement entrent dans l'œuvre de Dieu : « aussi bien, Dieu est là qui opère en vous et le *vouloir* et le faire, au profit de son dessein bienveillant », Ph 2,13. Il est difficile de concevoir ce « travail » pour le salut sans que soit investi son vouloir d'homme, qui fait partie du plan surnaturel, et devra apprendre, c'est clair, à faire la *volonté* de Dieu, comme il est dit dans le « Notre Père ». Tout homme devant l'œuvre de re-création est comme l'aveugle de Jéricho à qui Jésus demande : « Que *veux-tu* que je fasse pour toi ? », Lc 18,41. Jésus lui-même à Gethsémani, quoique n'ayant pas besoin de conversion, dit : « Non pas ce que je *veux*, mais ce que tu *veux* », Mc 14,35. Que dit-il d'ailleurs à la Cananéenne : « Ô femme, ta foi est grande, que tout se passe comme tu le *veux* ! », Mt 15, 28. Et sa fille est aussitôt guérie. Ici, la volonté exprime même la foi, et engage le salut.

Tout particulièrement dans l'évangile de Jean, nous avons en permanence échange de ces deux réalités : que seul le Fils peut

sauver, étant la source de vie jaillissante, et que seul l'homme peut appeler et répondre par le désir : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! », Jn 7,37. Ce désir ne s'improvise pas, il se prépare ; en Jean, il s'appelle la foi. Un admirable échange peut en jaillir, au point que l'homme est appelé à demeurer dans l'amour de Dieu comme le Verbe, par la vie accueillie, demeure en lui. Nous touchons sans cesse dans cet évangile à ces mouvements de fond de l'être créé, qui commencent avec Abraham : « Abraham exulta à la pensée de voir mon Jour », Jn8, 56, et s'achèvent avec la ressemblance de ce désir avec celui du Fils lui-même : « J'ai soif. » C'est la raison pour laquelle la composition de l'ensemble est tissée de parallélismes, d'échos, de correspondances, qui expriment aussi bien l'éloignement qui se durcit : « Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu auprès de votre père », Jn 8,38, que la ressemblance du trait filial : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour », Jn 15,9.

La vieille distinction qu'établissait Frédéric Godet entre la « volonté de chair » en tant qu'elle est « dominée par l'imagination sensuelle », et la « volonté d'homme » en tant qu'elle est « plus dégagée de la nature, plus personnelle, plus virile », si elle reste bien vue en soi pour décrire l'humaine nature, est pour le moins curieuse dans le contexte de l'interprétation choisie. Nous la rapportons parce qu'elle a encore cours dans les esprits, surtout quand la théologie du Texte le cède au regard psychanalytique... N'eût-il donc pas suffi à Jean de dire que les enfants du baptême ne doivent leur régénération qu'au Christ, et non à la chair et au sang, sans entrer dans de tels détails ?... Il paraît quand même un peu étrange qu'il veuille faire ressortir les traits de la supériorité de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gloire intouchée d'Unique-Engendré, tout de vie et de lumière, 1,1-5. 9, dont émana cette puissance par laquelle Jésus a accompli des miracles et guéri des êtres sur sa route. À ce moment de l'évangile de Jean, elle n'a pas encore traversé les souffrances de la Passion. L'apôtre prend plaisir à s'y attarder, à la célébrer pour elle-même, en choisissant ses mots. Il évoque la Demeure divine parmi nous, la Shekinah, cette Présence qui marchait en tête du peuple au désert, Ex 13, 21, comme Jésus par monts et par vaux, villes et villages, temple et synagogues. Il parle aussi de la « plénitude » (*pleuroma*) qui sourd du Logos, empruntant sans doute à un passage de Paul, qui évoque ce Christ en qui « habite corporellement toute la plénitude (*pleuroma*) de sa Divinité », Col 2,9. Comme Jean, Paul ne parle du « pleurome » du Christ qu'une seule fois dans toutes ses épîtres. Par des expressions uniques, jamais reprises dans ses écrits, Jean célèbre la provenance insondable de cette union mystérieuse du Logos avec la chair. Mais à grande distance d'un Platon ou d'un Plotin, puisqu'il évoque cette union remplie de gloire, 1,14, dans son humble modalité terrestre, 1,13, en suggérant, nous allons le voir peu après, sa Naissance immaculée parmi nous, comme si elle était ce principe que Dieu se fait de nous aimer jusque-là.

Dans sa prière sacerdotale, au seuil de son arrestation, Jésus dit trois choses inséparables : d'abord que « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent », 17,3 ; ensuite que « par le pouvoir sur toute chair que tu lui as donné, il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés », Jn 17,2, et enfin : « Donne-moi la gloire que j'avais auprès de toi avant le commencement du monde », Jn 17,5. Ce « pouvoir sur toute chair » éclaire ce « pouvoir de devenir enfants de Dieu », du Prologue, mais lui-même n'est possible que parce que le Fils sera glorifié dans sa mort, ressuscitera après avoir été défiguré. D'où l'injonction

inaugurale, qui exprime la grandeur de la divinité du Fils, mais contient sa supplique toute humaine : « Père, l'heure est venue : glorifie ton fils, pour que ton Fils te glorifie. » Point de connaissance du vrai Dieu et de vie éternelle reçue sans que d'abord se soit déroulé jusqu'à la lie, après la Descente du Logos dans la chair, sa descente dans la mort, afin que l'amour y siège en signe irréfutable pour ceux qui veulent bien.

La grande limite de l'attribution du verset 13 aux fils du baptême est qu'elle brûle les étapes, et ne respecte pas le grand thème johannique de « l'heure ». Elle donne l'impression que notre filiation baptismale sourd directement de la lumière du Logos fait chair. On dirait que nous étions dans le monde de l'émanation pure de la lumière spirituelle de Plotin. Ce qui renforce ce sentiment est que ce « vouloir d'homme », selon cette ligne d'interprétation, n'est considéré que dans son impuissance radicale, déjà exprimée dans le « ni de vouloir de chair », et qu'on se demande alors en quoi la conversion est nécessaire, et comment le désir est investi. Mais dans le même passage de Colossiens, dont Jean paraît bien s'être inspiré, Paul nous avertit : « Prenez garde qu'il ne se trouve quelqu'un pour vous réduire en esclavage par le vain leurre de la philosophie [...] », Col 2,8. Tout respect pour Plotin évidemment étant sauf. Et d'ajouter qu'« ensevelis avec lui lors du baptême, vous en êtes aussi ressuscités avec lui [...] », Col 2, 12. L'avis des Écritures est unanime : notre naissance spirituelle doit tout à la mort et à la résurrection du Christ. L'unique fois où Paul évoque la naissance du Fils parmi nous grâce à une femme, il le fait en associant aussitôt rachat et adoption filiale :

« Dieu a envoyé son Fils
né d'une femme,

né sujet de la loi,
afin de racheter les sujets de la loi,
afin de nous conférer l'adoption filiale », Ga 4, 4-5.

Certes, dans sa première épître, Jean déclare comme un fait accompli que « nous sommes enfants de Dieu », mais après avoir fait mémoire de la cause : « Voyez quel grand amour nous a donné le Père », 1Jn 3,1, nous éclairant un peu plus loin sur ce grand amour : « À ceci nous avons connu l'Amour : celui-là a donné sa vie pour nous », 1Jn 3,16. Dans l'économie du salut, c'est Jésus qui demande d'abord à être baptisé avant de nous plonger en lui, et Christ qui meurt sur la croix pour nous voir vivre de Dieu éternellement. Rien de nous ne se fait sans qu'il nous ait précédés. Le baptême de Jésus est d'ailleurs raconté juste après le Prologue.

La judicieuse traduction que propose Xavier Léon-Dufour « il leur donna de pouvoir devenir enfants de Dieu » n'arrange rien à l'affaire. Elle accentue la contradiction dans laquelle se met cette interprétation. En effet, qui donne pouvoir de la part du Fils de devenir enfants de Dieu sinon l'Esprit diffusé à sa mort, en don suprême de l'amour qui est entre les personnes trinitaires ? La kénose du Logos, aussi rempli de « grâce et de vérité » qu'il soit, va jusqu'à cette patience d'attendre que l'heure soit venue, allant même jusqu'à la désirer. Il la devinera à sa porte, pour annoncer aux siens que sa mort engendrera des fils :

« Père, l'heure est venue :
glorifie ton Fils,
pour que ton Fils te glorifie
et que, par le pouvoir sur toute chair
que tu lui as conféré,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le mystère par nuance, mais sans jamais se répéter. Ajoutons que l'expression « *non* des sangs », qui se détache quelque peu des autres négatives qui commencent par « *ni, ni...* », comme le remarquait déjà avec raison Frédéric Godet, trouverait là une plus grande justification, en affirmant d'entrée de verset cette chose immense, relevant du miracle seul : que la non-nommée du Prologue – nous verrons plus loin – a accouché sans pertes de sang, l'hymen laissé intégral en signe du don *surnaturel* : « Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce pour grâce », Jn1, 16. Entre nous, – comme dit Jésus à la femme adultère : « Femme, où sont-ils ? » – où sont passées les polémiques qui tendaient ces versets comme des ressorts d'armes ?... Pas de querelles rentrées, rien ne se répète. Mais on aura compris la leçon théologique : le salut ne doit rien à la chair en sa volonté vitale, venant de Dieu qui est Esprit ; mais maintenant que le Logos s'est uni à elle, la vie surnaturelle passe par elle en l'humanité du Christ.

Dans ces trois négatives, Jean pourrait bien exprimer le mystère ineffable de l'Incarnation en remontant l'ordre physiologique des choses. Sa voix de fond serait la suivante : cette naissance contingente est un mystère absolu : elle ne se déduit pas des principes qui organisent la vie corporelle, psychique et cosmique, ni d'un vouloir sexuel masculin, puisque dans cette société, c'est le mari qui a l'initiative de l'union matrimoniale. Elle relève du mystère de l'amour qui est en Dieu, antérieur à toute création : « tout fut par lui et sans lui rien ne fut », 1,3, et « de tout être il était la vie ». Il nous semble que Jean remonte le cours du miracle jusqu'à sa source : l'éternité de Dieu. Autrement dit, dans ce Prologue, Jean nous explique que c'est parce qu'il est l'Engendré du Père en sa filiation éternelle que sa naissance est virginale. Il nous faudra voir, cependant, au chapitre sur la maternité divine de Marie, la part réelle et non

fictive des puissances de la création mises en route par ce mystère, pour ne pas le désincarner, ça serait un comble ! Luc et Matthieu entrent dans des détails de temps, de lieu, de personnes, jusqu'à cette mangeoire de bêtes, en Luc, aussi pauvre que fut anonyme ce couple parmi les couples. Jean, lui, fait un cliché de l'Événement depuis le ciel, si nous pouvons oser dire : depuis le Verbe en Dieu, au futur nom de Jésus. Sous des expressions au ton de principe, pour asseoir l'Intemporel dans le temporel, l'Éternel dans le fugitif, devenu irréversible par la force de l'Esprit, Jean évoque la Descente victorieuse du Logos parmi les hommes depuis le Père de lumière, 1, 1-5 ; sa naissance temporelle, physiologique, de toutes les hauteurs prises de cette Descente, et de tout le réalisme dont l'apôtre est capable, 1, 13 ; sa Présence parmi nous, aussi sainte que celle de Dieu sous la Tente de la rencontre, ou dans le temple de l'ancienne Alliance, 1,14 ; la tragédie du rejet, 1, 10-11 ; le témoignage de Jean, mentionné deux fois, 1,6-8 ; 1,15 ; le débordement de gloire et de fruit de tout cela, qui dépasse infiniment la grandeur de la Loi donnée par Moïse, 1,17 ; et enfin la révélation du Nom, désormais accessible aux hommes : Jésus-Christ, 1,17, le « Fils unique », qui seul nous fait connaître ce Dieu que nul n'a jamais vu, 1,18.

Parce que le Verbe ne quitte pas son être un seul instant en s'unissant ineffablement à notre nature, sa naissance virginale reflète ce qu'il est dans le Père, que Jean exprime au début du Prologue : « Il était avec Dieu, et le Verbe était Dieu » Elle est le signe de sa filiation divine, et le sceau de la maternité divine de Marie. Le « qui m'a vu a vu le Père » de Jésus adulte reste vrai pour l'Enfant, qui manifeste, dès le sein, l'éternelle innocence de Dieu, à un point que, si nous mesurons un tant soit peu ce mystère, nous tomberions en larmes. On le sait bien, Jésus n'incarne pas un personnage, qui ne serait qu'un fantôme, pour

revêtir ses habits éternels dans le mystère. Non, dans le Fils, avant sa naissance terrestre, en cet embryon en formation et cet enfant qui va grandir, habite toute la plénitude de la divinité et toute la plénitude de notre humanité. Alors que Jean apparaît à deux reprises, sans son titre de Baptiste, comme s'il était un ami de l'auteur, de vous et moi, rendant déjà le Verbe plus proche, dans ce Prologue vertical, Marie n'est pas nommée une seule fois. Mais c'est comme le bijou que l'on cache dès qu'il est le plus beau. Fidèle à lui-même, ne l'appelant jamais par son nom dans son évangile, mais par sa fonction la plus haute : « la mère de Jésus », Jean la donne à deviner. Regardez, contemplez : « non des sangs », « ni de vouloir de chair », « ni de vouloir d'homme » pourraient bien tout à fait exprimer sa maternité sainte et virginale dans l'effacement total de sa personne. Dès le Prologue, « la mère de Jésus » est absorbée par le mystère de son Fils, enveloppée en lui, et fait partie, dans l'esprit de Jean, de « tous ceux qui croient en son nom », 1,12, comme elle était debout avec les rescapés de la tourmente, au pied de la croix, dont l'apôtre témoigne, bouleversé, Jn 19, 35. Elle en fait d'autant plus partie que c'est elle, en mère à la tête des convives, qui pousse son fils au premier miracle messianique, à Cana, relié au Prologue par le thème des noces du Fils avec son peuple, en signe de son union avec l'humanité, et par celui de la gloire manifestée, 2, 11.

Si elle n'est pas nommée une seule fois, le nom d'homme du Verbe incarné ne l'est lui-même qu'à la fin. Avec ce Prologue, nous sommes dans les replis d'un mystère en miroir : Jésus est enveloppé dans la nuée de la gloire du Verbe, et Marie dans l'anonymat de Jésus. Cependant, apparaît la Mère, en traits principaux, sous la Femme qui a accouché de Celui qui vient du Père. Et maintenant la foi de l'Église le proclame : l'intégrité physique de Marie, en signe intégral de sa maternité divine,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prophétie de Malachie :

« Voici que je vais envoyer mon messager, pour qu'il déblaie un chemin devant ma face. Et soudain il entrera dans son temple, le Seigneur que vous cherchez [...] ils deviendront pour Yahvé ceux qui présentent l'offrande comme il se doit [...] Alors l'offrande de Juda et de Jérusalem sera agréée de Yahvé [...] », Ml 3,1.3-4.

La référence est d'autant plus solide que Jésus reconnaîtra plus tard que le messager en question, qui précède la venue du Seigneur faisant irruption dans le temple, n'est autre que Jean-Baptiste, Mt 11,10. La prophétie se joue sous les yeux de Syméon. Malachie avait annoncé que le Seigneur, lors de son irruption, serait « comme le feu du fondeur et la lessive des blanchisseurs », siégeant « comme fondeur et nettoyeur », et lui, vieil homme, prédit qu' « il provoquera la chute et le relèvement d'un grand nombre », Lc 2, 34. Il y a un entrecroisement subtil de profondeur de champ et de mémoire : le rite se passe dans le temple où Jésus en ses douze ans reviendra, au milieu des docteurs, 2,46, et les disciples y retournent après l'Ascension « continuellement en train de louer Dieu dans le temple », Lc 24, 53. Marie et Joseph portent l'enfant à Jérusalem, Lc 2,22, et les disciples « revinrent à Jérusalem en grande joie », Lc 24,52. Ils viennent présenter l'enfant, mais c'est lui qui en sa personne inaugure la nouvelle offrande, celle que Dieu agréée, l'offrande « comme il se doit », Ml. Si elle avait coûté dans l'enfance le prix du rachat du premier-né, selon la loi mosaïque, « cinq sicles par tête », accompagnée de la modeste obole des tourterelles, adulte, elle a coûté le sacrifice de la croix à Jérusalem, le rideau du temple se déchirant par le milieu, Lc 23, 45. Celui que les parents doivent symboliquement racheter, parce qu'il appartient

à Dieu, est celui qui par son sacrifice réel rachète l'humanité. Il y a tout cela dans la tête de Luc, qui écrit après les événements. Alors que la présence du bébé n'est pas une obligation, il en fait le centre de la scène au temple.

Ce « premier-né » est le porteur de la Promesse, le béni d'entre les bénis, le Prémices des prémices, le messenger qui va tout changer, selon la prophétie. Il l'est d'autant plus que « premier-né » est le titre donné au Messie davidique : « Et moi, je ferai de lui l'aîné, très haut parmi les rois de la terre », Ps 89, 28. On peut dire de lui, le nouvel Isaac, ce que l'épître aux Hébreux dit du fils d'Abraham : « Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac, et c'est son fils unique qu'il offrait en sacrifice, lui qui était le dépositaire des promesses », He 11, 17. Il est évident que Luc, compagnon de Paul, n'a pas ignoré sa christologie. Il a présent à l'esprit, d'une façon plus ou moins appuyée, le « premier-né d'une multitude de frères », de Rm 8,29, le « premier-né de toute créature », « le premier-né d'entre les morts », Col 1,18, corroboré par Ap 1,5. L'épître aux Hébreux, avec laquelle Luc n'a rien à voir, mais qui exprime le même accord commun de foi au sujet du Christ, en plus élaboré, parle même de l'introduction du Premier-né dans le monde (*oikouménè*, au sens de cité peuplée, à venir, et non *kosmos*) qui est en fait son intronisation dans la cité céleste lors de la glorification pascale, He 1,6, comme en Eph 1,20-22 et Ph 2,9-10. Luc le dira plus sobrement en bouclant son évangile. Il écrit qu'il « fut emporté au ciel », 24,51. Mais si Jésus est dit « premier-né d'une multitude de frères », il est dit aussi l'unique Sauveur, et s'il est qualifié de « Premier-né d'entre les morts », il est dit aussi qu'il est la Résurrection en personne, lui et personne d'autre. Ici, dans ce temple, à Jérusalem, où Jésus, l'Agneau, sera sacrifié sur l'autel de la cruauté des hommes, le développement de cet ensemble théologique n'est bien sûr que

sous-jacent, exprimé proportionnellement au très jeune âge de l'enfant, et avec le matériau des attentes de l'ancienne Alliance. Cet enfant est le « premier-né » des fils de la Promesse, étant « la gloire de ton peuple Israël », Lc 2, 32, le « premier-né » des fils de Dieu selon l'Esprit, celui qui ouvre le sein de la communauté nouvelle inaugurée par le Ressuscité, étant « le salut préparé à la face de tous les peuples, 2,30-31, et « la lumière pour éclairer les nations », 2,32.

4 – Bien que la ficelle soit énorme, on a pu arguer des expressions « fils de Joseph », « le fils du charpentier » pour lui attribuer la véritable paternité de Jésus, Mt 13,55 ; Mc 6, 3 ; Lc 4,22 ; Jn 6,42. Mais les quatre fois, les évangélistes ne font que rapporter la rumeur qui circule à son sujet. Dans sa généalogie, Luc le donne à entendre : « Il était, croyait-on, fils de Joseph [...] » Pouvait-il en être autrement dans les mentalités ?... À moins de croire au miracle !... Jean met bien dans la bouche de Philippe s'adressant à Nathanaël « c'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth », 1,45, mais Philippe, qui ne connaît pas encore Jésus, ne fait que répéter la rumeur.

5 – De fins limiers de la syntaxe arguent de ce que Matthieu écrit : « Elle enfanta *un* fils », 1,25, et non « son fils », pour en déduire que Marie a eu d'autres enfants. Première remarque : Luc écrit aussi qu'Elisabeth « mit au monde *un* fils », 1,57, conformément à la prédiction de l'ange à Zacharie, alors que Jean est son unique fils, puisque le couple est avancé en âge et qu'Elisabeth est stérile. Deuxième remarque : l'expression « *un* fils » en Matthieu 1,25, ne fait que reprendre la parole de l'ange à Joseph, 1,21. Exactement comme dans l'évangile de Luc. Qu'est-ce à dire ? Ce que cela signifie, de la bouche même de l'ange : que cet enfant engendré en Marie « vient de l'Esprit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

se comprend parfaitement, comme dans nos familles. Mais le juif de racine, lui, appelle spontanément Jacques « le frère du Seigneur » parce que le lien de parenté proche est gros d'une filiation spirituelle inaliénable. Dans son *Initiation aux Pères de l'Église*, J. Quasten rappelle que « la plupart des fragments conservés par Eusèbe concernent l'histoire primitive de l'Église de Jérusalem », t. 1, p. 327. En quelque sorte, on ne sort pas de la famille !... Si un Occidental se trouve hésitant devant ces subtilités, c'est que lui aussi est lié à une matrice culturelle, et regarde les mots depuis le prisme de ses propres catégories.

8 – Si Marie avait eu des enfants de Joseph, ils ne pourraient être que des demi-frères ou des demi-sœurs, puisque Jésus n'est pas de Joseph, Luc et Matthieu sont formels. La langue grecque aurait eu en ce cas le terme adéquat, *homopatôr* (demi-frère), et *homomêtôr* (demi-sœur) pour les désigner, au moins une fois ou l'autre, histoire d'apporter des précisions. Or jamais les évangélistes ne se croient obligés d'établir ces nuances.

9 – De la syntaxe littérale des phrases en Mc 3,31 « arrive sa mère, et ses frères », on peut aussi bien en conclure l'inverse de ce que laisse entendre Alain de Benoît, le front sur la vitre. Si le lien qui unit Marie et les « frères » de Jésus est fortement montré par ses possessifs, comme pour tout lien de fratrie, Marc détache la mère en mettant le verbe « arrive » au singulier (*erkhetai*), procédant différemment de Matthieu 12,46. Celui-ci n'éprouve pas le besoin de distinguer – signe qu'il est clair dans sa tête, et pour les premiers judéo-chrétiens auxquels il s'adresse, que Marie n'a pas eu d'autre fils après l'Enfant du miracle. La conception virginale, à laquelle il s'attarde, aura tout bouleversé. En Marc, donc, c'est elle qui débouche en tête de la délégation familiale, elle qui émerge du groupe. Elle est soudée

aux « frères », non parce qu'elle serait leur mère, sinon ils seraient dits ses fils à un verset ou à un autre de l'évangile, mais pour prendre la tête du commando de la proche famille, être là. Elle ressemble au milieu des siens à ce que Jean laisse deviner d'elle à Cana et au pied de la croix. C'est une Judith. Elle ne s'en laisse pas conter. Compagnon de Paul, qui réclame ses précieux services avant de mourir, 2 Tim 4,11, et de Pierre, qui l'appelle tendrement « mon fils », 1 P 5,13, il est possible que Marc, rédigeant son évangile à l'attention des communautés de Rome, ait voulu mettre l'accent, par ce singulier, sur l'attitude décidée de Marie. C'est une vraie « matrone », semble dire l'apôtre à ses « frères », une *domina*, qui est à la tête des siens, un peu comme celles que vous connaissez qui dirigent servantes et maisonnée, et éduquent ses enfants. Marc se plaît à expliquer à ces païens convertis les usages juifs, Mc 7, 2-4. Il a dû évaluer la place qu'occupe la mère de famille chez les latins, puisqu'une fête des mères, les *matronalia*, leur est consacrée, célébrant la naissance de Rome, le printemps, les mères et les enfants tout ensemble...

10 – Matthieu 13, 56 évoque « toutes ses sœurs ». Que l'on traduise ainsi, ou « sont toutes parmi nous », « toutes » indique un nombre très conséquent, comme l'a fait remarquer Jérôme, que cite le père Lagrange dans son *Évangile selon Saint Marc*, aux versets commentés. Ce n'est qu'un indice, nous en convenons.

11 – De même que Luc, dans les Actes, ne nomme pas Jacques « le frère du Seigneur », pour éviter sans doute toute confusion, il ne parle pas des « frères » nommés par Marc et suggérés par Matthieu. Il écrit, rapportant la rumeur : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? », 4, 22. Comme nous savons de sa

propre plume que Joseph n'est pas le père, puisque Jésus est « Fils de Dieu », Lc 1, 35, né de l'Esprit, l'omission volontaire des « frères » est sa façon à lui, discrète, de dire que Jésus est le fils unique de Marie.

12 – En dressant leur compte, certains ont imaginé jusqu'à huit frères et sœurs de Jésus !... D'où sortent-ils ? De quel chapeau ? Dans les évangiles de l'enfance de Matthieu et de Luc, pas l'ombre d'une tête brune !... Pourquoi seraient-ils passés sous silence et émergeraient-ils soudain à l'âge adulte ? ... Dans le cadre de la mentalité patriarcale, où la descendance est signe de bénédiction divine, cette omission est incompréhensible en dehors du fait que Jésus est le fils unique de Marie. L'épisode de Jésus au temple est typique. Si Marie et Joseph ont avec eux d'autres enfants, dont tel ou telle peut-être en bas âge, puisque l'aîné n'a que douze ans, pourquoi ne se sont-ils pas partagé la tâche, l'un à la recherche de Jésus, l'autre auprès des plus jeunes ? Ils cherchent ensemble et le trouvent ensemble, unis dans le tourment de l'avoir égaré. Ils auront pu, certes, les confier à la garde d'un proche, mais une mère laisse-t-elle pendant plus de 48 heures des enfants qui ont encore besoin de sa présence ?... L'Incarnation ne saurait être une captation d'héritage affectif, au point que jamais aucun évangile ne mentionne de près ou de loin les petits frères et sœurs de Jésus...

13 – D'autres encore arguent du propos de Jésus : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique », Lc 8,21, pour en conclure que l'opposition opérée nécessite que les premiers soient les fils biologiques de Marie par rapport aux fils par la foi. Cette argumentation relève de la typologie la plus cérébrale. Il n'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chrétienne, dite *d'Abercius*, évêque de Hiéropolis, en Phrygie, dans son style lyrique et métaphorique, évoque la foi qui « partout m'a servi en nourriture un poisson de source, très grand, très pur, pêché par une vierge immaculée ». On retrouve ce langage du « Pur » qui virginise, rend immaculé, dans la théologie de saint Irénée de Lyon (+ 202), à peine séparé de l'apôtre Jean d'une génération :

« Ils ont prêché l'Emmanuel né de la Vierge : par là ils faisaient connaître l'union du Verbe de Dieu avec l'ouvrage par lui modelé [...] que lui, le Pur, ouvrirait d'une manière pure le sein pur qui régénère les hommes en Dieu et qu'il a lui-même fait pur », *Contre les hérésies, IV 33, 11*.

Dans le latin d'Irénée, la périphrase française, un peu lourde, « lui le Pur ouvrant de manière pure le sein pur » est concentrée comme un rayon : « *purus pure puram* ». Triple éclat que l'auteur a voulu intentionnel, pour la beauté de la langue et en lien, sans doute, au moins par réminiscence, avec la triple sainteté divine vénérée par Isaïe, 6, 3, et le livre de l'Apocalypse, 4, 8 : « Saint, Saint, Saint ». La pureté dont parle Irénée pour qualifier l'union du Verbe avec la chair est cet état immaculé du Verbe, en sa sainteté absolue, rejaillissant sur la modalité de la naissance, et dans l'existence concrète de la Vierge. Nous retrouvons le propos du Seigneur dans le Lévitique, posant sa sainteté comme principe de la nôtre. Virginité et pureté de Marie ne sont donc pas entendre seulement sur le plan sexuel, bien qu'il soit inclus, mais sur le plan beaucoup plus profond de sa consécration à la sainteté de Dieu, vocation même d'Israël, et son identité. Vocation du vitrail exposé à la lumière du jour, pour nous transmettre la lumière surnaturelle dont nous avons tant besoin... On pourra toujours dire qu'Irénée n'évoque que la

virginité de Marie à la naissance de Jésus. Nous allons voir que c'est faux, bien qu'il en parle aussi. Conformément au verset 13 du Prologue, dont nous soutenons qu'il concerne le Logos fait chair, Irénée dit que c'est lui en personne qui a « ouvert le sein pur de manière pure », puis, progressant dans son assertion, « qu'il a lui-même fait pur », laissant entendre que le corps de Marie est resté aussi virginal que son cœur, et son cœur aussi virginal que son corps. Dieu a laissé des traces dans cette femme ! Le corps de Marie, si terrestre, est à l'embouchure du charnel et du surnaturel. Ce n'est pas de son fait, mais de son fiat, parce qu'elle a porté la Présence, le Saint des Saints. Comprenez qui voudra.

Dans l'analogie développée, établie par Irénée entre Ève et Marie, le « encore vierge », contrairement à ce qui intrigue John P. Meier, t.1, p. 202, n'induit pas que, comme Ève, Marie aurait ensuite cessé de l'être. Irénée ne fait que décrire la situation de Marie avant la naissance de Jésus. Ceci est parfaitement clair. Au livre III, en 22, 4, de son *Contre les hérésies*, il rappelle en effet que « la loi donne à celle qui est fiancée à un homme, bien qu'elle soit encore vierge, le nom d'épouse de celui qui l'a prise pour fiancée ». Ce « encore vierge » équivaut au « jusqu'à ce que » de Matthieu 1, 25, qui insiste sur la chasteté de Joseph, et de Marie, pour manifester que l'Enfant vient de Dieu et de personne d'autre. Trois remarques. Premièrement : quand Irénée évoque l'état virginal de Marie prescrit par la loi deutéronomique avant mariage, il écrit le mot vierge en minuscule, et quand il parle de sa personne dans la « future économie de l'humanité », III, 22, 3, il l'écrit en majuscule : « C'est de Marie encore Vierge », 21, 10 ; « ils sont dans l'erreur ceux qui disent que le Christ n'a rien reçu de la Vierge », 22, 1 ; « la Vierge Marie obéissante », 22, 4 ; « et cependant Vierge », 22, 4 ; « ce que la vierge Ève avait lié [...],

la Vierge Marie l'a délié par sa foi », 22, 4. L'état est devenu un titre. La virginité de Marie, exigée par la loi avant le mariage, est hissée à la hauteur du prototype, et de l'état permanent. On retrouve la même nomination englobante dans sa *Prédication apostolique*, ch.53 et 54, composée à la fin du premier siècle. Deuxièmement : si Irénée ne s'est pas explicitement penché sur la virginité perpétuelle de Marie, sa théologie sotériologique la sous-entend. Rappelons que l'analogie qu'il établit entre Ève et Marie n'est pas dans le fait qu'Ève a eu une descendance charnelle, et que donc Marie comme elle a eu des enfants, mais dans le fait qu'en péchant, Ève a entraîné la mort pour sa descendance, et qu'en obéissant, Marie participe de la régénération de l'humanité par le Christ qu'elle a mis au monde. Si, selon l'analogie, Marie est la Nouvelle Ève et le Christ le Nouvel Adam, alors il allait de soi dans l'esprit d'Irénée que Marie n'a pas eu d'autres enfants après la conception virginale, puisque le Christ est son unique Epoux, métaphoriquement parlant bien sûr. Thème profondément biblique, qui rejoint celui de Sion que Dieu appelle « Celle en qui je prends plaisir », Is 62, 4.

Les seuls enfants de la Vierge sont les fils de la nouvelle naissance. Pour Irénée, l'incorruptibilité et l'immortalité divine se sont « faites cela même que nous sommes » dans le sein de Marie. Notre corruptibilité est « absorbée par l'incorruptibilité, et ce qui est mortel par l'immortalité, afin que nous recevions l'adoption filiale », *III, 19, 1*. Le thème paulinien et johannique de l'adoption filiale, qui couronne l'œuvre de salut, est central chez lui. Or elle ne peut être que d'ordre surnaturel, et non charnel. Quand il écrit que : « C'est de Marie encore Vierge qu'à juste titre il a reçu cette génération qui est la récapitulation d'Adam », *III, 21, 10*, il ne fait pas allusion à une descendance charnelle de Marie, mais à l'œuvre de rédemption. En disant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

-
1. *Denzinger* 299.
 2. *Ancoratus, L'Homme ancré*, 119, 5 ; DS 44 ; et *Panarion, Boîte à remèdes*, 78, 5, 5 etc.
 3. *Denzinger* 1880
 4. Cf notes Dominique CERBELAUD, *Marie, un parcours dogmatique*, p. 60, Ed. Cerf.
 5. *Idem* p.67
 6. Page 80, Ed. Nouvelle Cité.
 7. p. 126-130
 8. cf *Hom. II sur l'évangile de Jean*, commentaire du Prologue
 9. FEUILLET, *Le Prologue du quatrième évangile*, p.91-92 ; et X. L. DUFOUR, *Lecture de l'évangile selon Jean*, t.1, p.108.
 10. Hans Walter WOLFF, *Anthropologie de l'Ancien Testament*, p.59-60 Ed. Labor et fides.
 11. *Marie dans le mystère de l'Alliance*, p. 131-132, Ed. Desclée.
 12. *Marie dans le Mystère de l'Alliance*, p.126-135
 13. p.253
 14. Sources, Dictionnaire encyclopédique du judaïsme, art. Mère
1. Livre *Jésus et ses frères*, Ed. Association des Amis de A. de B. et site Net.

La Mère de Dieu

La Theotokos

Le mystère est clair comme de l'eau de roche, insondable : puisque Marie est la mère de Jésus, et que Jésus est Dieu, Marie est la Mère de Dieu. On pourrait aussitôt ajouter, anticipant le commentaire sur la Nouvelle Ève : puisque Jésus est le fils de Marie, et que nous sommes ses frères, Marie est la Mère des hommes et de l'Église. La grande question qui est sous ce titre grandiose est l'identité de celui dont Marie est la mère. De quelque bord qu'ils rayonnent, et par quelque louange qu'ils éclatent, tous les titres de Marie, et particulièrement celui de « Mère de Dieu », contiennent cette confession de foi que Jésus est le Fils de Dieu. Le paradoxe de cet article de la foi commune est que, pour une fois, nous faisons précéder Dieu de quelqu'un, car toute mère désigne une antériorité, et soumet son fils, un temps, à une dépendance. Pourtant, l'affirmation colossale a fait très tôt l'objet d'homélies. Peu avant le concile d'Ephèse (431), le patriarche Proclus de Constantinople exhortait déjà ainsi ses fidèles : « Aujourd'hui, la fête de la Vierge nous invite à la louange. C'est la sainte *Theotokos*, la Vierge Marie, qui nous a convoqués ici² ». Les grands axes mariaux y sont titularisés. La certitude théologique est telle que Marie a puissance de rassemblement autour du Christ. Bien des expressions élaborées ont préparé le terrain à cette affirmation dogmatique centrale. Vers 377, dans son *Panarion*, proche du thème de la nouvelle Ève d'Irénée, Épiphane de Salamine appelle Marie « Mère des

vivants ». Au Discours 6 de son *De la création du monde*, l'évêque syrien Sévérien de Gabala (+ vers 408) la nomme « Mère du salut ». Le patriarche de Constantinople Proclus (+446) écrit, sans crainte d'ambiguïté, qu'elle a « engendré le Mystère », *Discours* 13, 19. L'évêque Théodore d'Ancyre (+ av. 448) la nomme « Mère de l'économie », *Homélie* 4.

Dans son ouvrage *Marie un parcours dogmatique*, Dominique Cerbelaud fait remarquer que le titre *Theotokos* discerné à la Vierge au concile d'Ephèse est une « dogmatisation rétrospective », et qu'il faut remonter au concile de Chalcédoine (451), où l'expression figure dans la formule de foi. Nous sommes ici dans les coulisses de la grande et petite histoire. On pourrait peut-être même pousser plus loin. Dans son *Hist. Eccl.* 7, 32, l'historien Sozomène rapporte que deux siècles avant, Origène appliquait déjà à Marie le titre de *Theotokos*³. Aucune trace n'en a été conservée, à cause de la perte importante de ses écrits. Et J. Quasten de préciser que l'école d'Alexandrie employait cette nomination depuis longtemps. Mais dans son *Court traité de la Vierge Marie*, p170, Laurentin reste dubitatif quant à Origène...

Un peu d'histoire. Pour lutter contre l'hérésie du prêtre Arius, qui pensait qu'« il y eut un temps où le Verbe n'existait pas » et pour souligner la divinité du Christ, son propre évêque Alexandre d'Alexandrie n'hésite pas à appeler Marie *Theotokos*. Nous sommes en 320. Attestation est donnée par une lettre adressée à l'empereur Alexandre de Constantinople. Dans son *Contre les Ariens*, III, 14, 2 ; III, 29, 1, et sa *Vie d'Antoine*, 36, etc., le patriarche Athanase d'Alexandrie (+ 373) honore Marie de ce titre. Les Cappadociens de ce V^e siècle, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, et de Nazianze, l'appellent aussi *Theotokos*. Grégoire de Nazianze dit que : « Si quelqu'un n'admet pas que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

céder la place au bavardage, qui nous donna ces liturgies explicatives, que le prêtre a pu chercher, à tort, à personnaliser, comme pour les réanimer de l'intérieur. Le résultat ne s'est pas fait attendre : un certain envahissement des goûts propres du célébrant, un manque d'effacement devant le mystère du Fils s'offrant au Père, une gesticulation périmée. Car c'est cela l'eucharistie : l'Oblation éternelle du Fils au Père, emportant avec elle, pour l'illuminer, tout le poids retombant de l'histoire, et toutes souffrances. On a entendu et entendons encore – pour combien de temps ce gâchis ? – ces chants émasculés de leur joie pascale, pour une frime de sous music-hall indigne même de la chanson française !... Saint Paul a bien raison de rappeler aux prédicateurs de l'évangile que « ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance », 1 Co 3,7. Les travaux de l'Esprit sont en cours. Il y a beaucoup à laisser tomber, des idéologies séculières désormais mortes, aux excès du hiératisme, pour aller au Christ de la foi, aux Écritures.

Il n'est pas que ce Dieu vulnérable, autrefois vénérable, venu dans la faiblesse, ô combien !, mais dont la pauvreté, pour nous rejoindre, ne couvre trop souvent dans les esprits qu'une théologie indigente du mystère pascal. La rédemption que nous prêchons est « le dessein entier de Dieu qui veut la *théôsis*, l'entrée dans la vie trinitaire », répondait H. Urs Von Balthasar à des prêtres venus l'écouter⁶. L'humanité du Christ est théophanique, nous devrions en être saisis, au lieu de cette espèce de « jésulâtrie » qui n'est qu'une soustraction du mystère de l'Incarnation. L'approximation de l'intelligence du mystère du Christ culminera dans cette aberration, hélas assez répandue, que Jésus s'est fait chair. Elle n'est que la conséquence logique de cette perte du sens de sa divinité préexistante, qui à son tour entraînera une approche réductrice de l'Incarnation, entraînant

bientôt une sotériologie débonnaire, sur fond d'eschatologie brumeuse. Et ce n'est pas la prédication, plus chargée de problématique que pétrie des Écritures, qui aidera. À ne mettre l'accent que sur la proximité de Dieu en son Incarnation, nous nous sommes paradoxalement éloignés d'elle. Nous en avons négligé, liturgiquement, théologiquement, l'insondable provenance. L'articulation dogmatique « vrai Dieu et vrai homme » encore aujourd'hui en souffre beaucoup, et dangereusement. Il nous manque une grandeur. Il nous manque une gravité de beauté, qui ne fasse pas fuir pour autant. Peu mesurent, parfois même parmi les clercs, que c'est l'unique personne divine de Jésus, le Je Suis antérieur et intérieur aux Écritures qui parle d'autorité sur la place de l'histoire. Au nom de la tolérance qui tient ses quartiers dans le syncrétisme, on ne peut certes pas diluer Jésus-Christ dans du Eluard, même pour un mariage prêt à toutes les confiseries...

Une autre déformation a lieu dans la pâte à modeler de notre foi, par réduction : la nature humaine de Jésus est souvent réduite au fait qu'il y a en lui beaucoup d'humanité. Ce n'est certes pas faux, mais on glisse d'un concept philosophique, ontologique, à une notion psychologique, de l'idée de personne à celle de personnalité. L'empathie de Jésus de Nazareth, au lieu de révéler, jusqu'aux larmes, la miséricorde en Dieu, ne renverra plus qu'à ses qualités humaines propres. Ainsi ce qui l'unit aux hommes et le rend attachant le scindera en son mystère. Ce glissement de sens sera encouragé par une mauvaise compréhension de l'Incarnation. Trop de chrétiens la voient, et trop de prêtres la prêchent comme si le Verbe était devenu une personne humaine. S'il y a deux personnes en Jésus, l'humaine et la divine, alors le Christ souffre de schizophrénie ontologique. Aberrant ! L'Incarnation n'est ni une transformation, ni une transmutation, ni une adoption sublime,

ainsi que le rappelle saint Athanase : « Le Verbe s'est fait homme, mais il n'est pas descendu sur un homme⁷. » Elle est une union ineffable. Ne séparons pas ce que Dieu a uni dans la chair, et ce que la chair a scellé pour toujours : « *Totus Deus et totus homo*⁸ », écrit saint Augustin, pour résumer lumineusement.

Précisions dogmatiques

La conception de l'union du Verbe avec la chair, que Clément d'Alexandrie expose à Nestorius, vaut la peine qu'on y sue. Dans ses *Lettres* à celui-ci, il corrige les différentes erreurs d'approche de l'Incarnation, qui n'est ni une « habitation selon la manière dont il est dit habiter les saints » ; ni une « connexion », ni une « juxtaposition », termes « insuffisants pour exprimer l'union », dit-il ; ni « une étroite participation », « comme il est écrit à notre sujet qu'« étant unis au Seigneur, nous ne formons qu'un seul esprit avec lui »[...] Voici ce qu'il confesse, en différents morceaux réunis :

« Nous n'affirmons pas que la nature du Verbe ait subi un changement et soit devenue chair, ou qu'elle se soit transformée dans un homme complet et parfait, composé d'âme et de corps [...] Il daigna naître comme nous, et vint au monde comme l'homme naît de la femme, sans cesser d'être ce qu'il était [...] La différence des natures n'est pas éliminée par l'unité, mais au contraire la divinité et l'humanité constituent l'unique Seigneur Jésus-Christ [...] Il ne fut pas enfanté d'abord comme un homme ordinaire par la Sainte Vierge pour être uni ensuite au Verbe [...] Il y a donc un unique Christ, Fils et Seigneur, non un homme simplement relié à Dieu par une unité de dignité ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mystérieux, constituant l'essence de notre personne, qui est d'être à son image et ressemblance. Bien sûr, ni le corps ni l'âme ne sont extérieurs l'un à l'autre, l'âme vêtant le corps de ses ors spirituels, et le corps abritant une âme qui ne rêve que de s'en affranchir, comme dans le platonisme. Leur union est dans l'être, hypostatique, si bien qu'un corps commotionné, dans le coma dépassé, demeure le saint des saints terrestre, que nul ne peut profaner, en le réduisant à une chose qui s'en va.

Si à aucun instant de son évolution, l'embryon-Jésus n'a été le fruit de l'union humaine, à tout instant il a été le prodige de l'Esprit créateur qui vient des profondeurs de Dieu, et est venu à la rencontre des capacités de la nature. Il a fusé dans la cellule originelle baignant dans le corps de Marie, et, sous sa gouvernance, la nature a pris le relai. La mère ne serait-elle alors que l'occasion pour Dieu de montrer sa puissance, un instrument ? Non, bien sûr, car elle donne de toute sa tendresse, quand son organisme sait ce qu'il a à faire. Mais toute maternité est le signe d'un don qui la précède, comme toute paternité le signe d'un acte créateur qui la devance. L'ancienne vision aristotélicienne qui voulait que ce soit la semence masculine qui donne forme et âme à l'enfant est caduque. Nous savons que c'est le patrimoine génétique des deux parents qui engendrent un être nouveau. Pourtant, en affirmant la conception virginale de Jésus, nous attestons que son génome est un vrai génome humain, avec un vrai groupe sanguin, ou bien l'Incarnation n'est pas. Marie a donc donné sa part de patrimoine, le reste appartient à Dieu qui crée et sauve.

En effet, ce que le corps de Marie a donné en propre, elle le doit déjà à son Seigneur, qui crée et dépose en nous les puissances ; et ce qui manque à ce patrimoine pour donner la vie, si ne vient la part masculine, l'Esprit y a pourvu, qui planait

sur la Création dès l'origine. Que ce soit du côté du corps, ou du côté de l'âme, nous sommes devancés à l'infini. À la femme qui met au monde son enfant, au père qui le regarde naître avec crainte et grande émotion, on pourrait dire : de qui tenez-vous votre autonomie ? De qui tenez-vous cette puissance qui vous rend capables de donner la vie ? Le psalmiste répond :

« C'est toi qui m'a formé les reins,
et m'as tissé dans le sein de ma mère [...]
Déjà tu connaissais mon âme [...]
Quand je fus façonné dans le secret,
brodé au profond de la terre », Ps 139, 13. 15.

Job renchérit, en une image qui va surprendre un esprit citadin, d'autant plus émouvante qu'un bébé sent souvent le lait :

« Ne m'as-tu pas coulé comme du lait
puis fait cailler comme du fromage ?
De peau et de chair tu me vêtis,
d'os et de nerfs tu m'as tissé », Jb 10, 10-11.

En commentant la sainteté de la chair du Christ, dans ses *Catéchèses baptismales*, Cyrille de Jérusalem écrit que « Accueillir une chair tirée de ces organes-là tels qu'ils sont ne lui fait pas honte, à lui qui a créé ces organes eux-mêmes [...] C'est Dieu qui dans le sein, et ceci jusqu'à nos jours, crée les nourrissons [...] Il n'y a dans la gestation de l'homme rien d'impur [...] » *XII*, 26. Court-circuitant à l'excès les causes secondes, pour faire saisir l'éclair de l'acte créateur, qui pénètre tout, maintient tout par son Souffle, le psaume 147 va jusqu'à dire : « Il envoie son verbe sur terre ; rapide court sa parole [...]

il répand le givre comme cendre, il jette sa glace par morceaux », intuition de la Création animée que le grand Rimbaud révolté a reprise, au moins en image : « Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares² »

Chez les anciens sémites, avant d'être le fruit de la relation conjugale, la conception de l'enfant était perçue comme un don de Dieu, une bénédiction de sa part, accompagnée des souhaits de prospérité. Ils savaient remonter à l'acte créateur : « Il parle, et cela est ; il commande, et cela existe », Ps 33,9. Par des anthropomorphismes osés et des bonheurs de phrases, ils n'hésitaient pas à rendre Dieu fécond pour le louer de l'être selon son mode propre. Le prophète Ezéchiel va jusqu'à lui faire dire, mêlant fertilité du sol, fécondité spirituelle et fécondité animale : « Et vous, montagnes d'Israël [...] je viens vers vous [...] vous allez être cultivées etensemencées [...] Je multiplierai sur vous hommes et bêtes, ils seront nombreux et féconds », 36,11. Il serait navrant que les avancées de la biologie, en nous livrant de mieux en mieux les secrets de la nature, nous voilent le prodige qui les sous-tend. Nous le croyons, en relisant le livre de la Genèse : l'Esprit-Saint peut créer ex nihilo. Abîme. Il ne tire pas l'univers de son fond, mais à partir de rien. Mais tout est relié au Seigneur par la parole qu'il prononce : « Dieu dit », et par le souffle créateur qui pénètre et maintient l'univers à tout instant. Pour le dire dans une évidence : un abîme sépare un simple brin d'herbe animé d'un tube en plastique inerte. Ce n'est pas un souffle que l'univers puisse intérioriser comme nous, qui sommes capables de le nommer saint, et d'en vivre personnellement. Mais c'est bien l'Esprit de Dieu qui couve de chaleur de vie toute forme qui vient à naître, ainsi que le suggère l'image de l'esprit de Dieu planant sur les eaux comme un oiseau sur le nid où criaillent de faim les petits.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Moïse, mais pas comme s'il était le père séminal de l'enfant :

« Lève-toi, prends l'enfant et sa mère », 2,13 et 2,20

« Joseph se leva, prit de nuit l'enfant et sa mère », 2,14 et 2,21;

Alors que Dieu dit à Noé d'entrer dans l'arche, « toi et tes fils, ta femme », Gn 6,18, que Jacob, traqué par son frère Esaü, « se leva, prit ses deux femmes, ses onze enfants [...] », Gn 32,23, que Moïse de retour en Égypte « prit son épouse et son fils », Ex 4,20, entre autres exemples, Matthieu, lui, écrit que Joseph prend l'enfant et sa mère, et non son fils et sa femme. Il y a bien plus qu'une nuance dans cette mise à distance : une intention théologique. L'expression « l'enfant et sa mère » renvoie au roi attendu en Israël, au Messie et à sa Mère. Si Marie est bien appelée l'épouse de Joseph, 2,5, c'est au détour de la description de la situation matrimoniale, mais quand il s'agit de la qualifier personnellement, elle est désignée comme la mère de l'enfant, ce qu'avait déjà dit Elisabeth, l'appelant « la mère de mon Seigneur ». L'Église des siècles a repris dans son langage, au sujet de Marie, ces nuances de mystère : la Vierge est dite à la fois l'Épouse des épouses et l'Épouse inépousée, selon l'expression la plus contrastée possible, titre repris au gré des louanges dans l'hymne splendide de saint Nectaire d'Égine (XIX^e s.) « *Agni Parthene* », « Ô Vierge pure ». À bien des égards, pourtant, à elle s'applique le Cantique des Cantiques, dont elle pourrait reprendre sans rougir les accents en fibre d'amour : « Tu es toute belle, ma bien aimée, et sans tache aucune ! », Ct 4,7. Nous nous retrouvons devant ce paradoxe hallucinant d'une femme mariée et d'une épouse « inépousée ».

Des indices nous font penser que Joseph est décédé avant la vie publique de Jésus. Notamment cette remarque des habitants

de Nazareth : « N'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie [...] ? », Mc 6, 3. Si Jésus n'est pas nommé par sa descendance paternelle mais par son métier, c'est que, probablement, Joseph n'était plus. Évidemment qu'il n'a pas pu ne pas être sollicité au plus profond de sa conscience et de ses sentiments pour poursuivre ou pas ce mariage incroyable. Elle est là la grandeur de Joseph : il « fit comme l'Ange du Seigneur lui avait prescrit », Mt 1,24. Son fiat est silencieux, mais éloquent de justesse et de courage amoureux. Joseph ne veut pas perdre sa jeune épouse. Et le Seigneur ne veut pas lui imposer une mission qui ne présuppose entre eux un authentique amour. Joseph obéit comme Noé qui « fit tout ce que Yahvé lui avait commandé », Gn 7,5, et comme le peuple de l'Alliance le promet à Moïse, Ex 19,8 ; 24,3. Mais quelle intériorisation de l'événement cela suppose, et abnégation, pour prendre ensuite les décisions justes !... Cet homme saisi jusqu'au tourment intérieur, qui l'honore parce qu'il est la réaction d'un être honnête et aimant, a posé l'acte de foi qui a réorienté sa vie de couple, et modelé différemment ses sentiments conjugaux. Son amour pour son épouse a été augmenté de l'amour pour son Dieu, et du souvenir ancré de son Alliance avec son peuple.

En bon juif, Joseph connaissait par cœur les prophéties où Dieu se déclare l'Époux de son peuple. Chaque fois qu'il regardait sa femme, il revoyait l'arche d'alliance, et retournait en son cœur ses propres sentiments, comme elle tous les faits et gestes pour les méditer. La sexualité, ce lieu de la jouissance nue, teintée de douceur crue, aura été visitée par la grâce qui brûle tout ce qu'elle touche et comme elle le veut. Les désirs lui seront venus, le couple se sera parlé, elle l'aura doucement épaulé, comme savent faire les femmes, ils se seront connus de cœur comme personne n' imagine. L'exemple lumineux de sa femme, qui a sur lui l'avantage spirituel d'être exempte de

péché, l'aura aidé à se ressouvenir de l'Alliance d'Adonaï avec son peuple. L'état de grâce dans la finitude de sa chérie l'aura saisi au-delà du raisonnable humain, pour le transporter dans les sentiments de Dieu. Joseph aura porté le poids de gloire de sa responsabilité. Marie aura fortifié en lui l'œuvre souterraine de la grâce, qui aime beaucoup passer par des êtres, et aussi par leur charme. Joseph est juif, il sait qu'Adonaï est le Père d'Israël. Sa paternité adoptive s'est nourrie de celle du Père d'Israël, dont il aura tenté d'être le reflet le plus fidèle. Est-il excessif d'évoquer, à propos de ce joli couple hors norme, le mystère de la circumincession trinitaire ? Non, bien au contraire. De même que l'engendrement du Fils dans le Père s'est reflété dans l'engendrement terrestre de Jésus, comme un lys dans l'eau, de même la lumière éternelle qui a enveloppé ce couple s'est reflétée dans leur comportement aimant. Joseph, le juste, a reflété la justice de Dieu. Joseph, l'attentionné, en guide de famille qui se laisse instruire, a reflété l'amour qui est dans le sein du Père. Que l'on se souvienne que l'expression du Prologue concernant le Fils unique « qui est dans le sein du Père », 1,18, est similaire à celle qui exprime la proximité du disciple appuyé contre la poitrine de Jésus, Jn 13,23. Et ce disciple non nommé représente tout disciple qui suit le Christ. Joseph, le juste, est le premier disciple du Logos.

De ce lien conjugal entre elle et Joseph, que pouvons-nous dire encore qui ne déflore leur intimité de mariés ? Que l'un et l'autre ont vécu sous le sceau du plus grand amour, qui les a traversés comme le plus grand feu. Il n'a donc pas pu ne pas passer par des caresses et le baiser, ou cet amour n'en était pas un. Le charme de Marie, parée de la grâce, l'aura attiré, et séduit sans cesse, et la grâce en Marie aura rejailli sur lui par le canal de leur tendresse intime. Il faut tenir que de même que les engagements entre époux participent du sacrement du mariage,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'image du glaive, arme terrible de combat, signe du jugement tranchant opéré, n'est pas banale à l'endroit de Marie. Sans verser dans le métier d'armes, il faut savoir que le glaive (*romphaia*) n'a pas tant pour but de faire mouche en bout de pointe que de traverser l'adversaire, jusqu'à trancher un membre. Ce glaive est aussi acéré que « la porte est étroite », Lc 13,24, pour entrer dans le Royaume. C'est ainsi que : « Vivante est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à double tranchant », He 3,12. Une immense souffrance va la fendre en deux. Le « et toi-même » suggère qu'il va pénétrer si profond en Marie qu'elle aura à prendre sur soi, à trancher dans le vif de ses décisions pour suivre son Fils en fille de Dieu. Cette annonce, terrible, est une incise dans la prophétie plus large concernant l'enfant. Il vaut donc mieux l'éclairer des propos mêmes de cette prophétie. Marie va être si concernée, au plus vif, par la cause de son enfant, demain très contesté en Israël, que pour elle aussi les pensées intimes seront mises à nu. Elle ne pourra pas se voiler la face, l'épreuve qui lui est réservée sera doublée dans son retentissement par le fait qu'elle est sa mère. Elle sera traversée de part en part, sans être cependant divisée, partagée au sujet de son Fils. L'erreur serait de croire que la grâce l'a soustraite au combat intérieur. Et l'erreur inverse serait de penser, comme Origène par exemple l'a cru, que Marie a douté de son Fils. Marie a eu son Gethsémani. Il a fallu que son incompréhension embrasse le dessein divin, au milieu du drame qu'elle a vu arriver. Son Jésus en disait trop. Que faire ? Que dire ? Laisser faire et le laisser prêcher. C'est le soleil qui fait de l'ombre, et non la nuit. Ce n'est pas l'ignorance qui fait le plus souffrir dans la vie, mais la lucidité. Marie, plus que personne, a vu, analysé ou deviné. Sa proximité avec son Fils, sa connaissance de sa personne, ont fait d'elle quelqu'un qui a devancé sans cesse les siens. Nous le savons bien : plus le lien

d'une mère avec son fils est fort, plus grande est la douleur quand il lui arrive quelque chose. Et plus grande est la sainteté d'un être, plus profondes en retour sont les souffrances devant le Mal. La lumière qui enveloppe un être devient l'œil avec lequel il regarde. C'est dire les souffrances du Christ au Jardin... Si unique est la relation de Marie avec le Fils, doublée de la relation de la fille avec son Dieu, et si fortes sont les attaches de la fille de Sion avec l'attente des siens, qu'il nous est difficile ne serait-ce que d'approcher le sanctuaire de ses souffrances. Nous entrerions dans l'âme de la Passion, nous serions configurés au Christ. Comme un mari reste sur le seuil des joies de la grossesse, nous restons à une certaine distance des souffrances indicibles qu'a vécues la Vierge.

L'irruption du glaive dans la prophétie est d'autant plus saisissante que la Promesse est tenue dans les bras, entre roucoulement de colombes et de pigeons. Elle est cet enfant roulé dans les lainages, qui laisse parler la vieille Alliance à son sujet. Les rouleaux de la Loi sont dans le temple, mais leur compréhension définitive est en cet enfant. De sa personne lumineuse ne découlera pas l'évidence : cet enfant qui fut « déposé dans une crèche », Lc 2,12, et 16, sera « posé là » (*keitai*), Lc 2,34, sur le chemin des intelligences, en signe qui provoquera la contradiction. Il soulèvera l'adhésion des uns et l'opposition des autres, la conversion jusqu'au martyr ou l'endurcissement jusqu'au meurtre. Il ne sera pas seulement un signe contesté, laissant à l'extérieur de lui les avis se départager, comme simples opinions. Il attirera sur lui les foudres du refus, ou la ferveur de l'adhésion, veut dire le verset, parce que ses paroles et ses actes seront tellement en accord que sa personne constituera soit un obstacle qui fait tomber, soit un témoignage qui provoque la régénération du cœur (*anastasis, résurrection*, dans le Texte). Il apportera par sa lumière propre, capable de

fouiller les pensées les plus secrètes, cette contradiction qui vous pénètre comme la lame la plus tranchante.

L'expression sémitique, « la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël », est forte, non discriminatoire, mais tranchante. On pense à la terrible phrase de Jésus à la fin de la parabole des vigneronns homicides « Aussi, je vous le dis : le Royaume de Dieu vous sera retiré pour être confié à un peuple qui lui fera produire ses fruits », Mt 21,43 ; et à la pierre angulaire rejetée par les bâtisseurs servant désormais de clé de voûte. Des signes ont été posés, des miracles accomplis au vu et au su de tout le monde, pourtant les plus endurcis du zèle ont tramé la mort du Messie. Hors le Christ, certes Israël garde son élection, antérieure à sa naissance historique, mais il perd l'universalité. Son histoire se referme sur son passé de promesses. Le Verbe est le liant absolu. Taillé dans la vérité même du Père, cet enfant est à la fois pierre d'angle et pierre de trébuchement, celui qui éclaire comme celui qui révèle la cécité et les points d'obscurcissement : « C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde : pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles », Jn9,39. Isaïe l'avait annoncé : « Il sera un sanctuaire et la pierre que l'on heurte, et le rocher où l'on trébuche pour les deux maisons d'Israël [...] Beaucoup y trébucheront, tomberont, se briseront, seront pris au piège et capturés », Is 8,14-15. Le signe de l'Enfant est ce roc de vérité qui ne se renie jamais. C'est parce que l'amour en Dieu est nu, et se révèle sans défense en son Incarnation et sa Passion volontaire, qu'il est terrible de tomber sur sa lumière si on est couvert de mensonges, au point que, dit Jésus en commentant la parabole des vigneronns homicides :

« Quiconque tombera sur cette pierre s'y fracassera et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera », Lc 20,18.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à la Mère qu'à l'Épouse. Tout respire entre les mots les épousailles de l'Agneau avec son peuple, dont Marie est la quintessence parfaite. Elle est la Femme-Israël, dite « l'épouse de Yahvé », « turban royal dans la main de son Dieu », dit Isaïe 62,3, celle qui « plaît à Yahvé », 62,4, la figure du nouvel Israël qu'est l'Église, jardin des semences du Ressuscité. Le thème s'enroule, s'enrichit comme à l'infini. En Epouse de la volonté divine, cette « femme » a mis au monde le Nouvel Adam, que Pilate présente à la foule, en Jean, par son célèbre « *Ecce homo* ». Marie est « Femme », Jésus est l'Homme, qui lui doit tout, étant par elle venu au monde dans le but de répandre la lumière du salut. Pour le dire en termes pauliniens, de même qu'en Adam tous ont péché, en la Nouvelle Ève tous reçoivent la grâce du salut qui vient de Jésus-Christ. Il est à disposition, il suffit de croire et d'en vivre. C'est la tâche de la mère de Jésus d'indiquer la source, comme elle le fait à Cana. Déjà, une grande différence perce entre elle et les Apôtres. Si en Jean ils sont appelés affectueusement « les enfants », « mes petits enfants » par Jésus, peu avant sa mort, et juste après la Résurrection, Marie reste Mère et Femme du début jusqu'à la fin dans cet évangile.

« Femme » contient infiniment plus de respect que si le Verbe avait appelé sa mère « Marie ». Appelle-t-on sa mère par son prénom, comme si elle était une simple sœur ? Seul le père, son époux, l'appelle ainsi. L'intimité affectueuse du père deviendrait une familiarité déplacée chez le fils, qui, lui, sera toute sa vie appelé par son prénom, son petit nom, ou quelque qualificatif affectueux le dépeignant bien. La vocation de mère de cette « femme » est si grande que Jean ne l'appelle jamais par son prénom « Marie ». Il l'appelle toujours « la mère de Jésus », par respect, et par ce sens de la hiérarchie des mystères. Car Marie n'est mère que par Jésus. Elle lui est ordonnée. Le

disciple qui la reçut chez lui aura ressenti à son égard ce qu'un fils en ce monde éprouve pour sa mère : une dette, un tendre respect qui ne se permet pas de familiarité. À méditer profondément. Si Marie est la figure de l'Église, le respect de Jean rappelle aux fils adoptifs que nous sommes de quel miracle nous sommes nés, et quel insigne mystère se cache dans la fille de Sion. C'est par un choix tout humain que la Vierge s'appelle Marie pour l'éternité, de ce nom reçu de ses parents, mais c'est par un dessein divin qu'elle est la mère de Dieu pour toujours, et la nôtre. Ceci est important, surtout à notre époque, où l'on met l'accent sur la proximité de Dieu en son Incarnation. Ce nom plein de tendresse ne doit pas nous faire oublier que Marie n'est pas seulement notre sœur dans la foi, mais la Mère de Dieu, et notre Mère spirituelle.

L'éclat de ce premier signe en plein mariage anodin repose tout entier sur l'identité majestueuse de celui qui le pose. Jean, au tout début de son évangile, l'avait solennellement évoquée : « Au commencement était le Verbe », qui fait écho au début de Genèse : « Au Commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Un puissant arc-en-ciel relie les deux temps du salut : le « *en archè* », le « au commencement » de la création et le « au commencement » du Verbe dans l'éternel présent de Dieu. Or, à Cana, nous sommes aussi à un commencement. L'évangéliste le dit explicitement : « Tel fut le premier des signes de Jésus. » Le Fils attendait son heure, voici que maintenant elle est arrivée : anticipant le « que ton règne vienne », que son Fils enseignera, sa mère le pousse à poser en public son premier acte de Messie. En fille d'Israël espérant la consolation de son peuple, elle croit qu'il est celui qui peut mener la promesse à son terme. Le premier des signes de Dieu, au livre de la création, fut de lancer la lumière : « Que la lumière soit ». Le premier des signes du Fils, au livre de la re-création, est de lever le voile sur le

messianisme davidique, en redistribuant les rôles.

Tout est germinal : les vieilles attendent sont près d'éclorre, la mère de Jésus s'ouvre à sa nouvelle maternité, des fils sont en train de naître en la personne des convives, et le Messie accomplit son premier acte responsable d'Époux, qui est de sceller l'Alliance nouvelle. D'un geste, d'un signe, d'un miracle, sont inaugurées les Noces du Messie et d'Israël, du Christ et de l'Église, du Verbe et de l'humanité, qui à leur tour préfigurent les Noces éternelles qui auront lieu dans la Jérusalem céleste, où Dieu sera tout en tous, la jarre du cœur de chacun remplie jusqu'à plénitude. Pour saisir la portée du signe, encore faut-il se pencher sur sa matière, un peu comme pour les sacrements. Ici, le vin des urnes qui a abreuvé un temps les convives, mais vient à manquer, représente l'ancienne Alliance, et particulièrement la Torah, à laquelle puise le peuple depuis sa réception des mains de Moïse. Il a eu au palais du cœur son parfum de sagesse. Marie a quelque chose de Moïse :

« La Sagesse a bâti sa maison [...]

elle a abattu ses bêtes, préparé son vin,

elle a aussi dressé sa table.

Elle a dépêché ses servantes [...]

Venez [...] buvez du vin que j'ai préparé », Pr 9,1sv.

Ce vin épuisé dit combien la Loi sainte a touché ses limites. De l'aveu même de Jean, si « elle fut donnée par l'intermédiaire de Moïse, la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ », Jn 1,17. Or seul « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître », Jn1,18. La Loi venue de Dieu, énumérant les œuvres à pratiquer, ne peut pas accomplir l'œuvre de grâce du Fils, ni donner cette connaissance du Père que lui seul transmet. À ce niveau-là, elle est tarie. Le vin manquant est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mère, et de l'Épouse réunie, est le dernier Cénacle de prophétie dans l'Église, d'où partent les grâces qui sont dans le Christ.

Si l'intuition est forte, exprimant entre le Fils et la Mère une véritable union eucharistique, le Magistère romain ne s'est jamais prononcé sur ce titre de co-rédemptrice, évité par Vatican II à cause des malentendus possibles, et par souci d'œcuménisme. Tout titre tend à essentialiser les traits, celui-ci pourrait laisser croire qu'il y a égalité de personnes entre la Vierge et le Fils. Nous tomberions dans l'aberration. Il est d'ailleurs tout aussi risqué de le réserver à l'Esprit-Saint, comme cela a pu être suggéré, paraît-il. Si le préfixe « co », du latin *cum*, signifie bien « avec », alors ce titre ne peut guère être appliqué à l'Esprit, égal au Fils et au Père, et diffusé depuis leur amour le plus intérieur. L'Esprit-Saint œuvre moins avec le Fils, comme Marie dans l'économie du salut, que *dans* le Fils qui vient du Père, et *dans* le Père qui donne le Fils. Il serait à craindre que nous ayons deux Rédempteurs, qui aussi unis soient-ils en leur distinction de personnes, finiraient par désunir gravement l'œuvre divine. Une sorte de salut à deux têtes ! Or le Christ est l'unique Sauveur, c'est même ce que signifie Jésus en hébreu. À cette fin, dit Paul sobrement, « il est mort pour nous », Rm 5, 8, pour que nous soyons « sauvés par sa vie », Rm 5, 10, exauçant la prophétie jusqu'à l'intime de notre être : « Tu as défendu la cause de mon âme, tu as racheté ma vie », Lm 3, 58. Le rôle de l'Esprit est de répandre la vie divine au bout de la vie humaine perdue du Christ, couronnant ainsi son mérite. C'est lui qui répand le salut opéré par Jésus, et non lui qui sauve avec ses armes surnaturelles, comme si quelque salut pouvait être donné en dehors de celui du Fils, à des fins particulières. Que l'Esprit ne soit répandu et donné qu'à la mort de Jésus est le signe que Dieu l'a voulu ainsi, pour que l'on comprenne bien

par quel amour nous sommes rachetés : un amour jusqu'à la mort. Si l'Esprit sauvait de lui-même, et l'avait revendiqué, en vertu de sa divinité, il aurait fauté contre la charité du Fils, qui en a perdu la vie dans la chair. Il eût communiqué une sorte de « salut philosophique », par lumière émanée de sa personne, mais sans la grandeur du sacrifice. Il aurait entraîné les hommes dans un salut d'élite, car nul ne voit Dieu en Esprit, tandis que tous, pauvres pécheurs que nous sommes, pouvons nous approcher du Dieu fait homme, saisis par lui.

Pourtant, l'intérêt de l'idée de co-rédemption, si éventuellement pour soi on la cultive à bonnes fins, est qu'elle oblige l'ecclésiologie et la christologie à se mobiliser pour respecter l'ordonnement du salut, et sa gradation. La théologie ne pourra jamais se tenir quitte. Des distinctions prudentes ont été faites entre la rédemption *objective* qui est l'œuvre du Christ, à laquelle on ne peut rien ajouter, et la rédemption *subjective*, qui est celle, éminente, de la Vierge, et de chacun de nous en sa participation au salut. Dans sa justesse, cela nous paraît trop étroit, car à tous les stades du mystère Marie participe *de* l'œuvre de salut. Elle participe d'abord *de* l'Incarnation, premier acte de la Rédemption. Car le Verbe n'aurait pu se faire *sarx*, selon le mode le plus sublime de la charité, si la Vierge n'avait pas participé de l'intérieur du miracle. Sa maternité divine consiste aussi en ce qu'elle a transmis sa part de patrimoine, et d'amour, son corps neuf mois durant au service de l'enfantement. Ou bien sa personne ne serait plus qu'un vase communiquant entre le ciel et la terre, puis un simple canal pour laisser passer l'Enfant. Sa part versée était incomplète, incapable de faire naître, mais nécessaire. Ainsi le Fils de Dieu par l'Esprit-Saint est-il le fils de son peuple par Marie. Aussi surnaturelle que soit la conception virginale, ce n'est pas au ciel qu'elle a eu lieu, mais au moment de l'union du

Verbe avec la *sarx*, qui devint comme l'embouchure du temps et de l'éternité. L'ange lui dit bien : « Tu concevras et enfanteras ». Dans « *La vie de Jésus* », au chapitre IV, le cardinal de Bérulle rappelle avec force qu'en Marie la grâce « tend non à faire des saints, mais à produire le Saint des saints, à former l'Homme-Dieu et à établir la Mère de Dieu en l'univers, choses toutes nouvelles et miraculeuses, même dans l'ordre miraculeux de la grâce ». La résurrection qui ouvre le régime nouveau n'abolit pas cette vérité que Marie a fait corps avec l'Incarnation d'une façon unique, et non réitérable. Les mystères ne s'annulent pas entre eux, ils s'enroulent et se transfigurent.

Plus que participer au salut par coopération, comme chacun espère le faire, Marie participe *de* l'acte rédempteur même parce qu'elle fait partie du don. En parlant de participation, nous ne disons pas, évidemment, que Marie participe de son Fils en sa nature divine. Elle reste une créature, et il est le Créateur. La nature humaine ne peut pas participer de la nature divine. Seul le Fils participe du Père en l'unique Esprit. Mais nous soutenons que Marie participe *de* l'œuvre rédemptrice de son Fils, en ce sens qu'avant toute distribution de tâche au sein de l'Église, en tant que « *Mère des fidèles* », elle est la mère du salut en étant la mère du Sauveur. Elle fait partie du tronc axial, à son niveau de créature. Cela ne la place nullement au-dessus de l'organisme de la grâce qu'est l'Église, mais la spécifie à l'intérieur. Il ne manquerait plus qu'en voulant la garder comme membre, nous en oublions que par elle le Sauveur est venu. Elle doit à l'Esprit sa maternité divine, mais Dieu doit à Marie d'avoir pu venir en la chair. Matthieu, Luc et Jean ont tellement subodoré cette participation unique, qu'après avoir présenté la Vierge en ses traits essentiels, ils l'ont assimilée à son effacement, pour que le Christ reste le centre du kérygme.

La sotériologie ne devrait jamais l'oublier, si elle ne veut pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terrestre. Si nous pouvons considérer que nous sommes entrés dans l'ère de l'Esprit, depuis la Pentecôte, il convient d'affirmer cependant que jamais celui-ci ne se détache du mystère du Christ. Ce que l'Esprit dit aux Eglises n'est rien d'autre que lui. Or il a exprimé sa pensée sur le sujet, en donnant son orientation.

La « Femme » avec en face le dragon

Le troisième grand moment où la « femme » est évoquée se trouve dans le livre de l'Apocalypse. « Un signe grandiose apparaît au ciel : « c'est une Femme ! », 12,1-17. Il est amené par le son de la septième trompette, précédé par un ébranlement tel que le temple de Dieu s'ouvre, laissant voir l'arche d'alliance. Qui est cette Femme grandiose, dont l'assise est dans le ciel ? Elle porte les mêmes emblèmes que l'épouse du Cantique des Cantiques :

« Qui est celle-ci, qui surgit comme l'aurore,
belle comme la lune,
resplendissante comme le soleil ?... », Ct 6,10

que reprend, avec des variations, le prophète Isaïe, décrivant la résurrection de Jérusalem :

« Tu n'auras plus le soleil comme lumière, le jour,
la clarté de la lune ne t'illuminera plus.
Mais Yahvé sera ta lumière éternelle [...]
Ton soleil ne se couchera plus
et ta lune ne disparaîtra plus [...] », Is 60,19-20.

De fait, le soleil dont elle est revêtue ne l'éclaire pas, n'étant

que son ornement. C'est l'enfant « enlevé jusqu'auprès de Dieu et de son trône » qui est l'astre montant. La lune est sous ses pieds, lumière inférieure. Les astres du jour et de la nuit, du cycle complet de la lumière, s'inclinent devant elle. Pensons au songe de Joseph en Genèse : « J'ai encore fait un rêve : il me paraissait que le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi », Gn37, 9. Et à cette exhortation du Deutéronome de ne pas idolâtrer les astres : « Quand tu verras le soleil, la lune, les étoiles [...], ne va pas te laisser entraîner à te prosterner devant eux et à les servir », Dt 4,19. D'ailleurs la Jérusalem descendue du ciel, comme la « Femme » « peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui tient lieu de flambeau, Ap 21,23. Les douze étoiles symbolisent une totalité, par leur éclat et leur nombre. Elles sont une allusion aux douze tribus d'Israël et aux douze apôtres entourant celui qui est la Tête du corps, le Christ. Cette « Femme » aux atours cosmiques, n'est pas seulement la figure de l'Israël temporel et de l'Église historique en butte aux contradictions. Elle condense en elle le peuple messianique attendant la naissance du Roi-Messie, et l'Église eschatologique, illuminée par l'Agneau, mais pérégrinant encore à travers les tribulations de ce monde. Le combat a lieu sur terre, mais la victoire est déjà acquise dans le ciel, parant la « Femme » d'une beauté « grandiose ». Ses souffrances d'accouchement font penser aux visions des prophètes à propos de la fille de Sion, qui doit lutter contre le penchant de l'idolâtrie : « Tords-toi de douleur et crie, fille de Sion, comme la femme qui enfante », Mi 4,10. À l'image du peuple élu, elle se réfugie dans le désert, lieu de naissance d'Israël, et d'instruction du Seigneur, dernier refuge de Moïse fuyant la menace de Pharaon, Ex 2,15, de David poursuivi par Saul, 1S 23,14, d'Elie, pour échapper à l'épée, 1R 19,4, de Jésus

affrontant l'Adversaire, avant le choc apostolique.

Où est la Vierge Marie dans cette vision qu'un esprit moderne pourra trouver échevelée ? Elle est présente en filigrane, comme une ombre portée sur le chemin de cette « Femme » poursuivie. On la devine à l'enfant mâle qui doit « mener les nations avec un sceptre de fer », puisqu'elle en est la mère ; à ces douleurs de « femme en travail » qui nous ramènent le long du calvaire ; à ce « reste de ses enfants, Ap 12,17, menacés par le dragon, qui sont ces fils spirituels. Mais on ne peut forcer plus loin. Dans les évangiles, Satan ne combat jamais la Vierge frontalement. Il n'a pas deviné la Présence dans ce ventre de juive, ni dans l'enfant déposé dans la mangeoire à grains. C'était trop pauvre, trop clandestin. Marie n'a pas eu à s'enfuir devant lui ; elle n'est pas davantage allée au désert, comme son Fils. Elle serait plutôt la *Terreur des démons*, sa pureté de créature les brûlant comme un tison. Sa victoire est très offensante pour le Satan, car Marie n'est qu'une créature, mais surélevée, et lui est un esprit, qui fut lumineux, mais déchu. Autre trait distinctif : elle n'a pas crié de douleur en enfantant son Fils. Luc nous parle d'une femme qui accouche, et emmaillote l'enfant dans le même mouvement, avant de le déposer dans une crèche.

À bon escient, cette « Femme » est une figure entretissée, buissonnante, inventée par Jean le théologien pour exprimer les indissolubles liens d'histoire et de salut qui unissent Israël, l'Église, Marie et l'humanité entière. L'adversaire est de taille : le même que pour Ève, la mère des vivants. Avec cette « Femme » auréolée de gloire, non seulement nous ne sortons pas de l'histoire, mais nous entrons dans la mémoire vive de l'humanité, poursuivie par cette espèce de puissance de néantisation. Sous sa forme dantesque, elle est donc démasquée : c'est l'antique Serpent, « le Diable ou le Satan,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à une loi de l'esprit : « Celui à qui on remet peu montre peu d'amour », Lc 7, 47. Et celui qui est virginal ? Eh bien il faudra qu'il prouve de toute façon son amour, qu'il passe par l'école du cœur, car Dieu n'est pas qu'une essence qui se contemple, mais un être en qui demeurer, comme le révèle Jésus. Et cela ne pouvait pas être donné d'avance, car même Dieu cause de notre amour ne peut pas aimer à notre place. Il pouvait créer Adam dans l'amour, en vue de l'amour, étant lui-même la charité, mais il ne pouvait inventer le sien, en réponse. La création d'Adam contient son suspense. Thomas écrit que : « L'homme dans l'état d'innocence possédait d'une façon ou d'une autre toutes les vertus », car : « Les vertus ne sont rien d'autre que des perfections grâce auxquelles la raison est ordonnée à Dieu et les forces inférieures disposées selon la règle de la raison¹². » Il ajoute : « Il faut remarquer que parmi les vertus certaines n'impliquent dans leur notion aucune imperfection, par exemple la charité et la justice, et les vertus de cette espèce existaient sans restriction aucune dans l'état d'innocence, aussi bien comme habitus que dans leur exercice. » Mais il y a une difficulté dans ce raisonnement.

Si Adam ne voyait pas Dieu dans son essence, face à face, il ne percevait donc qu'imparfaitement sa charité qui la constitue. Cela ne pouvait pas ne pas rejaillir sur l'habitus et l'exercice. De même donc que Thomas comprend la foi et l'espérance d'Adam comme ces « imperfections », disons ces incomplétudes qui ne sont pas incompatibles avec la perfection de l'état primitif, parce que l'une porte sur ce qu'il ne voyait pas, et l'autre sur ce qu'il ne possédait pas encore, nous pensons que la charité d'Adam était imparfaite, en ce sens qu'elle laissait en son sein place au cheminement de l'homme qui ne voit pas encore face à face celui qui est la charité. Elle portait en elle la

perfection en germe, comme un attrait puissant, et l'éclairant, mais non comme un état accompli dans son ordre. Il n'y a là aucune ombre de péché, ou bien la finitude en est un. Cette incomplétude en Adam des trois vertus théologiques, paradoxalement, correspond à la place d'honneur que Dieu lui accorde, à la liberté de battement qu'il lui laisse de faire croître ou pas cette ressemblance, comme les talents de la parabole. Adam doit achever ce que Dieu en lui a commencé. Et cela fait partie de la perfection de l'acte créateur à son endroit, car il est plus parfait d'inviter à l'amour en sollicitant la liberté que de donner la sainteté d'avance pour voir si on va la garder ou perdre. Le premier mouvement est fondé sur la charité, le second seulement sur la justice, qui est une grande chose, mais ordonnée à la charité, qui est l'essence même de Dieu, sa surabondance propre.

Dans le respect du Texte saint, rappelons encore que dès les débuts, au berceau du souffle, le *adam* du jardin de l'Eden, créé à l'image de Dieu, est immédiatement présenté dans son manque. Son besoin de complémentarité fait soupirer son Seigneur : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », Gn 2, 18. Dieu en sait quelque chose, lui qui est Père, Fils et Esprit-Saint. Ce manque est cet espace qui nous est laissé, nous créatures issues de la glaise du sol, pour pouvoir faire notre vie, désirer partenaire, et vivre en sa Présence sans en être écrasés, en attendant de le voir face à face et y déposer tous les désirs. Vraiment, nous pensons que l'Esprit a veillé au Texte en ses deux versions, et que la parabole contient sa leçon théologique. Est-il contradictoire d'estimer qu'Adam était assez grand pour pécher, mais encore un nouveau-né ? Un nouveau-né, puisque l'auteur ne lui donne la parole que lorsque sa compagne est créée. Ce récit est une merveille d'anthropologie et de théologie, car si Dieu attire tout à lui, comme l'attestera le Verbe, l'auteur

nous fait saisir que pour autant il n'absorbe pas.

En ce qui nous concerne, nous préférons faire une distinction entre innocence et sainteté. Ce n'est peut-être pas qu'une question de mots. La première exprime l'état immaculé d'Adam ; la seconde, sa vocation intérieure. L'état de sainteté suppose un consentement à la grâce, une humilité à toute épreuve, pour croître et connaître son Seigneur par le plus profond de sa personne, qui est l'amour. Or, c'est cela que l'humanité naissante n'a pas accepté, pour les mille raisons de l'orgueil. Elle en a perdu l'intimité avec son Seigneur, qui « se promenait dans le jardin à la brise du jour ». L'homme primordial fut-il saint dès le berceau de l'acte créateur ? Ou est-ce déjà penser une épure et vêtir une sublimation ? Créé à l'image de Dieu, de source d'Écritures, nous pouvons affirmer qu'Adam était vierge de tout mal, immaculé, mais encore lui fallait-il collaborer à la grâce sanctifiante qui le portait, car tout amour est un échange, une alliance. Il avait beaucoup à apprendre, par le menu détail du mystère, et il aurait beaucoup appris de son Seigneur, mais toujours au fur et à mesure de sa croissance. Nous pensons que la plus belle chose que Dieu pouvait faire était de créer des personnes virginales, avec leur libre-arbitre, et de les appeler à se lever, depuis cette innocence habitée par la grâce, pour marcher en sa Présence. Nous pourrions donc dire que le premier homme fut créé marqué du sceau de la sainteté de Dieu, puisqu'il est à sa ressemblance, mais que ce sceau n'a peut-être pas eu le temps d'être un état, avec ce consentement que ne peut arracher la grâce, seulement solliciter. À ce propos, les passionnantes et progressives découvertes paléoanthropologiques nous amènent à préciser que la rusticité de l'Adam originaire, corroborée par cette « glaise » dont parle Genèse, ne s'oppose pas au fait spirituel qu'il est créé à l'image de Dieu. Elle nous oblige cependant à moins de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

eux, ni n'établit le moindre lien entre le désordre introduit par le péché et les catastrophes naturelles, par exemple. Dura lex : un séisme, un tremblement de terre, un tsunami n'ont pour auteur que leur propre autonomie. Ce qui ne console de rien. Et laisse béante la question de la finitude de tout, du pourquoi quelque chose plutôt que rien, du pourquoi nous, et... du pourquoi pas nous à être appelés à la transfiguration, par ce renversement profond de la question qu'opère la Révélation. Il n'est pas suggéré non plus que la nature en aurait été déséquilibrée, mais plutôt que le rapport de l'homme à elle en a été affecté. Seuls sont évoqués en images sévères : le serpent-Tentateur, pour le rouler dans sa poussière ; les problèmes conjugaux nés de l'esprit de domination ; les douleurs ventrales de la femme qui accouche, livrée désormais à sa finitude ; et la dureté des conditions de vie, toutes choses s'accomplissant désormais hors l'état de grâce initial, dans cet esprit de concurrence frappé de jalousie. Les malédictions se concluent d'ailleurs ainsi : « car tu es glaise et tu retourneras à la glaise », pour faire saisir que le péché de présomption lui est retombé dessus.

Il est pernicieux d'interpréter le verset « elle fut assujettie à la vanité [...] à cause de celui qui l'y a soumise », de Rm 8, 20, en ajoutant la glose « le diable », qui n'est pas dans le texte de Paul, et le déforme gravement. L'expression concerne soit Dieu, en référence aux malédictions de Genèse, – à décrypter soigneusement puisque le Logos qui y parle est aussi le Christ qui pardonne – soit l'homme, en tant que maître vaniteux de la création qui lui est confiée. Le concile de Trente évoque bien « la servitude sous le pouvoir de celui « qui depuis possède l'empire de la mort », c'est-à-dire du diable²⁰ », mais c'est en se référant à He 2,14, qui ne parle pas du tout de la création en ses lois physiques et ses règles comportementales. Rappelons qu'en

créant Dieu sort de lui, pour attirer à lui ce qui n'est pas lui, cette immensité de finitude aux prodiges certains. Jamais dans les Écritures il n'est dit, comme cela traîne dans les esprits, selon des idées vouées au culte de l'épure, que la création a été lancée parfaite, et que l'homme lui a fait perdre cet état. En Genèse, il est bien dit que « Dieu vit que cela était bon », mais non que cela était parfait. Le cadre de la semaine liturgique juive en arrière-fond du premier récit dit, à sa façon, qu'elle est une succession de jours ouvrables qui attend son Shabbat éternel. Si Dieu avait exigé la perfection de toutes ses créatures, il aurait pouffé de refus devant les grimaces du singe qui se gratte, et le crapaud qui fait reculer les demoiselles !...

La perfection est une propriété divine intrinsèque, qui se diffuse par grâce dans les cœurs. Par contre nous pouvons dire qu'il est dans la sainteté parfaite de Dieu d'avoir voulu appeler à la vie des êtres voués par eux-mêmes à la non-existence, flagrants de vie primaire, comme les plantes et les bêtes, qui n'ont pas accès à la vie dans la grâce, et comme le *adam* que je suis, vêtu de sa majesté insondable, mais pécheur. En quoi la création est-elle assujettie à la fumée, à la vanité, au néant ? Que ce soit Dieu ou l'homme le sujet de la phrase, la réponse est la même : parce que la menace qui pesait sur Adam, dans le cas où il s'éloignerait de son Seigneur, est retombée sur la création dont il a la charge. Elle est devenue, hélas, la proie de sa convoitise, de sa corruption personnelle, la victime qui ne porte jamais plainte. Mais elle aussi doit « entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu », Rm 8, 21, proclame l'apôtre inspiré, en ce Royaume où ne pèsera plus le joug de cette arrogance de malheur, qui exploite jusqu'à épuisement.

C'est le monde à l'envers : alors que Paul dit avoir échappé bien des fois aux éléments en colère, et à toutes sortes de dangers, il ose affirmer que « oui, la légère tribulation d'un

moment nous prépare, bien au-delà de toute mesure, une masse éternelle de gloire », 2 Co 4,17. Ne serait-ce pas parce que nous avons perdu le sens du destin glorieux de la Création entière, que nous avons du mal à en contempler les lois internes d'acheminement, dures mais adaptées ? Quant à l'idée, juste en soi, souvent répétée, que la Création et les animaux ont été faits pour l'homme, elle se doit aussitôt de se rappeler ce que le Seigneur dit encore : « Car tout fauve des forêts est à moi, les animaux sur mes montagnes par milliers [...] toute bête des champs est à moi », Ps 50,10-11. Nos droits de possession, ou notre possessivité, comme vous voulez, sont précédés par cette appartenance considérable. C'est l'acte créateur qui protège les bêtes de notre omission, et les arrache au statut de simple objet d'exploitation ou de consommation. Comprenne qui voudra.

Lignage de vie, lignage de mort

Dès lors, dans ce grand contexte cosmique, peut-on mettre Ève et Marie sur la même ligne de départ des mérites à conquérir ? Il nous semble que c'est bien risqué. Certes, Ève est instruite par l'Esprit, immaculée, mais elle est sans expérience humaine antécédente. Et on ne peut l'en imputer. Elle vit dans l'innocence de la créature qui commence, doublée d'un fort appel à la sainteté, qui ne fait que répondre à ce qu'elle est en son âme profonde : un être à l'image de Dieu. Ève et Adam sont immaculés devant Dieu, mais sont-ils vierges pour autant de toute mémoire ? Non, bien sûr, puisqu'en eux, dans les lointains de leurs chromosomes, il y a de l'animalité, et de l'humain approximatif, si nous admettons l'idée que le pré-humain a pu servir d'argile de base. Une animalité qui, jointe à la conscience, peut perdre son innocence, et devenir d'une bestialité inconnue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Adam n'est pas un être indemne qui marche sans se blesser, ou se blesse sans ressentir, ne pâtit pas de la dureté du caillou, de son souffle court, ne risque rien de la morsure des bêtes, bien qu'elles soient dites « sauvages » dans le Texte, ce qui veut tout dire. Son cerveau est un centre d'émotions, son amygdale rhinencéphalique réagit, l'adrénaline monte, les endorphines le réveillent, surtout quand il voit Ève, qu'il aime comme au Commencement, Mt 19, 4-8, les substances hormonales sont délivrées, ou il n'est pas un homme, et fermons le ban ! À la vérité, cet Adam invulnérable paraît plus un fils de l'épure qu'un être tiré de la glaise du sol.

On pourra toujours tenter d'expliquer que l'impassibilité n'est pas l'absence de sensibilité, puisque Dieu est impassible, et qu'il entend pourtant les cris de son peuple, d'après l'expérience fondatrice du Buisson. Mais Dieu est esprit, pas le *adam*, faut-il insister ? Dieu peut tout pénétrer de sa Sagesse, qui est « un esprit unique, multiple [...] clair, impassible, incoercible, constant », Sg 7, 22-23, mais pas le *adam* qui a déjà besoin qu'Ève soit là pour commencer à ouvrir la bouche, dans le second récit de la création. N'est-il pas étrange, et au fond contradictoire que, par un don surajouté, Dieu crée un corps qui échappe à la chair ?... Cette impassibilité d'Adam ne dénoterait-elle pas plutôt un certain manque de sensibilité de ce type de théologie, un rien trop cérébrale, à la question des liens de racine de l'homme avec la création vivante, dont Genèse fait foi ?... En exemptant généreusement Adam de toute douleur, pour préserver la sainteté de l'acte créateur, on fait retomber sur lui, être limité, « terrestre », dit Paul, un poids de fautes incommensurable, puisque à cause de son péché désormais nous serions devenus passibles et mortels.

Devant l'océan de malheurs et de souffrances, on est alors

en droit de se demander pourquoi Dieu n'a pas remis à Adam cette impassibilité première perdue. Pourquoi diable ?... Que n'a-t-il pas restitué ces dons au-delà de nature, comme il a promis que « semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit ne cesseront plus », Gn 8, 22 ! Ils eussent été nos signes extérieurs de bénédiction !... On a beau expliquer que c'est à cause du péché qu'ils sont perdus, on se heurte à ce que pourtant il est écrit : « Il a effacé [...] la cédule de notre dette, qui nous était contraire ; il l'a supprimée en la clouant à la croix », Col 2, 14, que préparaient déjà bien des intuitions dans la première Alliance, comme celle-ci : « Il ne nous traite pas selon nos fautes, ne nous rend pas selon nos offenses », Ps 103, 10, vérité centrale du livre de la Genèse, qui fait dire à Dieu, au nom de son Alliance renouvelée : « Je ne maudirai plus jamais la terre ». On croyait être soulagé(s) de la question de la finitude de l'homme, qui n'aurait pas souffert, ni ne serait mort, grâce à ces dons surajoutés, et voici que ce qui préserve la sainteté de l'acte créateur plonge l'humanité dans un tel surcroît de dommages et de plaintes qu'on se demande si ces raisonnements n'agrandissent pas finalement le scandale.

Impassible et immortel, jusqu'à l'exemption de la mort : à notre avis, les deux dorures du tableau irénique. Cette façon de voir offre un matelas d'explications théologiques confortable, mais se heurte, on va le voir, aux Écritures mêmes, et ne s'avère, au fond, qu'une commodité de raisonnements devant la terrible question du Mal.

Le sage Ben Sira écrit à propos du Seigneur venant de tirer les hommes de la terre : « Il leur donna un cœur pour penser », Si 17, 6. Et aussi : « La racine des pensées, c'est le cœur, il donne naissance à quatre rameaux : le bien et le mal, la vie et la mort », 37, 17-18. Le cœur est le siège de l'intelligence, qui s'en trouve affinée. Mais peut-on sentir sans jamais ressentir ? Non

bien sûr. Il se pourrait même que pâtir de sa bonté soit bien plus grand en ce monde qu'être impassible par grâce, ce « luxe » des esprits. Le Fils de l'homme en est la preuve magnifique. Et la Vierge aussi, qui connut le tourment d'une mère qui tâtonne, mais croit. C'est bien dans l'épître aux Hébreux qu'il est écrit que le Christ a été rendu parfait par ses souffrances, et digne de guider vers le salut, He 2, 10. Ce que confirme l'apôtre Pierre, qui a tout vu : « Lui dont les meurtrissures vous ont guéris », 1 P 2, 24. Le Christ nous a rejoints dans l'innocence des souffrances subies, et dans le péché qui les provoque, en le noyant dans le pardon. La finitude native de la chair a été respectée à la lettre, si bien que les souffrances éprouvées par le Juste sont devenues la voie royale du salut, nous montrant jusqu'où cet amour est allé. Le péché a provoqué la situation, démultipliant la souffrance, à cause de la perfidie dont il est capable, mais Dieu a laissé les lois antérieures au péché agir, qui veulent qu'un corps ne peut que pâtir au nom même de ce qu'il est : de chair et de sang. La beauté de la finitude repose sur sa propre vérité d'être, on ne devrait pas y toucher. La virginité du corps du Christ sous les coups n'a rien perdu de celle, exposée, des premiers hommes créés sains de corps et innocents d'esprit. Leur virginité corporelle est du même filon de santé que celui du Verbe fait chair, sur lequel le passif du péché n'a eu aucune prise. Il a pâti, n'étant pas plus impassible qu'Adam ne le fut, mais sa souveraineté n'en est pas moins restée intacte et salutaire : Jésus console sur son passage les pleureuses du Calvaire, et instruit. Nous pourrions puiser dans la méditation de cette paix, à l'intérieur du combat humain du Christ, signé de son agonie, pour deviner quelque chose de celle que l'humanité aurait pu connaître de façon plus immédiate, si elle ne s'était pas corrompue, au sein des souffrances ordinaires liées à la finitude de la glaise du sol. Nous pouvons la goûter encore,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

13, et non le lieu où planter sa tente, ou à pleurer parce qu'avant c'était mieux. L'âge d'or de l'humanité n'est pas avant la Chute, quoi qu'il en soit de la perte, qui est indéniable, mais en avant de nous, toujours en avant. En germe en Adam, l'attrait du Paradis ouvre le sillon de l'histoire, et enseigne, en même temps qu'elle charrie ses drames, la vraie patrie de l'homme et de toute la Création. Sa perspective lumineuse s'ouvre enfin au sommet du mont du Crâne, qui donne, mais dans la foi, sur la vaste lumière de la Résurrection, que nul ne saurait décrire.

Peut-être avons-nous idée qu'Adam s'est fort bien accommodé de ce don ajouté à sa nature, et a considéré son cadre de vie avec un certain détachement, un peu dans l'esprit de ce qu'écrit Paul à ses frères : « Reste que ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas [...] ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas véritablement », 1 Co 7,29-31. Mais l'apôtre écrit cela parce qu'il est persuadé du retour imminent du Christ : « Je vous le dis, frères, le temps se fait court. » Tandis que le premier récit de création ouvre le temps à l'Indéterminé, à l'histoire, symbolisée par les jours de la semaine. Enfin, cette grâce de pouvoir échapper à la mort n'eût-elle pas été la preuve qui empêche le régime de la foi ?... Expliquons-nous. Le don de l'âme nous est fait à tout instant, depuis la conception jusque dans l'éternité. Mais il est invisible, et appelle à le croire. Un miracle est éclatant, mais il est toujours un signe, qu'on peut refuser, et Dieu ne le sème pas en ce monde comme s'il allait de soi. Mais vivre pour Adam dans la certitude qu'il est immortel, par grâce, eût constitué un signe trop fort, que la nature mortelle, par contraste, lui aurait sans cesse renvoyé.

Il nous semble que Paul clôt définitivement la question de l'immortalité préternaturelle d'Adam quand il écrit, avec son

pragmatisme et son sens du surnaturel : « Je l'affirme, frères, la chair et le sang ne peuvent hériter de Dieu, ni la corruption hériter de l'incorruptibilité [...] mais tous nous serons transformés », 1 Co 15,50-52. On pourra toujours arguer que l'apôtre raisonne à partir du drame conséquent au péché, nous pensons, quant à nous, qu'il parle de la situation en soi de la condition humaine, incluant le premier homme. Il est frappant de remarquer, en effet, que Paul ne saisit jamais Adam selon les catégories de l'homme parfait dans son ordre, mais toujours selon son essentielle précarité, en tant que figure : « Le premier homme, issu du sol, est terrestre ; le second homme, lui, vient du ciel », 1 Co 15,47. Il dit même que « le premier homme Adam fut un être animal doué de vie²⁶ », de psychè vivante, expression qui s'applique aussi aux animaux, Gn 1,20. Il va jusqu'à écrire qu'à travers Adam « nous avons revêtu l'image du terrestre », laissant entendre que le père des hommes renvoyait beaucoup l'image de la glaise par toute sa personne.

Nous pouvons du moins retenir ceci : Dieu n'a pas retiré un seul instant sa grâce à Adam, pour le punir de sa désobéissance. C'est Adam qui en est sorti. Son expulsion manu militari du jardin d'Eden, dans ce langage biblique qui ne ménage pas ses effets, signifie que Dieu a pris acte de son choix, a consigné son exil, tout en lui laissant sa chance de salut. Le Texte lui-même le dit, lors du bannissement : « Yahvé Dieu le renvoya du jardin d'Eden pour cultiver le sol d'où il avait été tiré », 3, 23. Adam est expulsé de cette connaissance intuitive de Dieu qu'il avait, mais pour aussitôt devoir se pencher sur ses racines, travailler son origine, la creuser, la cultiver, afin de remonter à son Créateur. Où serait la charité de Dieu, si sa justice a exercé seule ? Il ressemblerait à l'arche d'alliance qui afflige la ville de Gat, du plus petit au plus grand, de tumeurs, 1 S 5, 6sv, et tue à

l'occasion, pour manifester qu'elle est sacrée. Mais Dieu n'est pas sacré, comme un objet, ou un lieu, il est saint en sa personne. Les malédictions qui s'abattent sur Adam disent ce qui le menaçait, et non ce qui fut envoyé par Dieu pour le punir. C'est de cet exil intérieur que le *adam* maintenant doit s'approcher, pour en creuser la raison, et trouver le remède. Les tuniques de peau dont il est revêtu manifestent déjà toute une prévenance, et que ce vaste gâchis n'est pas irrémissible.

Nous pouvons affirmer cela, car celui qui crée est le même que celui qui sauve. Et lui, nous le connaissons bien : il n'a pas jeté le feu de la foudre sur les incroyants, à la supplication de ses disciples, ni de la croix banni ceux qui l'ont crucifié. Il est mort dans un pardon qui finira par exténuer le mal. Nous ne pouvons pas admettre non plus cette idée que Dieu, après la perte de la grâce par Adam, ait pu le laisser livré à la mort corporelle dans un but pédagogique et médicinal. Quelle étrange façon de faire durer la leçon sur des millénaires ! Toujours cette idée, fautive à notre avis, que le péché a entraîné la mort corporelle, et que Dieu dans sa miséricorde a changé la potion amère en remède qu'il faut avaler. Allez donc dire à une femme qui se meurt d'un cancer de la face que c'est dans un but pédagogique, pour lui apprendre l'humilité sans doute, que Dieu la laisse en cet état ! Allez le dire à ses enfants ! N'est-ce pas faire de Dieu, sous couvert de thérapie spirituelle, un punisseur terrible, alors qu'au contraire il est dit dans la Bible que le « méchant prospère », et que la vie ne lui est pas retirée pour autant. La mort n'enseigne rien d'autre que la sagesse de reconnaître que l'on meurt, et ne guérit de rien. C'est la terrible leçon du « tu es glaise et tu retourneras à ta glaise ». Jusqu'à ce que le Verbe vienne en personne dans cette « glaise », pour la consoler de son errance et la transfigurer. Nous préférons dire que seul l'enseignement de Jésus est la pédagogie de Dieu, et sa présence sacramentelle, et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Adam est le même qui le serre dans les bras, lors de la parabole du fils prodigue, possible interprétation par Jésus du péché d'Adam, revu et corrigé à la lumière indestructible de l'amour, qui devance tout abandon et ne cède à aucun. Aussi, devant ces raisonnements augustinien, qui ont tant marqué l'histoire du christianisme, nous nous permettons de dire, par une revanche qui contient son admiration, que nous rencontrons parfois chez ce Père des zones d'ombre dans le raisonnement. Nous préférons soutenir que la finitude nous est chevillée au corps mortel depuis l'origine, qu'elle a son innocence, et que la grâce s'accroissant dans l'âme nous eût aidés à la vivre comme la pâque naturelle de notre corps, plutôt que supputer à partir d'une transgression réelle une telle avalanche de châtements divins, qu'Augustin énumère comme si on était en droit romain.

Maintenant, penchons-nous sur le terme de « mort » si répandu dans les Écritures. Écoutons-les, sondons-les. Lisons et voyons. Comment interpréter, par exemple, le verset fameux du livre de la Sagesse : « Dieu n'a pas fait la mort [...] Il a créé tous les êtres pour qu'ils subsistent, et dans le monde, les générations sont salutaires, en elles il n'est aucun poison de mort », Sg 1,13-14 ? A. Chouraqui traduit : « Il a créé le tout afin qu'il perdure, les genèses du cosmos sont salutaires. » Si l'auteur sacré voulait parler de la fin naturelle des cycles, de toute forme de vie, et de l'homme notoirement, ce qu'il proclame serait inacceptable et confondant pour la Parole de Dieu, tant la mort est à l'œuvre dans l'Univers depuis qu'il se déploie. Elle a sévi bien avant l'apparition pécheresse du genre humain, engloutissant des espèces, et sévit à notre insu, et hors notre portée : dans les océans, par les plantes vénéneuses et les bêtes venimeuses, et partout où vivent les innocentes créatures, qui ont chacune leur système de défense et leur chance de vie. Ce n'est tout de même

pas la faute à Adam si la Nature est une vaste chaîne alimentaire, et si Sambo l'éléphant tue plusieurs personnes parce qu'il est en période de musth ! Mais sans cette chaîne alimentaire, sans ces ajustements telluriques, qui provoquent des drames, l'humanité n'existerait pas, et sans cette sexualité sauvage aucun troupeau ne viendrait nourrir son regard, ni apaiser sa faim. En vertu de la loi de l'entropie globale de l'Univers, la dégradation d'énergie est aussi inévitable que nécessaire à sa transformation. La fin naturelle de l'homme le voit uni au sort de toute la Création, à l'image du Christ descendu, lui, dans la mort inhumaine qu'on lui a infligée, pour nous manifester sa charité immense. Le mythe que l'Univers aurait été créé harmonieux, sans mort ni créatures malfaisantes, d'après une ancienne note de la Bible de Jérusalem, a fait long feu. Il n'est sûrement pas entretenu par Gn 1, qui évoque les bestioles rampantes, et exhorte l'homme à l'autorité nécessaire. Les lois physiques et les lois spirituelles ont de mystérieuses connivences. Ce que répond Jésus à Simon-Pierre sur le plan spirituel : « Si je ne te lave pas, tu ne peux pas avoir part avec moi », Jn 13, 8, rejoint ce qu'enseignent toutes les Écritures au sujet de la mort, pour qu'advienne la Vie éternelle par don.

Oui, « Dieu n'a pas fait la mort ». À sa création, veut dire le sage, le *adam* était innocent, vierge de ce Mal de corruption qui envenime tout, depuis que l'esprit de convoitise a envahi le terrain. Le Siracide étend cette vérité au genre humain : « Il n'a donné à personne licence de pécher », 15, 20. Tous les êtres vivants du vaste monde sont créés dans l'innocence fondamentale. Aucun n'a pouvoir de mort. Qu'est-ce à dire, alors qu'un lion peut tuer et l'impala être dévoré ? En lien avec ses propres propos de sage qui dit connaître la structure du monde et les instincts des animaux, 7, 17, et en accord avec l'enseignement du Siracide qui proclame que « Celui qui vit

éternellement a créé tout ensemble », Si 18, 1, il certifie que lorsqu'un serpent, parmi les créatures qui font partie de tout ce que Dieu a créé, Sg 1, 14, pique dangereusement, il n'y a en lui aucun poison de malice, seulement un réflexe de défense. Il ne peut pas donner la mort qui tue l'âme, pour parler comme Jésus, Mt 10, 28. Et quand un tigre dévore une fillette indienne allant au fleuve, il reste innocent dans sa dangerosité, victime probable de son espace qui se réduit, autant que la fillette l'est de son inconscience, ajouterions-nous. Ou même, plus troublant, quand un groupe de singes chasse jusqu'à tuer les membres d'un autre groupe de la même espèce, il n'y a en eux aucune malignité morale, mais une frénésie devenue loi pour la conquête des femelles et l'agrandissement de l'espace vital. Et quand, pour en finir avec la multitude grouillante, gorille fils, après morsures et combats, chasse inexorablement gorille père, ex protecteur, il n'y a en lui aucune malignité, seulement le déclenchement des hormones qui lui fait préférer la reproduction à la tutelle. Et gorille père mourra lentement dans les feuilles, sans lever le moindre poing contre gorille fils, ayant fait appliquer la même règle nécessaire. Oui, il est spécifié de source d'Écritures qu'il n'y a aucune injustice dans les êtres nés des « genèses du cosmos » ; ils ne sont que réglés sur des lois dont ils sont innocents, qui passeront, comme Tout, mais qui sont « salutaires », en ce sens qu'elles favorisent le bien commun, qui correspond dans la Nature au primat de l'espèce.

Ces versets sont la preuve magistrale qu'il ne peut pas s'agir de la mort naturelle, qui tient sous sa loi l'homme et les bêtes, comme le rappellent toutes les Écritures. Ou nous entretenons l'erreur par désormais le mensonge, puisque nous savons que l'Univers est né dans les douleurs d'un enfantement qui ne fut pas sans violences. Soit nous traitons comme chose insignifiante la fin naturelle du non-humain, et avec dédain la matrice

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un terme à son œuvre destructrice en lui, qui est mort à ce qui le détruisait, et faisait de lui un désaxé spirituel.

Au chapitre 8, condensant à nouveau sa profonde rhétorique, il écrit : « La loi de l'esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus t'a affranchi de la loi du péché et de la mort », Rm 8, 2, précisant que le « désir de la chair, c'est la mort », alors même que personne ne souhaite mourir, évidemment. L'évidence veut que nous ne sommes pas affranchis de la mort physique dans son fait, puisque nous périssons. Paul ne fait qu'opposer, comme toujours, la conduite charnelle qui mène à la mort de l'âme, et la vie dans l'Esprit, qui apporte la paix pour toute la vie, au cœur des épreuves les plus terribles, et au moment de la mort. Les Apôtres, Paul en tête, apportent la preuve, par leurs témoignages, qu'ils sont affranchis de la loi de la mort, en allant au martyre. La séparation originelle d'avec Dieu a été vaincue, car « ni mort, ni vie [...] ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur », Rm 8, 38-39. Adam a perdu cette union au Verbe intérieur, mais, depuis l'Incarnation, mourir a beau être notre pierre de sommeil, « nous sommes plus que vainqueurs grâce à celui qui nous aime ». Il est clair que hors de la foi pascale ces propos sont insensés.

L'épître aux Colossiens ne dit pas autre chose : « C'est en lui que vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas de main d'homme, par l'entier dépouillement de votre corps charnel [...] Vous qui étiez morts du fait de vos fautes et de votre chair incirconcise, Dieu vous a fait revivre avec lui[...] ! » Col 2, 13. Par la circoncision spirituelle du baptême, veut dire l'épître, alors que l'ancien rite n'enlevait qu'un petit bout de chair, la vie du Christ ressuscité a apporté la vraie régénération. Le parallèle établi entre le « corps charnel », 2, 11, avec sa « pensée charnelle », 2, 18, « bouffie d'un vain orgueil » et le

Corps du Christ qui « reçoit nourriture et cohésion, par les jointures et ligaments, pour réaliser sa croissance en Dieu », 2, 19, montre bien que le corps charnel dont il est question ici, comme en Rm 6,6, désigne l'homme superficiel, pétrifié en son impasse, opposé à l'homme intérieur, fait pour croître dans la grâce et vivre éternellement. Si l'épître voulait parler de la sarx éphémère de l'homme, et à travers elle évoquait sa fin naturelle, l'augmentatif « corps de chair » équivaldrait à un pléonasma bien inutile, tandis qu'il désigne ici ce corps de bataillon qu'est la mort spirituelle du « vieil homme », croupissant dans ses réflexes égoïstes. Lui, ou un de ses disciples, exhortant à se tourner vers les choses d'en-haut, l'atteste : « Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu », Col 3, 3. « Vous êtes morts » à cette vie périmée qu'est la vie du petit demiurge en vous, mais rassurez-vous, votre vraie vie est solidement ancrée en Dieu avec le Christ.

Dans une formule puissante qui récapitule sa pensée, Paul écrit dans l'épître aux Romains : « Sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes », 6,10, se gardant bien d'écrire d'ailleurs « sa vie fut une mort au péché », puisque le Christ n'a pas eu à lutter en sa personne contre le péché, mais à le détruire par sa mort et sa résurrection. L'expression ramassée à l'extrême : « sa mort fut une mort au péché », par un effet maximal de contraction rhétorique, dit combien la mort du Christ a empoisonné l'existence du péché, et signé son arrêt de mort, submergé qu'il est désormais par le don que fait le Christ aux hommes de sa Vie. Paul laisse entendre, si on presse encore la formule, que la mort du Fils fut le moment le plus virginal et saint de l'histoire du salut, puisque le péché auquel il fut assimilé n'a pas résisté à la perte de sa vie, qui cachait un tel amour : « Mais sa vie est une vie pour Dieu », 6,10. On sent que Paul voudrait tout dire à la fois, pour coincer la Mort.

Un passage de l'épître aux Hébreux va aussi dans ce sens. Après avoir rappelé que les enfants de Dieu que nous sommes « avaient en commun la chair et le sang », l'auteur écrit que le Christ les a assumés « afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et d'affranchir tous ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort », He 2, 14-15. La mort physique étant la condition naturelle de la glaise dont je suis formé, elle ne peut pas être le fait du diable, ou bien nous le mêlons à l'acte créateur lui-même, et ce serait grave. Nous laisserions entendre que finitude et péché sont mêmes choses. Le pouvoir du diable, dont parle l'auteur, est d'ordre spirituel, conformément à ce qu'il est : un esprit. En effet, dit-il en conclusion, le Christ nous libère de cet esclavage qu'est la crainte de la mort semée par le Satan. En moins développé, parce que la Révélation n'est pas encore parvenue à son point culminant, c'était déjà l'intuition de Ben Sira, qui écrit : « Console-toi de ton chagrin. Car le chagrin mène à la mort », Si 38, 18. Voilà qui éclaire le récit de Genèse. La crainte de la mort est entrée dans le *adam* et non la mort en tant qu'elle est native de la vie, du fait que « les enfants ont en commun le sang et la chair ». À notre avis, l'état cadavérique observé a servi très tôt de leçon spirituelle pour l'humanité, et, dans la Bible, à faire comprendre ce que l'on risque de devenir par endurcissement du cœur : un homme mort.

Dans sa première épître, Jean, lui, résume le combat de la vie surnaturelle et de la mort spirituelle. Il écrit : « Nous savons, nous, que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort », 1 Jn3, 14. La voilà dite en peu de mots la mort spirituelle que ne cessent d'évoquer les Écritures. Quant au Fils de l'homme lui-même, il est sur ces questions d'une grande clarté,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« impensé généalogique », enfoui dans l'inconscient de la famille. Et, comme il arrive toujours, « ce qui ne se dit pas avec des mots se transforme en maux ». La transmission du malaise se fait alors tout simplement par le langage du corps, qui trahit le malaise créé. Une gêne, une mimique de crispation, manifesteront à l'enfant qu'une zone est évitée, révélatrice de quelque chose, comme lorsqu'un viol a été commis, depuis toujours caché. Il n'est pas insensé d'imaginer que l'expérience spirituelle du *adam* originaire, qui incluait une certaine intimité avec son Créateur, ait connu ses trois moments qui le font durer encore. Ce n'est certes pas la seule explication, mais elle peut apporter sa pierre. En perdant de vue la paternité de Dieu, qui s'approchait de lui, comme le montre Genèse, l'humanité naissante s'est enfermée dans le non-dit. Car, à qui d'autre qu'un Dieu-Père pouvait-elle se confier ? Le non-dit de la faute, qui commence par le fait qu'elle est sans cesse déplacée par Adam, qui accuse sa femme, et Ève qui accuse le serpent, sera devenu le secret de famille de l'humanité, et le levier du sacré, cherchant toujours à expurger, à laver, à purifier l'homme de ses fautes, qui entourent la principale : celle de s'être éloigné de son Seigneur venant à sa rencontre. Et enfin, la démiurgie inaugurale pleine d'envie s'est changée en péché d'omission, une façon aussi d'éviter de regarder en face la vérité. Pour notre bonheur, c'est la vérité en personne qui est venue en Jésus-Christ. Le non-dit a été levé, lumière a été faite, en même temps que donnée par le pardon inconditionnel du Christ, soumis cependant à notre consentement. La grâce désormais, comme une eau de jouvence, coule sur les plaies de la séparation, qui nous a divisés. Et de fait, que nous apprend Jésus de Dieu ? Qu'il est « Notre Père ». Et que nous apprend sur nous ce « Notre Père » ? Que la séparation de l'unique Vérité qui vaille, parce qu'elle est l'amour qui appelle, fonde, structure, fait croître, et couronne, a

entraîné ce deuil que nous portons tous, aux accents d'exil, et de déni.

La nature de la faute du père des hommes n'est pas étrangère à la nature de la nôtre, qui la reprend et la transmet par un mélange de faiblesse et de compromission. C'est la situation qui est différente. Adam a péché depuis son innocence de créature vivant dans la grâce, nous, nous héritons d'un passif, auquel nous ajoutons notre propre génie du mal, innocence et péché étant enchevêtrés. Parlant de lui comme de tout homme en tant qu'il est pécheur, saint Paul écrit, dans ce réalisme qu'on aurait tort de prendre pour du pessimisme, comme si le diagnostic n'était pas le début de la médication : « En réalité ce n'est pas moi qui accomplis l'action, mais le péché qui habite en moi », Rm 7,17, et « j'aperçois une autre loi dans mes membres[...] qui m'enchaîne à la loi du péché ». Un peu plus haut, il parle du « corps de péché », 6,6, pour signifier cet engrenage de mort en chacun et en tous par lequel le Mal s'est propagé et continue de le faire. Paul établit le parallèle entre l'unité du salut en Christ, qui nous « assimile à sa mort et à sa Résurrection », 6,5, et l'unité de tous en Adam, Rm 5,12. Le Mal s'est d'autant plus répandu que le genre humain ne fait qu'un, et qu'on ne peut pas s'évader de sa condition. Le comportement ostentatoire raconté dans la parabole fameuse de la tour de Babel exprime sa montée en puissance, la propagation du péché personnel au corps de la collectivité.

L'humanité a pu devenir un chaudron de récriminations et de requêtes, comme on dit d'un stade en ébullition, car l'horizon de ce monde ne peut pas combler Adam, seulement porter d'inassouvissement en inassouvissement, en passant par ce goût de néant en verdict final qui tombe. L'existence en a été inexorablement affectée, où les jeux de miroir, identitaires, sont

incessants, le grégarisme de l'homme « semé corps animal », 1 Co 15,44 étant bien connu. On le sait, façon proverbe, quand l'un tousse l'autre se gratte la gorge !... Un besoin d'orientation s'y cache, mais nous sommes devenus opaques à nous-mêmes. Et un aveugle ne peut pas guider un autre aveugle, fût-il disciple des Lumières ! Cette dérive a eu des répercussions sur la santé générale du corps de l'humanité. Si le Christ n'explique jamais la maladie par le péché personnel, sachant relever en public l'innocence du malade, il guérit toujours les corps en vue de l'âme, signe qu'ils sont tous deux unis par le même destin, et qu'il y a entre eux des liens. Il n'est pas sot d'estimer que nos failles, tout ce malheur dans l'être, sont la conséquence de cet exil intérieur propagé. Nos forces désormais sont comme une veuve au milieu des ruines. Jésus le constate pour nous : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. »

La preuve de l'état d'innocence de la première humanité est que l'idée du mal ne lui vient que par tierce personne, le Serpent, dit le Satan. Il est entré en Adam par la fente de la cupidité, comme il « entra en Judas » aussi au moment de la bouchée, Jn 13, 27. La cupidité a commencé à lézarder l'innocence dès lors qu'une autre parole a été choisie à celle du Verbe intérieur. Autant dire que le ver est entré dans le fruit, et s'y est logé, car le Serpent n'a aucune parole ! C'est l'intérieur de l'homme qui en fut renversé, trouvé sur le côté, meurtri, ou errant. Le bon vin du cœur s'est altéré. La vie surnaturelle fut sacrifiée sur l'autel des ambitions terrestres. Une gangue s'est formée, car nos actions mauvaises livrées à elles-mêmes ressemblent à ce que dit le psalmiste devant « les épouvantes du Seigneur » : « elles me cernent comme l'eau tout le jour, se referment sur moi toutes ensemble », Ps 88. Dans le mal, l'homme se retrouve encerclé par sa propre pente. Isaïe fait la même constatation par une image : « L'homme important sera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le Père connaissait sa fille avant que l'ange la salue au nom de tout le ciel. Comprenons-nous cela ? Quand Jésus dit à Nathanaël : « Avant que Philippe t'appelât., je t'ai vu », Jn 1, 48, il exprime la puissance de celui qui peut soutenir que : « Avant qu'Abraham fût, Je Suis. » Il manifeste sa connaissance surnaturelle venue de son être éternel. Cela ne signifie nullement pour Marie un destin de femme forcé, seulement que la lumière divine pénètre les siècles et les cœurs en moins qu'un éclair. Le psalmiste le dit : « La parole n'est pas encore sur ma langue, et voici, Seigneur, tu la sais tout entière », Ps 139, 4. Je Suis rayonne d'un centre infini.

Le péché propagé à toute la nature humaine n'a donc pas eu la moindre seconde à lui pour agir en Marie : la grâce l'a intercepté dans ses effets néfastes. Pour que le salut se répande, Dieu a voulu que celle par qui son Fils viendrait au monde soit sans tache, pour laisser passer intégralement sa lumière. Il a voulu que la Mère ne fasse aucune ombre au soleil de justice, qui « brille, portant la guérison dans ses rayons », Ml 3,20. Il ne l'a pas désirée sans tache seulement au moment de la naissance de Jésus, comme ces rois d'Israël exigeaient pour épouse une vierge sans reproche. Il l'a conçue immaculée à la source de l'être. Mais plus grand est le don reçu, plus haute est la responsabilité qui incombe. À elle, la nouvelle Ève, l'Épouse, la Mère de Dieu, s'applique à merveille le verset du Cantique, que l'Église, comme le jeune époux, proclame :

« Tu es toute belle, ma bien-aimée
et sans tache aucune », Ct 4,7.

Sans tache, pour qu'advienne l'Époux devant qui les mages ont déposé l'encens, ce Crucifié des collines de Jérusalem à qui les soldats ont présenté du vin mêlé de myrrhe, et à la mort

duquel Nicodème a apporté un mélange de myrrhe et d'aloès. Jésus ressuscité « à la pointe de l'aurore », Lc, « alors qu'il faisait encore sombre », Jn, « avant que souffle la brise du jour », Ct 4,6, est cet Epoux. Nous reconnaissons l'élan amoureux du Cantique dans ces femmes courant au tombeau porter les aromates, et dans Marie debout au pied de la croix, sous l'étau des souffrances. Quel déchirement de voir ce corps embaumé à la hâte, mais qui avait déjà pour elle un tel parfum d'amour infini :

« Avant que souffle la brise du jour
et que s'évanouissent les ténèbres,
j'irai à la montagne de la myrrhe,
à la colline de l'encens », Ct 4,6.

L'ange n'est pas le seul à saluer Marie ainsi. Elisabeth, poussée par l'Esprit, s'exclame : « Tu es bénie entre les femmes, et béni le fruit de tes entrailles. » Elle dit « tu es bénie », constatant le fait, et non « sois bénie », formulant un vœu. L'épouse de Zacharie reconnaît en Marie celle qui exprime et engage la sainteté de Dieu comme aucune femme avant elle. Elle semble avoir perçu que la sainteté du Béni a rejailli sur l'être intérieur de la mère. Elle ne peut pas le mesurer encore, mais en faisant le lien entre le fruit béni des entrailles et la mère qui le porte, Elisabeth est déjà sur les traces du mystère de l'Immaculée Conception. Plus loin, toujours poussée par l'Esprit, elle saisit le fil d'or qui unit la foi de Marie et la promesse en train de se réaliser : « bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur », 1,45, prononçant à son sujet une béatitude. Plus encore : elle pressent quelque chose de sa maternité divine, s'écriant : « Comment m'est-il donné que la mère de mon

Seigneur vienne à moi ? » Elisabeth a pressenti le dépassement des promesses, puisque ce qu'elle dit reprend la réaction même de Moïse à l'arrivée de l'arche sacrée, 2 S 6,9. Nous sommes dans le monde réel de la grâce, qui agit vers l'intérieur et gagne par cercles concentriques.

Avec le mystère de l'Immaculée Conception, nous entrons dans les harmoniques de l'agapè, dans la gracieuseté de cet amour qui préside à la Création, qu'évoque saint Paul :

« Avant que le monde fut créé
il nous a choisis dans le Christ,
pour être devant lui, grâce à son Amour,
saints et sans péché », Eph 1,4.

L'apôtre ajoute que « d'avance il nous avait destinés à devenir pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ ». Ce « d'avance », qui concerne Marie au plus haut point, relève plus de la mouvance créée par la grâce sur son passage, d'un dessein amplement mûri, que d'une prédestination figée par décret. Terrible est le péché en ses conséquences, mais plus encore inexorable est la grâce en son honneur de grâce et en ses effets de salut. Une guerre sans merci est menée. Mais Marie est le pavillon de paix qui flotte au beau milieu, annonçant la victoire définitive. Des bénédictions ont toujours eu lieu en Israël, entre autres sur les parfums, sur les épices odorantes, les arbres et les plantes odoriférantes, en signe de reconnaissance pour le don des choses créées. Dans le sillage d'Elisabeth, l'Église proclame, en signe de gratitude, que la Vierge est de toutes les créatures celle qui est la plus en odeur de sainteté. Grâce à celle nous remontons aux intentions initiales de Dieu, à la Genèse primordiale, aux commencements de l'Alliance. Elle est, dans l'ordre de la Création, « un reflet de la lumière éternelle, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ouvrir ce mystère par plusieurs côtés, pour le saisir dans son unité. La loi de la prière (*lex orandi*) fut effectivement la loi de la foi (*lex credendi*), la liturgie poussant la théologie dans ses derniers retranchements, qui n'ont pas fini d'être contemplatifs.

Le dogme surpassé : « Je suis l'Immaculée Conception »

1 – Ce jour-là, jour de l'Annonciation

En nous penchant sur les paroles de la Vierge à Lourdes, « Je suis l'Immaculée Conception », qui authentifient le dogme et le débordent, nous n'allons pas quitter les Écritures et la Tradition en si bon chemin. Nous allons nous approcher encore plus de la rose de ce mystère, de la Rose mystique, image d'un éclat pur et jamais en allé. Rappelons les faits. Ce jeudi 25 mars 1858, matin de l'Annonciation, à la fillette d'un meunier, ignorante et candide, très tôt levée et toussotant, Marie révèle enfin son mystère cristallin dans la langue patoise de montagne, qui roule ses mots comme un torrent sa caillasse : « *Que soy era Immaculada Councepciou* », « *Je suis l'Immaculée Conception* ». Par bonheur la gamine ne comprend rien. La limpidité de l'Apparition garde ainsi tout son mystère. Puis la petite bigourdane court répéter au curé la chose incompréhensible : un bout de phrase si intense, où tout va si vite, que son sens profond traverse à la vitesse de la lumière. Ce nom est un éclair enchâssé dans une formule. Du pur cristal. Pur et sans fond. Mais que veut-il dire ?... Le tympan du cœur de la gamine pétrie de bon sens résonne comme une paroi de montagne. Plusieurs fois elle a failli perdre le nom en chemin, plusieurs fois il a tourné et ricoché dans sa tête, avant de pousser la porte du presbytère. Plusieurs fois l'Esprit-Saint est

intervenu, sans rien enlever aux mérites de l'ignorance, car l'ignorance fait mieux ressortir l'enseignement, comme la nuit les étoiles, et la course effrénée la hâte de l'Église, et la peur de ne plus se souvenir, ou de trahir, la fidélité à travers les âges de la foi. Une chose est sûre : la fraîcheur ignare de l'adolescente porte bien la candeur insondable de ce qui est dit là. L'ignorance des pauvres est prophétique de l'humilité où Dieu se sent bien. C'est l'arche choisie. Puis viennent les porteurs, les docteurs et les théologiens.

L'Apparition a tous les traits d'une adolescente qui sourit, un rien plus petite de taille que la voyante, qui ne mesure qu'1m, 40. Elle a son âge, environ 14 ans, mais on s'entêtera à la représenter adulte. Un peu plus vous demanderiez où est son père, et ce qu'elle fait là. Au-dessus du bousier de cochon, dans cette vieille montagne dite « la Massabielle », plissée de moellons, creusée de cavités, frappée par les vents et les pluies, ce jour-là la Demoiselle révèle son nom d'éternité. Des cochons ! Signe d'impureté au temps de Jésus[...] À coup sûr cette Dame est juive. Elle a une rose jaune à chaque pied, œillade de lumière. Ce n'est pas tout à fait innocent ! L'ensemble ceinture bleue sur robe blanche ressemble à un ciel sans nuage reflété dans un ruisseau. Aucune vanité ne la couvre de satisfaction, Bernadette en témoignera souvent. À plusieurs reprises, la Dame sourit ou rit aux naïvetés des questions, de ce petit rire embusqué que n'aurait pas désavoué Abraham, ni Sara. Bernadette s'en est fait l'écho une fois ou l'autre. Le ciel est vivant, et ne peut pas toujours se retenir ! Ce sourire, la théologie devrait le vénérer comme un précieux indice de cette joie par en dessous qui rayonne des mystères de la foi. Le grand poète Dante, à la fin de son *Paradis* de la *Divine Comédie*, écrit bien que Dieu en sa lumière trine « se sourit à lui-même ».

Dans cette aurore qui se lève, ce matin 25 mars, Bernadette,

chargée de mission, se marche sur les politesses, en demandant à la Dame blanche son nom. Après trois semaines d'absence d'apparition, et sous l'émotion, elle s'embrouille dans ses mots. Elle avait pourtant bien préparé sa belle phrase, traduite désormais dans ce français qu'elle ne connaît pas : « Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes, s'il vous plaît ? » Par ses maladresses de langage, elle a quelque chose du chef hébreu : « Moïse dit : « Je n'ai jamais, jusqu'ici, été éloquent[...] ma bouche est inhabile et ma langue pesante », Ex 4,10. L'Apparition sourit de plus belle, ou rit, selon les versions. Elle prend son temps, elle a l'air de faire languir. « Comme languit une biche après l'eau vive, ainsi mon âme[...] », Ps.42. Ultime plaisir, avant bientôt de ne plus apparaître : elle ne se fait connaître qu'après s'être fait prier[...] En cette seizième apparition, donc, jour de l'Annonciation, trois fois la gamine de terre demande à la demoiselle du ciel qui elle est sur le ton vif et exquis de l'attirance. « De grâce, indique-moi ton nom », demandait déjà Jacob à l'Ange du gué, qui l'obtint avant l'aurore, Gn 32, 23-33, et Moïse à son Seigneur : « Mais s'ils demandent quel est ton nom, que leur répondrai-je ? », Ex 3,13. Un sourire, puis encore un sourire, pétale sur pétale de sourire pour toute réponse. Ce secret est si bien gardé depuis des siècles et des siècles que même pour la Dame il faut le déceler en douceur, l'éventer lentement comme un parfum, le déployer maintenant dans le ciel de la foi solennellement. Enfin, à la quatrième demande, elle lève les bras, joint les mains à la hauteur de la poitrine, car elle doit tout au ciel, puis les écarte, les étend vers la terre, car elle sait d'où elle vient et pour qui elle intercède, et laisse tomber ces mots en rosée de feu : « Je suis l'Immaculée Conception ». Bernadette confiera aux sœurs de Nevers que, si à cause de sa répulsion elle s'est fait répéter quatre fois l'ordre de boire de l'eau sortie de boue, quatre fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Première partie

Ce Fils qui vient de loin : les racines

Ce Fils qui vient de loin

« Le salut vient des Juifs »

Aux racines bibliques de l'Annonce

Les visites du Verbe

L'Apparition à Abraham

Les deux expériences de Jacob

L'expérience du Buisson ardent

Moïse et le Fils

Elie et le Fils

L'homme aux reins et le livre à manger

La figure du Fils de l'homme

Les cercles rapprochés de la gloire de celui qui vient

Réflexions sur une familiarité mystérieuse

Le Messie et sa Ville

Le mystérieux Roi-Serviteur

Le Corps du Texte saint

Deuxième partie

La grandeur cachée de la mère : les titres

La Fille de Sion

La rescapée du « petit reste » d'Israël
« La Figure de la Synagogue »

« La Comblée de grâce »

La nouvelle arche d'alliance
Un nom absolument unique
Une femme de mérite
Libérée d'un grand poids
La servante au grand cœur

La Bénie entre toutes les femmes

Une hâte qui en dit long
Un monde de tressaillements
Le Magnificat prophétique

La Vierge

Une virginité peu prisée
Sur la foi des Pères
Théologie de la virginité plénière
Sur la foi des Écritures

1 – Virginité avant (ante partum)

a – Unanimité scripturaire

*b – « Comment cela sera, puisque je ne connais pas
d'homme ? »*

2 – Virginité pendant (in partu)

a – Le signe dans les chairs

*b – « Ce qui naîtra saint », et la Purification effacée,
en Luc*

c – « Eux qui non du sang », ou « Lui qui non des sangs » ?, Jn

3 – Virginité après (post partum) et Assomption

a – Cachée dans le silence des évangiles, et élevée au ciel

b – La fausse question des « frères de Jésus »

La Mère de Dieu

La Theotokos

Dérives modernes

Précisions dogmatiques

Approche d'un prodige

L'Épouse réjouie

Le bon rire par la lumière entrouverte

Un mari nommé Joseph

L'Épouse inépousée

L'Épouse éprouvée

La Nouvelle Ève

La « Femme » de Cana

La « Femme » du Calvaire

Médiatrice de la Rédemption : un véritable sacerdoce

La « Femme » avec en face le dragon

Nouvel Adam, Nouvelle Ève : petite précision

Glaise du sol et finitude cosmique

Lignage de vie, lignage de mort

Péché, mort, immortalité

Mort physique, mort spirituelle
Petite théologie du péché originel

L'Immaculée Conception

Marie conçue sans péché

Terreau scripturaire

Bref interlude œcuménique

Aperçu historique du développement du dogme

Le dogme surpassé : « Je suis l'Immaculée Conception »

1 – Ce jour-là, jour de l'Annonciation

2 – La Rose mystique